Annales de l'Institut français de Zagreb



2e Année. — No 5 - 6. AVRIL-SEPTEMBRE 1938

ANNALES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

L'Institut Français de Zagreb publie sous le titre d'*Annales* une revue trimestrielle, rédigée en français, dont le but est d'étudier les rapports entre les pays yougoslaves et la France. Il s'agit, non seulement des rapports actuels, de ceux qui se sont noués pendant et depuis la guerre, mais, sans négliger ceux-ci, de remonter à travers l'histoire et de retrouver à toutes les époques les contacts de tous ordres, aussi bien politiques, économiques qu'intellectuels, qui se sont produits entre nos deux pays.

Chaque numéro comprend, en principe, quatre parties :

1° — Des articles de fond;

2° — Sous le titre de Mélanges, des notes plus courtes et des documents commentés;

3° — Des comptes-rendus analytiques et critiques d'ouvrages intéressant notre objet;

4° — Une chronique qui s'efforce de noter au jour le jour toutes les manifestations actuelles des rapports entre la France et les pays slaves du Sud.

De temps à autre, nous apporterons quelques traductions d'écrivains croates, serbes et slovènes, en choisissant les passages de leur œuvre dont la France est le sujet. Le but que nous poursuivons par là est double : mieux faire connaître aux Français la littérature serbo-croate, et donner peu à peu l'image de la France telle qu'elle est vue en Yougoslavie.

Pour obtenir un tableau complet des relations franco-yougoslaves, nous faisons appel au concours de tous les savants qui ont été amenés au cours de leurs études à en constater ou à en étudier quelques unes, et nous espérons qu'on voudra bien nous tenir au courant de toutes les manifestations qui intéressent à la fois les deux pays.



Tout ce qui concerne les Annales doit être adressé au *Directeur de l'Institut Français*, Preradoviceva, 40, ZAGREB (Yougoslavie).

Les abonnements peuvent être versés au compte de chèques postaux de l'Institut. N° 2100-78. Paris.

Abonnement : France .... **40** fr.
Yougoslavie **60** dinars
Etranger... **50** fr.

Le numéro [redacted] **20** fr.

Les Anjou en Croatie et en Hongrie

I. — INTRODUCTION

Pendant plus de quatre-vingts ans, par deux de ses représentants, la dynastie d'Anjou a régné sur la Croatie d'abord, sur la Hongrie ensuite. Cette période historique est d'une importance exceptionnelle, et il est étonnant que les historiens s'en soient relativement peu occupés. Cette importance lui vient sans doute des personnages qui ont ceint la couronne de Saint-Etienne, Charles Robert et Louis le Grand, deux hommes de haute tenue, également vaillants et remarquables dans leur double rôle politique et militaire. Il est certain aussi que les succès de ces deux hommes sont dûs pour une part aux circonstances, qui ont favorisé leur avènement et ont contribué à leur grandeur. Mais l'importance de ces deux règnes ne tient pas seulement à ces caractéristiques individuelles, à ce qui peut être considéré comme inhérent à leur temps et au milieu dans lequel ils ont vécu. Les évènements qui ont marqué cette époque d'une empreinte particulière, ont une curieuse saveur d'actualité. Le règne de Charles Robert (1301-1342) a été précédé par le premier *Anschluss* de l'Autriche à l'Allemagne. Par la bataille de Durnkrut et Jedenspengen, où le grand Otakar perdit la couronne et la vie, en 1282, l'Autriche cessa de faire partie de l'ensemble territorial qui réunissait la Bohême aux pays habités par les Slovènes, la Carinthie, alors à peine entamée par la vague germanique, la Styrie slave jusqu'au Semmering et peut-être au delà, la Carniole complètement slave. A cette catastrophe du Slavisme qui voyait disparaître le lien territorial entre le nord et le midi slave correspondait, au moins par le temps, l'écroulement de la politique de Charles d'Anjou par les vêpres siciliennes. Il est du plus haut intérêt que ces deux événements, la poussée du germanisme vers le Danube et l'échec des projets balkaniques de Charles d'Anjou,

aient contribué à orienter dans une direction toute différente la politique de cette branche cadette de France. Au moment où sa patrie d'origine subissait sur son territoire de cuisants désastres par l'invasion anglaise, un rejeton de la dynastie de France réalisait l'union des pays de la couronne de Saint-Etienne et de la Pologne. Un bloc territorial qui englobait les pays situés entre la Baltique et l'Adriatique, bloc en majorité slave avec noyau hongrois, faisait front à l'Allemagne débordante où, sous la dynastie franco-slave des Luxembourg, la Bohême reprenait son rôle et l'Autriche se voyait réduite temporairement à la place subalterne qu'elle avait occupée sous les Babenberg. Considérée de ce point de vue, l'histoire de la domination des Anjou dans le bassin danubien prend l'importance d'une évocation et, peut-être d'un présage. C'est la reconstitution du bloc danubien brisé par le premier *Anschluss,* la défense de l'union slave entre les deux mers, le rétablissement de l'Europe centrale réalisés par une dynastie française. Car les Anjou n'ont pas seulement joué un rôle personnel, auquel ils ont été préparés par leurs liaisons familiales, mais aussi et surtout un rôle politique et intellectuel. Compromise par la guerre de Cent ans qui battait alors son plein, la politique française prenait sa revanche dans un autre domaine et donnait le signe d'une constellation politique qui a puissamment uni la destinée de la Hongrie et de la Croatie à celle de la Pologne. Cette alliance étroite se continuera à travers les siècles, toujours surveillée avec sympathie par la politique française de François 1er à Louis XV.

Si ce rapide aperçu peut contribuer à arrêter notre intérêt sur des événements qui ont, au xve siècle, décidé des destinées de l'Europe centrale, ils ne donnent qu'une pâle idée du rôle rempli pendant ce temps par la civilisation française. Car, avec la pénétration politique c'est une véritable conquête morale qui s'effectue dans le bassin du Danube, autour duquel sont situées la Pologne et la Croatie. Mais ce n'est pas tout. De même que, sous Napoléon, la fondation des provinces illyriennes était accompagnée ou mieux fécondée par l'œuvre de toute une pléiade de savants, hommes de plume et représentants

de la science française, les règnes de Charles Robert et de Louis 1er ont vu fleurir toute une série de maisons religieuses françaises depuis les ordres, alors jeunes, des Dominicains et Franciscains, jusqu'aux Templiers et aux Cisterciens. Toute une série de prélats français se fait entendre dans les diètes du royaume. Leur influence, si discrète qu'elle soit, est incontestable et bienfaisante. Ces pionniers de la France chevaleresque du Moyen Age contribuent à adoucir les contrastes qui séparent les diverses régions du bassin danubien, ils réussissent à établir une solidarité d'intérêts et de sentiments en apaisant les inimitiés et en ménageant les susceptibilités. Mais leur grand succès est sans doute celui de leur politique adriatique. Jamais, depuis le dixième siècle, Venise n'a subi des humiliations plus cruelles ni plus éclatantes. Si Louis le Grand n'avait fait que conclure les traités de Zadar et de Turin, il aurait déjà acquis un titre impérissable à la reconnaissance des défenseurs des libertés dalmates. La grandeur de la victoire obtenue est d'autant plus remarquable que, peu de temps après la disparition du grand roi, son édifice construit au prix de tant d'efforts s'écroula lamentablement. En vain Sigismond de Luxembourg tenta de renouveler les exploits de son beau-père dans deux guerres qui avaient pour enjeu la domination de l'Adriatique. N'ayant pas su coordonner les énergies nationales, désabusées par la mort violente de Charles de Durazzo (Karlo Drački) et par le manque de foi du roi à la diète sanglante de Križevci, Sigismond se vit obligé d'abandonner la lutte et de laisser à Venise les villes de Dalmatie et la Furlanie peuplée de larges noyaux de slovènes avec Udine comme capitale.

C'est donc une tâche éminemment nationale et nationalement croate que Louis d'Anjou a accomplie durant son règne de quarante ans. Il a renouvelé les gloires de la Croatie de Branimir et de Tomislav. Il a donné au problème adriatique la solution que les Habsbourg reprendront beaucoup plus tard avec moins de compréhension et incomplètement.

Quand nous considérons l'importance de la domination angevine en Croatie, nous restons surpris du peu d'intérêt que lui ont porté les historiens. L'unique œuvre d'une certaine enver-

gure qui lui ait été consacrée a été l'étude de Tkalčić parue dans le trente-quatrième volume du *Rad*, où il décrit la lutte de la noblesse croate contre Andrée III pour l'indépendance nationale. Dane Gruber a publié dans les volumes 166, 168 et 170 du *Rad* une étude sur Louis 1er (Zagreb 1907). L'amitié italo-hongroise, qui a pris un nouvel essor après la grande guerre, a trouvé son expression dans l'œuvre *Italia e Ungheria* de Ferrario (Milano 1926, 2e édition 1933). L'époque angevine y est traitée assez superficiellement et a donné l'occasion d'une critique assez sévère de la part de M. A. de Regibus dans les *Atti e Memorie della Società Dalmate di storia patria* (I, 1936, Zara). Le même de Regibus a voulu apporter une mise à point dans son étude *Le contese degli Angioini di Napoli per il trono d'Ungheria* (1290-1310) qui a paru dans la *Rivista storica* (Turin, sept. 1935). Les études de Kroner sur la lutte entre Charles Robert et l'aristocratie croate et magyare et sur la guerre entre Ladislav V et Charles Robert sont de date assez ancienne, la première ayant paru en 1863, et n'offrent pas de vue d'ensemble digne d'attention. L'ignorance du hongrois m'a malheureusement rendu impossible la consultation des œuvres d'Ovary et de Patek Ferencz (1918).

Les sources sont abondantes et assez étendues. Il y a d'abord les publications de l'Académie de Zagreb et notamment le *Codex diplomaticus* de Smičiklas et les *Listine* de Ljubić, qui renferment une foule de données les unes plus intéressantes que les autres. La grande publication de Wenzel, *Monumenta Hungariae historica, Acta extera,* est absolument indispensable. Le côté ecclésiastique très important de la politique angevine trouve une documentation assez intéressante chez Theiner *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium historiam illustrantia* (Roma, 1863). M. Prou nous a donné les *Regestes d'Honorius IV*, (Paris 1888). Une série de données qui ne peut pas être négligée est contenue dans l'*Archivio storico per le Provincie Napoletane,* où il faut remarquer l'étude de Minieri-Riccio, *Genealogia di Carlo II d'Angiô* (Napoli 1882-83, vol. VII-VIII) et surtout l'étude bien documentée de Michel Angiolo

Schipa concernant Charles Martel d'Anjou (*Archivio storico per le Provincie Napoletane* XIV, XV, 1889-1890; 2e édition à Naples, 1926). La recherche des sources italiennes nous mène à toute une série d'œuvres dont l'importance est pour nous secondaire, mais nous ne pourrons pas dispenser de consulter l'ouvrage capital d'E. Jordan, *Les origines de la domination angevine en Italie* (Paris 1909). La recherche des détails ne doit pas nous faire oublier les œuvres d'ensemble parues en hongrois Istvan Miskolczy, *Magyaroszag as Anjouk haraban* (Budapest 1923) Bálint, Roman, *A magyar Kiralysag penzùgyi és gazdasagi politikaja Karoly Robert Karaban* (Les Finances et la politique économique de la royauté hongroise sous Charles Robert, Budapest 1921); Antal Por, *Nagy Lajos* (Budapest 1892) Dąbrowski, *Ostatnie lata Ludwika Wielkiego* (Krakov 1918) traite aussi la guerre avec Venise qui a conduit au traité de Turin. Une histoire hongroise en allemand est parue dans la *Bibliothek der Weltgeschichte* (München Leipzig 1923) : A. Domanovszky, *Die Geschichte Ungarns*. F. Eckhart a écrit en français une *Introduction à l'histoire hongroise* (Paris 1928) enrichie d'utiles bibliographies.

Mais si nous limitons notre attention aux sources occidentales, nous risquons de perdre de vue un côté non moins important de la politique de la dynastie d'Anjou. C'est dans ses relations avec la Serbie que se déroule la partie peut-être la plus intéressante et la moins étudiée de son histoire. En même temps que dans les luttes dans l'Italie méridionale et contre Venise la monarchie angevine se trouve engagée dans une lutte tout aussi sérieuse dont l'enjeu est la domination de la péninsule balcanique où émergent les individualités puissantes d'Uroš II Milutin (1282-1321) et de Stefan Dušan (1331-1355).

Cette lutte acharnée et sans succès durable pour les Angevins forme, pour ainsi dire, le revers de la médaille, dont l'avers est la guerre contre Venise, parce qu'il ne faut pas oublier que Charles Robert et Louis le Grand ont eu en vue non seulement d'étendre leur influence en Serbie et en Bulgarie, du nord au sud, conformément aux tendances déjà marquées par Béla III (1773-1196) Emeric (1196-1205) et Bela IV

(1235-1270), leurs prédécesseurs de la dynastie des Arpad, mais aussi de poursuivre à travers Durazzo et l'Albanie la politique de Robert Guiscard, de Guillaume II, c'est-à-dire celle qui a conduit à la fondation de l'empire latin de Constantinople. De ce point de vue une riche littérature doit être prise en considération. L'histoire serbe de Constantin Jireček, riche en référence, a gardé son prix, de même que son histoire des Bulgares, écrite en 1876, largement dépassée pourtant par l'œuvre de Zlatarski *Geschichte der Bulgaren*, (Leipzig, 1918). L'œuvre de T. Florinsky, *Južnije Slaviane i Vizantija vo vtoroj četvrti XII vijeka* (Petrograd 1882, 2 volumes), touche un domaine qui échappe à notre sujet. L'œuvre d'A. A. Vasiljev, *Histoire de l'empire byzantin*, (Paris 1934), remarquable pour ses vues d'ensemble, a relativement peu de points de contact avec la politique d'expansion hongroise du XIVe siècle. D'un intérêt plus direct est l'étude fortement documentée d'A. Huber, *Ludwig I von Ungarn und die ungarischen Vasallentänder* (*Archiv für österreichische Geschichte*, t. LXVI [1884], p. 1-44). Dans le *Ljetopis Matice Srpske* (t. CCXXII [1904]), est parue l'étude de P. Marković, *Odnošenja između Srbije i Ugarska* 1331-1335. L'histoire de Bosnie a été écrite, en allemand, de deux points de vue différents par Benjamin Kallay et Vjekoslav Klaić. Utile à consulter est l'histoire du peuple roumain de N. Lorga, (*Geschichte der europaischen Staaten* de Heeren et Ukert, Gotha 1905).

La politique française en Orient pendant l'époque des croisades et surtout après 1204, histoire qui a son importance pour la vigoureuse offensive de Charles d'Anjou et de ses successeurs contre Durazzo, a trouvé beaucoup d'historiens. En français il importe de souligner l'importante étude de S. Longnon: *Les Français d'Outre-mer au moyen-âge. Essai sur l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée*, (Paris 1929). L'histoire de l'Empire latin et des Etats latins de Grèce est contenue dans l'œuvre de G. Finlay, *A history of Greece from its conquest by the Romans to the present time* (première édition, 1854), dans celle de K. Hopf, *Gesch. Griechenlands vom Beginn des M. A. bis auf unsere Zeit*, (Leipzig 1867-1868, vol.

85 et 86 de l'*Allgemeine Encyklopedie* de Ersch et Gruber). L'ouvrage de Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches* s'arrête en 1216. W. Miller, *The Latins in Levant* est résumé dans la *Cambridge medieval history,* t. IV, (1923). Sous le titre *Greece and the Aegean under Frank and Venetian domination,* 1204-1571, W. Miller a résumé dans le même volume l'histoire de l'empire de Nicée et du despotat d'Epire par A. Meliorakes.

Nous obtenons ainsi une vue d'ensemble qui nous permet de nous rendre compte, dans des contours imprécis mais tout de même assez clairs, de l'étendue de la conception politique qui détermine la grandeur de Louis d'Anjou. Il s'agissait pour lui d'un côté de fonder au centre de l'Europe, opposé à l'Allemagne toujours envahissante, un groupe d'états allant de la Baltique à l'Adriatique et unis par le lien de l'interventionalisme latin. De l'autre côté, il a fini par devenir, en face de Byzance et de l'orthodoxie, le champion des anciens griefs de Rome et par revendiquer pour la France des croisades le rôle confié à Charles Martel par le pape Grégoire III, à Pépin le bref par le pape Etienne II, à Charlemagne par le pape Léon III, à Robert Guiscard par le pape Grégoire VII, le rôle que les Français avaient joué après la quatrième croisade, comme adversaires de Venise sur l'Adriatique et en Orient.

Cette politique de vaste envergure était destinée à créer la première fois dans l'histoire — et il est intéressant de le noter tout de suite — un antagonisme politique et culturel entre les Croates et les Serbes. On a longtemps épilogué sur le fait que les Croates avaient occupé, à l'époque de leur immigration la province romaine de Dalmatie, tandis que les Serbes se sont installés dans l'Illyrie orientale qui appartenait à l'empire d'Orient et que par conséquent leur orientation religieuse et culturelle a été divergente. Ce n'est guère qu'après la quatrième croisade que cette séparation entre la Serbie et la Croatie a commencé à se manifester. Contrairement aux visées de Saint Sava, le roi Radöslav, fils d'Etienne le Premier-Couronné, chercha un appui politique et religieux à Ochride, résidence du célèbre Michel Chomatiane, l'un des plus acharnés adver-

saires des Latins et de la religion catholique. Cette orientation religieuse continuée surtout sous le roi Uroš 1er, décida, avec la domination ottomane, des caractères essentiels de la civilisation serbe qui devint, dès ce moment, étroitement byzantine et hostile à l'influence occidentale, sous laquelle grâce surtout aux Angevins, se trouvait la Croatie.

Mais c'est dans un autre domaine, non moins important, que doit être soulignée l'influence de ces deux rois angevins. Ils ont contribué partout où ils ont régné, en Croatie, en Hongrie, en Pologne, aux mêmes formations sociales, à la création d'une bourgeoisie et d'une vie urbaine. Déjà la politique suivie en Croatie et en Hongrie par Charles Robert avait abouti à l'égalisation de la noblesse ancienne avec la nouvelle, entre les descendants des anciennes familles et ceux qui avaient conquis leurs titres à la pointe de l'épée. Ce sera son fils Louis qui proclamera à la diète de 1351, la dernière de son règne, que les nobles du royaume doivent tous jouir de la même liberté. Mais en réalité Louis gouvernant sans la diète s'appuyait uniquement sur ses serviteurs, dont il faisait ses ministres et ses fonctionnaires. Ses moyens d'action deviennent presque modernes, il lève des troupes sur ses domaines, il redresse la monnaie, il fonde des villes parmi lesquelles Buda lui doit son éclat. La haute finance occupe un rang distingué à la cour. En Pologne aussi le régime angevin fait franchir une étape nouvelle au développement économique du pays.

Le marché intérieur s'est élargi de la Baltique à l'Egée; les privilèges commerciaux ont contribué à l'essor des villes. En Pologne comme en Croatie et en Hongrie une nouvelle bourgeoisie est en pleine formation. La même politique se fait sentir en Dalmatie. Les privilèges que Louis accorde aux villes contribuent puissamment à leur essor. C'est grâce au développement de la vie urbaine en Dalmatie que Venise sentira plus que jamais l'aiguillon de la soif de la domination. Mais ce bref aperçu ne veut être qu'un rapide lever de rideau.

Les historiens hongrois ont insisté beaucoup sur le rôle national strictement magyar de la politique angevine. Il n'y a aucun doute que la formation d'une bourgeoisie dans les cen-

tres commerciaux de la plaine danubienne a puissamment aidé à développer chez elle le sentiment de l'appartenance à la nation, dont ils parlaient la langue. Comme dans toute l'Europe, la bourgeoisie en Croatie, en Hongrie, en Pologne, a eu tendance à adopter la langue vulgaire au lieu du latin. C'est la formation de la vie citadine qui a le plus contribué à la formation de la nation italienne. Il en est de même en France, en Flandre, en Allemagne, en Bohème, en Pologne, en Hongrie et en Croatie.

On fera bien, eu égard à ces phénomènes, de ramener cette appréciation nationale de la politique angevine à la réalité des choses. Car c'est en réalité une Europe Centrale très bariolée, quant aux nationalités, qui a été unie sous Louis d'Anjou, une Europe Centrale qui, si elle avait duré, n'aurait été ni polonaise, ni magyare, ni croate, mais cosmopolite dans le meilleur sens du mot.

A. Dabinović.

Le troisième centenaire de la mort de Gundulić

I
La traduction française de l' « Osman »

A l'occasion du tricentenaire de la mort de Gundulić, il nous semble intéressant de rappeler dans quelles conditions la littérature française prit connaissance de l'œuvre principale de ce poète croate. Nous avons traité ce sujet dans le *Nastavni Vjesnik* (numéro de mars-avril 1921) et nous nous contenterons ici d'un court résumé.

Un manuscrit de l' « Osman » se trouvait à Paris, à la Bibliothèque de l'Arsenal, dès le 18ᵉ siècle. Cette bibliothèque fut établie, comme on le sait, grâce aux livres — 100.000 environ — vendus en 1785 par le marquis Marc-Antoine d'Argenson au comte d'Artois. D'Argenson, étant ministre de France à Venise, a pu y trouver le manuscrit de l' « Osman » qui est à l'Arsenal (Nᵒˢ 8700 et 8701), de même qu'un manuscrit croate avec la traduction italienne de la chanson sur Miloš Kobilić et Vuk Branković par Andrija Kačić. Diverses hypothèses ont été émises sur l'origine du manuscrit de l'Arsenal notamment par Th. Vetter (*Archiv für slav. Philologie, Bd.* 6) sans que cette question ait été complètement élucidée. Rappelons toutefois que Charles Nodier, le premier écrivain français de grande classe, qui soit entré en contact avec l' « Illyrie », après un séjour à Ljubljana et à Trieste, conséquence des conquêtes napoléoniennes, était bibliothécaire à l'Arsenal dès 1823.

Nodier a eu certaines connaissances sur l' « Osman » alors qu'il était encore rédacteur au *Télégraphe officiel des Provinces Illyriennes,* en 1813. Nous trouvons en effet, dans son article intitulé « Poésies illyriennes », la mention de l'Osmanide, poème épique de Gondola, qui n'était pas encore imprimé

(l'édition Marković est de 1826), dont deux chants étaient perdus, mais « rétablis par M. le comte Sorgo ». Nodier cédait cependant trop volontiers à son penchant poétique d'embellir la réalité pour ne pas compléter ces données exactes par quelques fantaisies. C'est ainsi qu'il appelle l' « Osman » l'Illiade de la langue slave et affirme fort sérieusement qu'il n'existe « que dans la bouche des rapsodes ». Ayant reproduit cette étude dans les numéros des 4 et 21 février 1814 du *Journal des Débats*, où il était entré comme rédacteur à son retour d'Illyrie, Nodier ajoutait: « J'ai déjà dit qu'elle (l'Illyrie) avait au moins son Tasse dans le Gondola ». Et en 1836, ayant encore une fois reproduit cet article pour le *Dictionnaire de la Conversation* (Paris, Belin-Mandar, article « Langue et littérature illyriennes », il compare l' « Osman » non seulement à l' « Iliade » mais aussi à *Jérusalem délivrée* du Tasse. En même temps il mentionne le manuscrit que possède la Bibliothèque de l'Arsenal — ce qui ne signifie nullement qu'il l'ait lu. L'ouvrage d'Appendini *Notizie storico-critiche,* suffisait, à côté de Fortis, à sa documentation « illyrienne ».

Mieux que Nodier, Antun Sorkočević (Sorgo) était à même de renseigner le public français sur l'œuvre du poète ragusain. Antoine Sorgo, dernier agent diplomatique de la libre République de Dubrovnik à Paris, s'établit dans cette ville après que Napoléon et, plus tard, l'Autriche eurent assujetti cette charmante et jadis prospère cité libre. Intellectuel et écrivain amateur, le comte Sorgo avait en 1808 publié un *Mémoire sur la langue et les mœurs des peuples slaves* dans le t. III des *Mémoires de l'Académie Celtique.* Trente ans plus tard, en 1838, il publia dans la *Revue du Nord* deux articles sur les Slaves du Sud, l'un, en mai, « Sur la ville et l'ancienne République de Raguse », et l'autre, en août, intitulé « Osman, poème illyrien » dans lequel, en dehors d'une note introductive sur la langue et la littérature illyriennes, ainsi que sur Gundulić, figure la traduction de certains fragments des chants 8 et 14 (celui dans la version de Pierko Sorkočević son parent).

Dans son introduction sur la langue et la littérature illyriennes Sorgo identifie l'illyrien avec le slave tout court, ainsi

qu'Appendini et le chevalier Bernardini (1) l'avaient fait avant lui, et il ne faut point s'étonner que selon lui on parle l'illyrien de l'Adriatique aux confins de la Chine. Après s'être plaint de l'ignorance générale au sujet de l'Illyrie, avoir rendu justice à Nodier et à Goethe, et suggéré la création d'une chaire des langues slaves à Paris, Sorgo parle de l' «Osman » et passe à la traduction, assez libre et en prose, qui porte sur les vers 1-28, 72-124, 161-264, 345-440, 589-732, au total 421 vers, du chant VIII, et sur les vers 1-300 du chant XIV (de Pierko Sorkočević).

Une analyse de la traduction de Sorgo dépasserait le cadre de cette note. Contentons nous de dire qu'à côté de passages traduits remarquablement et avec le souci de l'exactitude, tel celui que nous venons de citer, il y en a d'autres où le traducteur a abrégé le texte de l'original. Et, comme cela arrive presque toujours, quelques erreurs se sont même glissées dans sa version. Mais il faut dire aussi qu'Antoine Sorgo a traité avec beaucoup plus de respect le VIIIe chant, c'est-à-dire le texte de Gundulić, que le XIVe qui est dû à la plume de son parent Pierko qui d'ailleurs n'aurait pu protester, puisqu'il était mort en 1829. La traduction de Sorgo fut relevée par le poète et émigré polonais Christian Ostrovski, qui lui a adressé une lettre sur le cours de Mickiewiez au Collège de France (2), mentionnant aussi la traduction de l' « Osman » faite par Sorgo.

Ecrivant en 1921 et n'ayant vu que l'édition de 1853 des *Lettres Slaves*, nous avons pu nous étonner que Louis Léger (« Une supercherie littéraire de P. Mérimée », *Nouvelle Aurore* du 15 juin 1908, et dans *Serbes, Croates et Bulgares*, Paris 1913) ait pu attribuer cette traduction à Ostrovski et non à Sorgo. Or maintenant, ayant consulté la troisième édition des *Lettres Slaves* (Paris, Amyot, 1857), nous avons constaté que

(1) *Discours sur la langue et le caractère des peuples habitant la côte orientale du golfe adriatique*, Paris, à l'imprimerie Boucher, 1823.
(1) Christian Ostrovski : *Lettres Slaves* (1839-1853), p. 43 : Lettre à M. de Sorgo, ancien ministre de la République de Raguse, Adam Michiewiez, ses œuvres, son cours de la littérature slave au Collège de France.

le poète polonais a en effet inséré dans son livre (pp. 48-61) une lettre à M. Charles Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal « L'Osmanide de Jean Gondola, l'épopée slave » contenant des fragments de l' Osman » mais ce sont précisément les mêmes fragments qui furent traduits par Sorkočević. La mention Paris 1840 (*Revue du Nord*) n'y change rien, de même qu'une légère retouche faite au texte de Sorgo n'enlève rien au caractère désobligeant de ce plagiat. En fait Ostrovski n'a rectifié que les vers 296-300 du chant XIV qui dans sa version sont plus près de l'original: « Il ordonne à ses esclaves de l'accompagner dans son pays natal, de le servir et de le défendre en chemin, jusqu'à son retour dans la maison paternelle ». Le procédé est d'autant moins élégant, que la traduction de Sorgo est totalement passée sous silence. La lettre à M. de Sorgo se trouve bien dans cette édition (pp. 66-81) mais les mérites de Sorgo, traducteur de l' « Osmanide » n'existent plus aux yeux d'Ostrovski, bien qu'il ait cru devoir publier le sonnet italien par lequel Sorgo lui répondit à la suite de la lettre en question publié en 1840, dans l'*Université catholique* (3). L'explication mais non la justification de ce procédé c'est que le comte Sorgo était mort depuis longtemps déjà.

Presque cent ans après, en 1936 exactement, Mme Nathalie Georgevitch dans son livre *Raguse, étape royale* (Paris, Jouve et Cie, éditeurs) conserve quelques pages, dont l'érudition prend souvent une envolée poétique, à Ivan Gondola, « précurseur du Panslavisme » (pp. 228-242). Nous y trouvons aussi des fragments de l' « Osman » traduits en français. Mais quelle ne fut pas notre surprise en constatant que, cette fois encore, il s'agit des mêmes fragments et des mêmes chants qui furent traduits, en 1838, par Antun Sorkočević — Sorgo. Coincidence étrange, évidemment, puisque Mme Georgevitch omet de citer Sorgo (ou Ostrovski, ce qui revient au même), alors qu'elle répète jusqu'à une faute de sa version (chant

(3) Voici les deux dernières strophes de ce sonnet : « Io non ti vidi mai, ma pur già t'amo —Ostrovski, e non volgare amico, io porgo — Già a te la destra, e la tua stringer bramo. — D'istesso sangue in te un germano io scorgo. — D'un duolo istesso al par di te son gramo. — E al par di te, conte, all'Etra io *Sorgo.* »

XIV, vers 5), traduisant le mot « skendrinska krajina » (la région de Scutari) par « l'Egypte ». D'autre part, il n'est que juste de constater que Mme Georgevitch n'eut pas la prétention de « traduire », mais de « résumer ». Aussi, sa version, s'éloigne-t-elle plus ou moins constamment de l'original, et partant aussi de la traduction de Sorgo. C'est ainsi que le XIVe chant (vers 1-300) est résumé d'une façon très libre, allant jusqu'à changer l'ordre de l'action: dans l'original (et chez Sorgo Sunčanica (Sunciauiza) (4) ayant supplié le sultan de la laisser partir auprès de son père, le sultan la congédie, après lui avoir fait cadeau d'un magnifique collier; dans la version de Mme Georgevitch, par contre, après les paroles de Sunčanica, le sultan, incertain, réfléchit d'abord, la harangue ensuite et finalement la renvoie dans sa patrie. — Libertés interdites aux savants, permises cependant aux pélerins poétiques ! Mais là où nous refusons à suivre l'auteur de « Raguse, étape royale », c'est lorsqu'elle semble croire (op. cit. p.232) que le passage se trouvant entre les deux premiers fragments traduits par Sorkočević, c'est à dire les vers 29-71, fût « censuré par les Patres conscripti ». La vérité est beaucoup moins hallucinante: c'est Sorgo qui a sauté ce passage qui — il est à peine besoin de le dire — se trouve d'ailleurs intégralement dans le texte original.

Antun Sorkočević continue à vivre à Paris, rue Saint-Honoré, jusqu'à sa mort en 1841. Il était devenu en quelque sorte Français d'adoption, à l'inverse de son ami Bruère Desrivaux, né à Lyon, mais naturalisé Ragusain, (son père René Charles était chargé d'affaires à Raguse) et poète croate, connu sous le nom de Marko Bruerović, qui lui adressa une épitre dans laquelle il exprime son étonnement qu'Antoine Sorgo ne trouve pas plaisir à vivre dans son pays, et l'invite, puisqu'il est décidé de partir, à rentrer après avoir élargi ses connaissances à l'étranger. Mais Sorgo préféra Paris à Raguse (5). Et sa

(4) Mme Georgevitch écrit aussi Suncianitza, alors que la transcription française serait Sountchanitza.

(5) M. Ernest Katić a publié, sous son pseudonyme de « Lukša s Orsana » dans *Nova Europa*, numéro spécial consacré à Dubrovnik,

fille, Philippine entrée dans les ordres, resta également à Paris, où en 1848, A.T. Brlić lui fit une visite sur le désir du Ragusain comte Lukša Gućetić-Gozze, diplomate autrichien à Dresde. La pauvre avait l'esprit troublé et ne voulait toujours pas croire à la mort de son père.

R.M.

de 1928, une pièce en un acte intitulée « Les aristocrates en émigration ou Antun Sorgo » (*Vlastela u bijegstvu, ili Antun Sorgo*). Il la fait précéder, en guise de préface, du rapport suivant, rédigé par un agent anonyme de la police autrichienne en 1815, et dont il possède la copie, sans avoir indiqué toutefois où se trouve l'original: « Antoine Sorgo, âgé d'à peu près 40 ans, catholique, célibataire, né à Dubrovnik, de taille robuste. Bien que sa moralité semble suffisante, il est orgueilleux et difficilement abordable. On croit qu'il n'est pas inscrit à la Loge maçonnique parce qu'il ne veut pas allarmer ses sœurs. Il a fait ses études à Dubrovnik, à Rome et à Paris, et s'il était plus appliqué, il serait devenu le premier homme de lettres de son pays, car son oncle Miho a bien employé tous les moyens pour lui faire donner une bonne éducation, et on peut en dire autant du Ragusain Monsignor Benedikt Stay, qui a surveillé ses études à Rome, et qui fut un poète latin distingué, connu dans l'Europe entière pour ses dix livres: *Philosophiæ, Accentioris versibus traditæ*. Malgré toute sa paresse, il est tout de même très cultivé et possède des talents remarquables. Personne n'a confiance en lui, tant il est versatile, inconséquent et orgueilleux. Pendant le régime français à Dubrovnik, il était mal vu par l'aristocratie qui le considérait comme un des principaux démolisseurs de la République. Les plébéiens et le peuple ne l'écoutaient point. Après le départ des Français de Dubrovnik, Antun Sorgo devint le républicain le plus incroyable, et sut de nouveau gagner la confiance de l'aristocratie. Il a possédé beaucoup d'objets immobiliers, et passe pour un des plus riches en maisons, en terres et en serfs. Il s'est passablement endetté en France, ayant dépensé force argent en voyages perpétuels. S'étant trouvé en 1807 à Paris, pour son agrément, les patriciens (la classe dirigeante à Dubrovnik) le nommèrent représentant extraordinaire auprès de Napoléon. Après la chute de la République, Napoléon le fit maire de Dubrovnik. Les patriciens crurent toujours qu'il avait ruiné le gouvernement républicain local par ses intrigues secrètes. Au début il fut enchanté du gouvernement français, et plus tard il feignit de l'être. Il n'est pas du tout attaché au régime autrichien, il le hait même, comme tous les aristocrates d'ailleurs, puisqu'il a essayé de rétablir la République. Il a beaucoup de parents parmi les aristocrates. Il parle a la perfection la langue slave, le latin, l'italien et le français. En 1809 il lut à l'Académie Celtique à Paris, dont il est membre, un travail savant, « Sur la langue et les mœurs des peuples slaves ». Il possède une magnifique bibliothèque, où se trouvent, dit-on, des livres français fort nuisibles. Avec lui habite une sœur qui est religieuse et appartient au couvent d'Ancona. Enthousiaste de voyages, parce que, dit-il, il désire y trouver une fiancée à son goût, il a traversé l'Italie, la Croatie et la France. Il est considéré, en général, comme dissipateur de la fortune de ses ancêtres. Il excelle dans la poésie, la musique et l'histoire ».

Quand à la pièce de Lukša s Orsana, elle se joue à Paris en 1841 et

II

OSMAN [6]

ANALYSE ET TRADUCTION DES CHANTS VII, VIII ET XIV

Le jeune Osman 1er, porté de la prison où languissent les princes Ottomans, au trône des sultans de Constantinople par une subite révolution de sérail, et brûlant du désir naturel de justifier cette révolution par des actions d'éclat, et par des conquêtes dignes de ses ancêtres, déclara hardiment la guerre à Sigismond, roi de Pologne, qui lui opposa une vaillante armée, menée au combat et à la victoire par Vladislas, son illustre fils. Le sultan, irrité d'une défaite que son orgueil attribue surtout à l'indiscipline tumultueuse des Janissaires, veut les punir et en médite la réforme; ce projet pénétré par les coupables devient l'occasion d'une révolution nouvelle, qui renverse du trône l'infortuné Osman, impitoyablement massacré par les conspirateurs au milieu de sa capitale.

Sans s'astreindre à imiter les grands poètes épiques qui l'avaient précédé, Gondola aborde lyriquement un sujet si dramatique par des réflexions d'une philosophie profonde sur l'instabilité des choses humaines, dont l'heureuse et vive expression a acquis une célébrité méritée dans la poésie nationale.

Ce début conduit nécessairement le poète à une rapide invocation aux Muses, pour l'aider à décrire dignement la mort indigne du sultan d'Orient, égorgé sous les murs de son palais

présente le conflit entre Antun Sorgo, et sa fille Marinela, abandonnée par l'élu de son cœur, le comte Lukša Gučetić, diplomate autrichien. Obligé de lui expliquer la raison de cette rupture, Sorgo apprend à sa fille qu'elle est le fruit de son amour avec une grande dame française, restée femme d'un autre. Sous le coup de cette révélation, la fille perd la raison, et le père en meurt.

(6) L'essai de traduction de l'Osman par Antun Sorgo après avoir paru dans la *Revue du Nord* avait été publié dans un petit volume comprenant en outre trois articles précédemment parus dans des revues, avec un avant-propos et une dédicace à Marie, fille de l'auteur, sous le titre: *Fragments sur l'histoire politique et littéraire de l'ancienne République de Raguse et sur la langue slave*, Paris, Imprimerie de Mme Porthmann 1859, 8+26+7+34+40 pp., in-16. Les collections de la *Revue du Nord* sont malaisément accessibles et le recueil signalé ci-dessus est très rare. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de reproduire ici l'analyse de l'*Osman* et le fragments traduits par Sorgo.

par ses propres soldats, et comme cet événement tragique est une conséquence de la bataille décisive gagnée par Vladislas et ses Polonais, le poète s'adresse au jeune héros, le prie d'écouter avec bonté ses vers et d'en accepter l'hommage. Cette intention du poète se montre dans tout le cours de l'ouvrage, car il ne laisse échapper aucune occasion d'exalter le courage, les hauts-faits, la vertu de Vladislas et des Polonais, et de leur témoigner son intérêt et son admiration. Aussi pourrait-on avec raison, peut être, changer le titre du poème d'*Osman* en celui de *Vladislas*. Le poète, en excitant notre admiration pour Vladislas, divise l'intérêt général qui, suivant son plan, devrait se porter tout entier sur le protagoniste Osman ; ce dernier n'obtient que notre pitié, encore est-elle diminuée par la réflexion que ses malheurs sont dus presque toujours à ses torts, à une violence brutale, à un orgueil sans frein.

De nombreux épisodes donnent une grande variété à ce poème, dont on pourrait parfois accuser la marche trop lente, et dont le style n'est pas exempt de la redondance reprochée aux Orientaux; on voit bien que l'auteur n'a pas eu à sa disposition le nombre d'années qu'Horace exige pour mûrir une grande composition, et il aurait pu sans doute, avant sa mort, ordonner la destruction de son poème avec bien plus de raison que Virgile ne l'avait fait pour l'Eneïde. Malgré ces remarques, la nation slave tout entière doit s'honorer de posséder une telle composition épique, qui pourrait prendre place après la Jérusalem délivrée et le Paradis perdu, puisqu'on y trouve une vaste conception, de grandes beautés de détail, une versification admirable.

Le portrait du Ban polonais Korewoski et Krunoslava son épouse, qui le suit à l'armée avec ses nombreux vassaux le perd et finit par le retrouver dans les prisons de Constantinople, où elle est jetée auprès de lui; tout cet épisode interrompu et repris dans plusieurs chants, inspire un intérêt immense, indique le soin et l'amour que le poète a mis à l'écrire, et nous rappelle volontairement le caractère sublime de la comtesse Plater l'héroïne de nos jours.

Nous n'entreprendrons pas de faire connaître ce morceau

trop long et trop classique, dont les détails sont attachants, ni celui qui a été traduit en beaux vers latins, par le célèbre abbé Zamagna, traducteur de l'Odyssée, et compatriote de l'auteur; mais nous donnerons le faible essai d'une traduction d'une partie de l'épisode qui nous a paru le plus original et, le plus intéressant parce qu'il se rattache à l'histoire nationale de la Servie.

CHANT SEPTIÈME

Argument

Le sultan, résolu de se marier, charge le Kislar-Aga, chef des eunuques noirs, d'aller enlever dans les provinces les plus belles filles qu'il pourra y trouver afin de faire lui-même un choix. Le Kislar-Aga empressé d'obéir, parcourt l'Egypte, la Grèce et la Macédoine, traverse l'Albanie et la Bosnie et se dirige sur Toplizza (7) en Servie, où l'appelle la grande réputation de Suncianiza (8).

CHANT HUITIÈME

La beauté est un noble don de la nature, un trésor glorieux qui réunit comme par un choix, tout ce qui est agréable, doux et cher;

Rayon de la lumière sublime, fleur et ornement du ciel, bien qui résume tous les biens, pur miroir des cieux;

Ouvrage le plus parfait de la divinité, qui révèle le paradis à la terre, quand les cheveux rappellent le soleil, le front, l'Orient, les yeux, les étoiles, et le visage, l'aurore;

Réunion de joie et de volupté, proportion parfaite, doux désir de tous les cœurs, but charmant de tous les yeux;

Miel assez doux pour adoucir l'absinthe, vif attrait de près et de loin, unique repos des âmes qui la contemplent.

Mais quand cette beauté se joint à un sang illustre, sa force en augmente et elle asservit le monde.

Sa renommé vole alors sur les ailes d'une gloire immense et charme les peuples les plus inconnus ....

(7) L'ancienne Triconésie.
(8) Fille du soleil (en slave).

(Ici le poète parle de la beauté de Cecile Renée d'Autriche, mariée à Vladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, dont le bonheur avait excité la jalousie du Sultan, condamné à rester inférieur à Vladislas dans toutes ses luttes).

Déjà le Kislar-Aga a atteint la blanche ville de Semendria où il espère trouver la fille de Liubdrag, la belle et jeune Suncianiza.

Elle est de l'illustre famille des despotes (9) de Servie, la prunelle des yeux, la lumière désirée de son père aveugle,

Qui s'appelle le neveu des neveux de George Despote et de Jérine, dont le souvenir est encore célèbre dans tous le pays slave.

Quoique les cruels Ottomans lui aient ravi son ancienne souveraineté, il se montre encore prince par son caractère, et grand par ses actions.

Sa pesante vieillesse s'appuie maintenant sur le sceptre royal que portait autrefois la main de ses ancêtres.

Les vastes provinces où jadis les Despotes étendaient leur puissance, sont maintenant pour lui une modeste prairie où paissent ses troupeaux.

Les chiens fidèles sont ses gardes, les timides brebis ses sujets, et les bergers ses courtisans et ses amis.

Une humble cabane remplace son palais de marbre : l'herbe et la paille desséchée, sa couche sompteuse.

Les voûtes verdoyantes des arbres remplacent ses tentes brodées, un rayon de miel est sa nourriture; l'eau et le lait le désaltèrent.

Et plus blanches que la neige, les mains de sa douce fille remplacent ses coupes magnifiques qui contenaient les vins les plus exquis.

Ainsi se passent les derniers jours du vieillard qui fut le père heureux de douze fils.

Mais la barbare mort les a tous moissonnés en peu de temps, et ses larmes n'ont plus tari.

(9) La Servie fut d'abord un empire, puis amoindrie par les conquêtes successives des Turcs, elle fut réduite à n'être qu'une petite principauté, dont le souverain se nommait *despote*.

Aussi est-il comme un arbre déraciné dans la forêt, dont la tempête a brisé et dispersé les branches.

(Ici le poète décrit la mort des enfants de Liubdrag).

...Alors comme percés de douze dards, ses yeux répandirent tant de larmes qu'ils cessèrent de voir.

Il périssait dans les angoisses, s'il n'eût entendu les douces paroles de sa fille unique.

Cet espoir, ce soutien de la vieillesse d'un père aveugle, c'est la belle et jeune Suncianiza dont les vertus sont partout célébrées.

Il désire avoir de sa fille des rejetons dans lesquels il renaîtrait lui-même avec les enfants qu'il a perdus.

Mais en vain on oserait prétendre au cœur de cette jeune fille, déjà elle a consacré à Dieu sa virginité.

Le sage vieillard le devine à plusieurs indices et en ressent une douleur amère.

Pourtant il attribue cette résolution à la légèreté de la jeunesse.

Et pour réveiller chez sa fille le désir d'un noble amour, il institue des fêtes joyeuses et brillantes.

La jeunesse des villages de Bulgarie y accourt avec empressement.

De fraîches et élégantes filles accompagnées de joyeux bergers y viennent la tête couronnée de fleurs.

Tous dansent en se tenant par la main, en chantant de doux refrains et en se livrant à des jeux.

Tous s'assoient sur la prairie émaillée de fleurs et échangent des mots pleins de grâce et d'esprit.

Alors les bergers luttent à l'envi dans l'art de faire résonner la cornemuse, et de charmer les échos par le son de leur voix.

Les bergères se disputent enfin le prix du chant, et l'art de tresser les plus belles couronnes.

Le vieux Liubdrag avait espéré que le cœur de sa fille s'amollirait au milieu de ces jeux,

Et que parmi les jeunes gens que sa beauté charmeraient, elle choisirait un époux.

La foule de ses admirateurs était nombreuse.

La jeune fille, quoique contrainte et affligée, veut néanmoins se montrer obéissante au père qu'elle adore.

Toutes les plus belles filles perdent leur renom devant l'éclat qu'elle répand sur sa parure, comme les étoiles au lever du soleil.

Elle abandonne aux zéphirs les blondes et luisantes tresses de sa chevelure, elle couronne de fleurs son front céleste.

Dans son regard amoureux brille l'étoile du matin, et un voile blanc comme la neige couvre son sein encore plus blanc.

Sa démarche est si ravissante, elle est entourée de tant de lumière, qu'en même temps que ses pas conduisent la danse, ses yeux semblent faire naître le jour.

A sa vue les roses s'épanouissent croyant revoir l'aurore.

Elle se met avec ses compagnes à cueillir des fleurs dans la prairie; aussitôt les jeunes bergers accourent et forment en chantant un cercle autour d'elles.

Au doux son des flûtes et des cornemuses, le jeune Radmio chante des vers pour inspirer l'amour et le plaisir.

. . . .

(Radmio cesse, et à l'instant la danse recommence, et bientôt au milieu d'un doux murmure, quatre bergers redisent les exploits et les hauts-faits de la maison des Despotes).

Les chants venaient de cesser; les bergères recommençaient leurs danses, lorsque l'apparition inattendue du Kislar-Aga mit fin à tous les jeux.

Il avait inutilement cherché Suncianiza dans toute la ville de Semendria.

Apprenant qu'elle habitait avec son père un village voisin, il part plus prompt qu'une flèche, avec ses gardes.

Il la trouva au milieu de ces fêtes joyeuses, et son regard fut pour lui un rayon du soleil.

La face noire de l'Aga s'éclaircit au reflet de cette resplendissante blancheur, et en admirant cette rare beauté.

Il vit tous les yeux se fixer sur elle et l'héliotrope se tourner vers elle comme vers le soleil lui-même.

A peine l'horrible nègre fut-il aperçu que tous furent glacés d'épouvante et ne surent où porter leurs pas.

Suncianiza et ses belles compagnes laissent tomber de peur les fleurs qu'elles avaient cueillies pour orner leur chevelure dorée.

Elles deviennent muettes comme le marbre, et croient se cacher dans leur ombre.

Elles se couvrent le visage de leurs cheveux; mais à travers ce voile d'or leurs beaux yeux n'ont que plus d'éclat.

L'astucieux Aga veut les rassurer; il montre à toutes une feinte douceur, et mettant la main sur sa poitrine il adresse ces paroles :

« Aimable jeunesse qui passez d'heureux jours au milieu de ces bocages, continuez paisiblement vos jeux.

« Que personne ne s'effraie, que ma présence n'interrompe ni vos danses ni vos chants; qu'elle ne vous cause aucun trouble.

« Je demande à être admis parmi vous, pour y trouver la paix, souffrez que je passe ici quelques instants ».

A ces mots, l'orgueilleux Ottoman s'assied à l'ombre d'un grand arbre, et au milieu des bergers.

Il s'adresse alors avec douceur au vieux Lubdrag, et commence à le presser de ses questions.

« Sage et bon père de famille, le très-haut puisse te rendre la lumière! avoue-moi ton origine.

« Je jure, sur la tête glorieuse du sultan, et non sur son sabre, que si tu me dis la vérité, je n'en serai point offensé.

« Quels furent tes ancêtres? dis-le sans crainte, furent-ils souverains? qui les dépossédа ? »

Troublé dans son cœur, le vieillard répondit vivement et avec amertume.

« Il est pénible aux malheureux de se rappeler leur grandeur passée.

« Une naissance illustre ne soulage pas ceux qu'une éternelle pauvreté tient dans l'esclavage.

« Mais quand un seigneur tel que toi commande avec bonté, et me conjure par la lumière des yeux, je ne saurais rien cacher.

« Je raconterai tout, ou plutôt, hélas ! j'indiquerai mieux que je ne les avouerai les malheurs de mes ancêtres. »

....

(Liudbrag raconte ici l'histoire des Despotes, ses ancêtres, et leur chûte, quand par la violence et la trahison, les Turcs se rendirent maîtres de la Servie. Il n'oublie pas de dire que Gerge Brancovich, le dernier Despote régnant, se voyant chassé de ses états en 1439, se retira avec sa famille et ses trésors dans la ville de Raguse, dont le gouvernement lui accorda une noble hospitalité, malgré les menaces des Turcs qui finirent par tout pardonner, admirant la générosité d'un petit peuple prêt à souffrir les derniers malheurs plutôt que de manquer à sa foi.)

« De toute notre lignée, dit Liubdrag, en terminant son récit, il ne me reste que cette fille chérie qui est mon unique consolation.

Alors le Kislar-Aga tira de sa ceinture un voile tissu d'or, et s'approchant de Suncianiza il le lui présenta avec respect, en lui disant :

« Ton bonheur est maintenant grand et honorable, ô noble fille, tu es l'épouse du sultan de l'Orient.

Suncianiza détourna les yeux de honte, et se laissa tomber prête à défaillir, mais l'eunuque appela à lui ses hideux compagnons.

Il arracha avec violence des bras de son père aveugle la belle et vertueuse fille.

Elle se débattait entre les mains du noir, comme la colombe sous les serres du vautour.

Plus malheureux que jamais dans sa cécité, Liubdrag, entendant qu'on lui ravissait sa fille, arracha ses cheveux blancs.

Et, désespérant de ne pouvoir la défendre, s'écria dans sa douleur : « Voilà donc, hélas! à quoi était réservée ma pesante et malheureuse vieillesse !

« Destin cruel ! il ne te suffisait pas de m'enlever les droits de mes ancêtres, de faire un berger de moi, issu de la glorieuse famille des Despotes;

Il ne te suffisait pas de me condamner pendant ma vie à préparer le berceau et la tombe pour les enfants qui étaient la prunelle de mes yeux.

« Tu veux encore accabler ma vieillesse en m'arrachant tout mon bien, ma fille unique et chérie.

« O mon enfant, tu n'es plus avec moi, ô Suncianiza, où est-tu ? qui te ravit maintenant à moi ?

« Que j'entende ta voix, ô ma douce fille; vois quelle douleur déchire mon âme! hélas! à qui laisses-tu ton père aveugle?

« La mort ne s'est donc montrée sourde à mes prières que pour rendre encore plus douloureux mon trépas dans ma vieillesse,

« Cette vieillesse qui porte l'empreinte des traits de la mort, qui est sans pouvoir, sans enfant, sans lumière,

« Et sans toi surtout douce espérance, aimable fille dans laquelle je retrouvais tous mes enfants, mon pouvoir et mes yeux !

Ainsi se plaignait le vieux Liubdrag, mais à quoi lui servent ses pleurs? l'Aga était déjà loin avec sa chère fille.

Suncianiza épouvantée est d'abord plus froide que la pierre, pâle, muette et immobile;

Ses cheveux épars couvrent son visage noyé de larmes; plus morte que vive, on la traîne plutôt qu'on ne la conduit.

Lorsque ses forces revinrent, elle articula ces paroles entrecoupées :

« Où suis-je, malheureuse! qui m'entraîne ? Mère infortunée pour quel destin m'as-tu fait naître ?

« Qui me conduit, où vais-je, esclave arrachée des bras de mon père ?

« Hier soir encore j'étais fille unique chez mon père, et ce matin je me retrouve au pouvoir d'un ravisseur.

« A qui, mon tendre père, à qui as-tu abandonné ta fille unique, elle qui a toujours été la consolation de ta malheureuse vie ?

« Ah! qui pourra calmer ton trouble et tes douleurs? qui sera le soutien de ta vieillesse ?

« On me conduit esclave au barbare sultan de l'Orient, et je suis réduite à craindre pour mon honneur.

« Honneur précieux que depuis longtemps j'ai consacré au

Très-Haut, je suis prête, pour le défendre, à supporter les tourments de la mort !

« Mai si tu ne peux me délivrer, ô mon père, si tu ne peux t'opposer à la violence des Ottomans,

« Viens, descends aux prières ; peut-être tu amolliras le cœur de ces monstres orgueilleux, peut-être ton désespoir et tes larmes obtiendront ma délivrance.

« Peut-être que pour prix de ma liberté, ces hommes cruels recevront au lieu d'or, les larmes du vieillard.

« Peut-être que tes yeux privés de lumière, et tes cheveux blancs, arracheront de leur cœur la violence et la cruauté.

« Mais il n'y a personne qui puisse m'aider, ô mon père, seul espoir de mon cœur, toi aussi tu m'abandonnes ! »

Elle voulait continuer, lorsque l'Aga, la regardant d'un œil farouche :

« Jeune vierge, lui dit-il, tu as assez pleuré, tais-toi désormais, puisses-tu devenir aussi muette qu'une pierre.

. . . .

CHANT QUATORZIÈME

Les fidèles eunuques, que, d'après les ordres de son maître, le Kislar Aga avait envoyés pour chercher la fleur des beautés,

Ayant parcouru l'Egypte, le royaume de Bosnie et le pays où jadis domina le puissant Herzegh,

Avaient ravi partout les jeunes filles des bras de leurs malheureuses mères, qui, maudissant un sort cruel, ne pouvaient tarir leurs larmes.

Ces filles étaient choisies parmi les plus nobles et les plus jeunes en qui la nature avait réuni la beauté des traits aux qualités de l'âme.

Avec ce riche butin, les eunuques s'approchent de la résidence du sultan, et rencontrent leur chef qui n'en était qu'à peu de distance.

Ils font avec lui leur entrée solennelle dans cette ville glorieuse, traînant près eux leurs belles esclaves.

L'Aga les présente à la porte, comme le sultan l'a ordonné, et sa meilleure récompense sera la joie de son maître.

Il range en demi-cercle cette troupe en face du trône élevé où siège, dans sa splendeur, le puissant Osman.

On n'avait pas encore vu dans le monde un si grand nombre de beautés réunies, et jamais le sérail n'avait joui d'un tel spectacle.

Comme on voit groupées dans un jardin des fleurs printanières dérobées à la prairie et à la forêt.

Pour flatter l'œuil par ces dons de la nature qui embellissent la terre, ainsi l'on voit rassemblées dans le sérail, ces filles, le choix le plus parfait qu'on pût faire sous le ciel.

L'une brille des rayons de l'aurore naissante, l'autre a dans les yeux l'éclat du soleil au milieu de sa course; sur leurs lèvres fleurissent l'amarante et la rose.

Celle-ci est plus remarquable par son doux sourire, celle-là par ses blonds cheveux; l'une trahit sa noblesse par sa démarche, l'autre se distingue par sa taille la plus svelte.

Mais, comme dans le ciel, l'étoile du matin répand plus d'éclat que les autres étoiles, ainsi Suncianiza efface toutes les autres par l'éclat de ses charmes.

Sur son visage céleste brille une beauté si noble et si fière, que jamais la terre n'en avait vu de pareille.

On admire, rassemblées sur elle, les beautés variées de toutes ses compagnes.

A la vue de tant de charmes divers, le sultan sent que Suncianiza lui ravit son cœur.

Mais le trouble de Suncianiza, la tristesse répandue sur ses traits, décèlent une douleur qu'on s'efforce en vain de cacher quant elle est grande et forte.

Un ruisseau de larmes coule sur son visage de rose; et une vertueuse pudeur colore la pâleur de ses joues.

Ses cheveux épars, ses pleurs n'ôtent rien à sa beauté, les rayons pénétrant de ses yeux n'en brillent que plus vivement à travers ce voile de douleur.

Le sultan, en voyant la profonde affliction de son âme, cherche à la consoler par ses douces paroles:

« Quelle cause, ô noble fille, fait couler ces pleurs amers qui altèrent la sérénité de tes traits ?

« Dis-le moi; le sultan n'en entendra rien; confie-toi au seul Osman qui pourra peut être calmer ta douleur ».

Suncianiza éleva sa pensée vers Dieu, et lui demanda son puissant secours.

Pour pouvoir adoucir, par ses paroles, le cœur du sultan, recouvrer sa liberté dans ce moment décisif, et conserver le lys de sa virginité déjà consacrée au très haut.

Tous les regards sont fixés sur Suncianiza; sans se troubler, elle s'exprime ainsi:

« Puissant et glorieux sultan, tes paroles me donnent la force de découvrir mon cœur.

« Je suis fille unique d'un père qui devint aveugle de douleur lorsque, dans sa vieillesse, la mort lui enleva douze enfants.

« Un si funeste sort eût terminé les jours qui lui restent, s'il n'avait eu pour consolation de ses douleurs une fille chérie.

« Maintenant qu'on lui ravit cette fille, son seul soutien, que deviendra le malheureux vieillard ?

« Pauvre, faible, seul au monde, il est resté comme un arbre déraciné dans la forêt; après m'avoir perdue, il n'a plus qu'à demander à la mort de l'achever.

« O le plus malheureux des pères ! qui prendra soin de tes infirmités ? quelle main te fermera les yeux ?

« Qui rendra les honneurs funèbres à tes restes ? qui les déposera dans le tombeau de tes ancêtres auprès des ossemens de tes fils ?

« O le plus puissant des monarques, sois généreux pour un pauvre aveugle qui est le plus malheureux des hommes !

« Prends pitié des pleurs que je verse, depuis que ton serviteur m'a arrachée des bras de mon père.

« Que l'aga te dise ma douleur ! et les larmes que mon cœur a versées encore plus que mes yeux.

« Je te conjure par l'esprit immortel de Mahomet, et par la mémoire de ton illustre père Achmet !

« Permets qu'une fille chérie soit rendue à son infortuné père, afin qu'il ne pleure pas cette fille comme ses autres enfans, déjà morts.

« Une gloire éternelle entourera ton nom, dans toutes les contrées où l'on racontera ce trait magnanime.

« Mais si mon désespoir ne te touche pas, si tu me forces à rester dans ton palais,

« Tu peux avoir ma main, tu n'auras jamais mon cœur, je l'ai donné à mon père qui est toute ma joie, tout mon amour, tout mon trésor.

« Choisis ici une fille plus belle que moi et qui sera volontairement ton épouse fidèle;

« Rends moi à mes foyers, à mon père, avant que la mort ne tranche les jours du triste vieillard. »

Suncianiza cessa de parler au milieu du froid silence qui l'entourait, et le sultan réfléchissait incertain.

S'il lui rend la liberté, il perd la fleur d'une beauté sans pareille; s'il la refuse il se montre barbare.

Mais la vertu qui régnait dans son cœur triomphe dans cette lutte difficile.

Un véritable souverain doit mettre un frein à ses passions et se maîtriser.

Comment celui qui n'a pas la force de gouverner ses désirs et ses volontés, pourrait-il gouverner ses sujets !

Le sultan ne veut pas aggraver des angoisses qui l'ont ému. Le front serein, il fit cette réponse:

« Mets fin à ton trouble, illustre et noble fille, mon cœur touché t'accorde la grâce que tu implores.

« Je ne suis ni cruel, ni insensible, le sultan désire régner sur les cœurs par l'amour, et jamais par la violence.

« Que le ciel me garde d'abréger le peu de jours qui restent à un malheureux vieillard, et de te rendre orpheline par ma faute !

« Dès cet instant, je t'accorde la liberté que ton amour filial mérite; c'est la véritable preuve de ta vertu qui brille encore plus dans le malheur que le soleil lorsqu'il dissipe les ténèbres.

« Puisses-tu retrouver vivant ton père chéri et le combler de joie par ton retour !

« Puissiez vous, après tant de malheurs, couler ensemble les jours heureux que le ciel vous accordera ! »

Osman a parlé. Suncianiza, comme si elle sortait d'un songe pénible, ne recouvre pas aussitôt la sérénité de son front, elle ne se croit pas encore libre.

Tel le navigateur qui au sein des mers, quand les flots se soulèvent et que les ombres de la nuit enveloppent le navire, se croit encore en péril et n'ose se rassurer, quoique les premiers rayons de l'aurore lui découvrent déjà la rive désirée.

Mais quand Suncianiza se fut remise et qu'elle se vit libre, elle se jeta aux pieds du magnanime sultan.

Son cœur soulagé rendit à son visage sa beauté naturelle.

Cependant elle verse encore des pleurs, et ses blonds cheveux couvrent encore ses épaules d'albâtre.

Transportée de joie elle s'écrie: « O sultan ! ta vertu et ta puissance t'élève au-dessus de tous les potentats du monde !

« Comment célébrer cette grandeur à laquelle tu viens d'ajouter encore ? comment te témoigner ma reconnaissance pour la liberté que tu viens de me rendre ?

« Une seule de tes paroles a conservé les jours du père et de la fille en exauçant ma prière.

« S'il est plus beau de se vaincre soi-même, que de vaincre les ennemis dans les combats, tu as acquis une gloire immortelle, et tu as montré plus de valeur que si tu avais conquis tous les royaumes de la terre.

« Je raconterai dans ma patrie ce noble trait de ta générosité; je publierai cette belle action. Le temps ni l'éloignement n'ôteront rien à la gloire de ton nom ».

Alors le sultan tire de ses trésors un magnifique collier dont il fait présent à Suncianiza pour qu'elle se rappelle un jour si heureux, pour que ses charmes en soient embellis, et qu'elle célèbre à jamais sa bonté impériale.

Il ordonne aussitôt à ses esclaves de l'accompagner dans son pays natal, de la servir et de la défendre en chemin jusqu'à son retour dans la maison paternelle.

Antun Sorgo.

III

A propos d'une traduction française inédite de deux chants de l'Osman

Dans l'introduction qu'il a mise en tête de son édition des œuvres complètes de Gundulić pour la collection des *Stari pisci hrvatski* (9), Körbler signale parmi les manuscrits de l'Osman un manuscrit du XVIIIe siècle qui se trouve à la bibliothèque universitaire de Zagreb sous la cote R 3167 et qui offre une traduction française des deux premiers chants de l'Osman. Voici en quels termes il le décrit :

« Zagrebački je rukopis bio negda uvezan ali se od uveza njegova nije ništa sačuvalo; dug je 21, 2 cm, širok 16,5, strane su mu... paginirane, ali se kod toga pomutnjon preskočila brojka 292, pa je zato posljednja njegova strana 371, a uistinu je 370, iza koje ima rukopis još jedan prazan list...

« Zagrebački je rukopis zanimljiv po tom, što u prva dva pjevanja *Osmana* s obje strane teksta ima dosta točan francuski prijevod u prozi rečenih dvaju pjevanja. Primjera radi evo prijevoda prvih dviju strofa u 1. pjevanju : « Ah! pourquoi « tu te vantes, vain humain orgueil! tout ce que tu élèves le « plus haut sur tes ailes, tout bientôt au plus bas (10) tom- « bera. — Eternelle et sans un (*sic*) fin il n'est pas sous le « soleil de courte chose! et de plus hauts monts la cime plu- « tôt la foudre frappe. » Prijevod je napisan rukom Antuna Sorkočevića (Sorgo), koji je, kako znamo, u pariškom časopisu *Revue du Nord* godine 1838. priopćio sadržaj *Osmana* i nekoliko njegovih strofa u francuskom prijevodu. Steta je doduše, što taj prijevod u našem rukopisu nije potpun, no kritika bi teksta *Osmana* imala od njega malo koristi, jer malo koristi ima ona i od rukopisa, u kojem i po kojem ga je Sorkočević stao izradjivati. Rukopis bit će bio i vlasništvo Antuna Sorkočevića, no po njegovoj je smrti mijenjao gospodare, kako

(9) Zagreb, 1919. La notice de la nouvelle édition (1938) reproduit sans changement celle de la première.

(10) On a imprimé *bau*, mais ce n'est sans doute qu'une coquille.

razabiramo i po bilješci novijeg datuma na gornjem rubu prve strane : « Za druge knjige zamienjeno od Belamarića ». Ista je ruka napisala ispod starijeg natpisa za prvo pjevanje : « Osman od Gundulića ». Kad i kako je on dospio u zagrebačku sveučilišnu biblioteku, nijesam mario ispitati. »

Cette insouciance de la part de l'éditeur semble assez mal explicable, et les deux affirmations qui précèdent auraient eu besoin d'être justifiées. On peut supposer que Körber a comparé l'écriture du manuscrit avec un autographe de Sorgo. Nous n'en avons eu, pour notre part qu'un beaucoup trop court pour arriver à des conclusions. Mais le style de la traduction est tel que le doute sur l'exactitude de cette attribution reste permis.

La traduction de Sorgo ne manque pas de qualités, elle est parfois élégante et même vigoureuse et en tout cas la langue en est correcte. Les quelques phrases citées sont d'une telle gaucherie que non seulement on n'est pas tenté d'accepter comme vraie l'assertion de Körbler mais qu'on se prend à douter qu'il ait procédé à de sérieuses vérifications d'écriture.

La lecture de toute la traduction des deux chants est encore plus déconcertante. Passons sur l'orthographe incertaine, sur les inversions forcées et inutiles, sur les constructions lourdes, sur l'ignorance des formes françaises de certains noms propres, l'incertitude sur la valeur des mots rend tels passages incompréhensibles sans une comparaison avec le texte.

Il suffirait de citer trois strophes (I, vers 61 et suivants):

« A ces chants découvre la majesté à front découvert, dans lesquels je cherche à montrer tes belles actions.

« Fils noble de roi, déjà à la mort du sultan Osman, avec ta grande victoire a cru chaque pays,

« Et de ma trompette que le monde entende ta gloire chaque jour plus grande, que toujours tu fasses de belles actions pour que je ne cesse mes chants. »

ou encore (v. 309-316) :

« Il tourne son esprit à emporter dans l'orient les nombreux trésors impériaux et les écrits sur lesquels s'écrivent les noms des chevaliers qui sont à son service;

« C'est-à-dire que ne pensant pas d'enchasser de toute part l'argent qu'il peut il choisit un très grand nombre de guerriers. »
ou enfin, car il ne s'agit pas de tout transcrire :

« Au milieu du lieu peints en or sur un trône bleu sont les joyaux impériaux dans la ressemblance d'un lit d'or.

« Sur un tapis tissu d'or est un coussin rouge lié de fils d'or et garni richement.

« Vêtu de vert brillant d'or et de pierreries, les genoux ployés le zar illustre Osman est assis. » (II, v. 74-84).

Par endroits le texte semble n'avoir même pas été compris (II, 353-368) :

S izbranom ćeš ljubi otiti
ti pokojit bojne trude,
a svekra ćeš ostaviti,
da ti carstvo ovdi bljude.

Ti ćeš stjecat porod, novi,
nova mjesta, novo sriće,
a on čuvat grad će ovi
i od bratje ti straža biće.

Ni mož sumnjit, da on tada,
kad se vidi u visini
sred staroga Carigrada,
odmetnik se ne učini.

Tko Otmanović ni'e od sta- [rieh,
sablju otmansku nejma u ruci,
a on će imat dio u carieh
koji mu će biti unuci.

« Tu partiras avec ton épouse choisie, tu adouciras les fatigues de la guerre, et chaque fois que tu la laisseras, elle défendra ton empire.

« Tu acquerras une nouvelle race, de nouveaux lieux, un nouveau sort et cette ville te servira de garde pour tes frères.

« Tu ne peux pas douter qu'alors qu'il se voit dans la grandeur, au milieu de l'antique Constantinople, il ne sera pas rebelle.

« Qui n'est pas des anciens Ottomans n'a pas dans les mains le sabre ottoman, mais il aura une portion dans les zars dont il sera le neveu. »

Faut-il vraiment continuer encore à citer pour prouver que

le jugement le plus bienveillant que l'on puisse porter c'est que l'on a affaire au travail d'un écolier maladroit. Si Körbler a raison, si la traduction est de la main de Sorgo, il n'est que deux explications : ou c'est de sa part une première tentative faite dans sa jeunesse alors que sa connaissance du français était encore médiocre, mais l'écriture ne paraît pas très jeune et Sorgo est venu d'assez bonne heure en France; ou ce que Sorgo a publié a été corrigé, remanié ou mieux entièrement récrit par un de ses amis français, ce qui semble difficile à croire. Reste l'hypothèse que cette traduction ne soit pas de lui et que Körbler se soit laissé abuser par la ressemblance plus ou moins lointaine de deux écriture. C'est ce qui, pour nous, est le plus vraisemblable, mais la preuve reste à faire, d'autant plus difficilement que Körbler n'a pas dit sur quoi il a appuyé ses dires. Et regrettons que ce travail ait été si médiocre : nous aurions été heureux de le trouver au contraire digne de faire connaître au public français une partie de la grande épopée ragusaine.

J. D.

Etats des esprits à Zagreb et en Croatie à l'égard des Français en 1809

La guerre entre Napoléon et l'empereur d'Autriche François II, déclarée en avril 1809, avait provoqué une grande effervescence en Hongrie et en Croatie. Dès 1808 l'archiduc palatin Joseph avait fait répandre parmi les membres de la Diète un mémoire où il montrait que la Hongrie ne pouvait se séparer de l'Autriche, car seule leur union pouvait les protéger contre le danger commun qui les menaçait du fait des Français (1). Il semblait pressentir la tentative de Napoléon de se concilier les Hongrois par sa proclamation du 15 mai 1809, pleine de promesses et de flatteries (2). L'empereur des Français leur assurait l'intégrité de leur territoire, le maintien de leurs libertés et de leur constitution, sans rien leur demander en retour. Traduite en hongrois cette proclamation fut répandue dans tout le pays (3). Un certain Georg Kállay de Nagy-Kálo propageait les plans de Napoléon en Hongrie et en Croatie et de nombreux tracts célébraient Napoléon, qui allait donner la liberté à la Hongrie et lui rendre son ancien éclat. Le savant hongrois Stephan Horváth, aidé de son ami l'écrivain Benedikt Virág, aurait voulu, avec l'aide de Napoléon, affranchir son pays du joug de l'Autriche. Il préconisait l'envoi d'une délégation qui lui aurait demandé de nommer

(1) E. Wertheimer, *Geschichte Oesterreichs und Ungarns im ersten Jahrzent des 19. Jahrhunderts*, II Bd. (Leipzig, 1890), pp. 293, 294.

(2) *Correspondance de Napoléon Ier*, T. XIX (Paris, 1866) n° 15.215.

(3) E. Wertheimer, « Beziehungen Napoléon I. zu Ungarn », *Ungarische Revue* (Budapest) 1883, p. 331; id. *Geschichte Oesterreichs...*, II, p. 335.

lui-même un roi de Hongrie. Grâce à l'appui de Napoléon, la Hongrie redeviendrait puissante, elle réussirait peut-être à s'annexer la Serbie, la Bosnie, la Dalmatie et la Bulgarie (la Croatie étant déjà réunie à la couronne de Saint Etienne) et à ranimer son commerce dans les mers Noire et Adriatique (4). Mais la fidélité de la plupart des Hongrois à leur souverain fit échouer les plans de Napoléon, dont la réussite aurait sérieusement affaibli la puissance autrichienne.

En Croatie, l'évêque de Zagreb, Maximilien Vrhovac, avait été nommé le 5 mars 1809, suppléant du ban Ignace Gyulaj absent. L'annonce de la déclaration de guerre arriva à Zagreb le 16 avril (5). La veille Vrhovac avait proclamé la mobilisation en Croatie, en s'appuyant sur les décisions prises en janvier par la diète croate, qui prévoyaient les mesures à prendre en cas de danger. Tous ceux qui auraient reçu des armes devaient se rendre immédiatement à la frontière pour la défense du pays; quand le danger disparaîtrait, ils pourraient rentrer chez eux. Les armes, les vêtements, les vivres et la solde seraient fournis par le trésor impérial. S'ils assuraient fidèlement leur service, ils seraient dispensés, leur vie durant, de l'impôt. Les autorités étaient invitées à faire diligence (6).

Oo essayait en outre d'entraîner l'opinion publique. Une proclamation anonyme en latin, datée du 11 avril, dont nous ne possédons qu'une copie manuscrite mais qui dut être répandue en nombre par l'imprimerie, appelle les Croates à la défense de leur roi et de leur patrie, de leurs pénates et de leurs droits (7).

L'évêque recommandait de faire chanter des chants patriotiques dont le texte serait distribué parmi le peuple. L'un de ces chants, publié à Zagreb le 15 avril et dédié à l'empereur François, plein d'enthousiasme guerrier, était devenu très populaire; il appelle les Croates de toutes régions, de Srem, de

(4) Wertheimer, « Beziehungen... » pp. 333-335.
(5) Deželić, *Maksimilijan Vrhovac*, Zagreb, 1904, pp. 147-149.
(6) Kr. državni arhiv u Zagrebu : *Acta insurrectionalia; publica politica križevačke županije*, fasc. 4-7. — *Comit. Zagreb. congregationalia*, 1809, fasc. 1-2.
(7) *Ibid.*, *Acta insurrectionalia*, 1809.

Slavonie, de Dalmatie et de la Croatie proprement dite à l'union contre l'ennemi (8). Un autre est inspiré par l'esprit religieux : le soldat chrétien qui combat pour la gloire, et qui souffre, gagnera ainsi la gloire éternelle en Dieu; il était chanté sur l'air de la Sainte-Rosalie de Kanižlić (9).

Vrhovac qui entretenait une active correspondance avec la cour de Vienne proposait que l'on fît une proclamation au peuple dalmate, où il promettait la réunion de la Dalmatie à la Croatie et par suite à la Hongrie, suivant les anciens droits, et il pensait faire par là échec aux Français.

Sans se lasser il faisait traduire en croate des brochures allemandes envoyées de Vienne, avec l'intention d'entretenir l'enthousiasme dans le peuple (10). Il composait un discours enflammé que tous les curés devraient lire en chaire en guise de sermon: il y attaquait violemment Napoléon, dont il rappelait tous les méfaits, il excitait le peuple à se dresser contre lui et finissait pathétiquement sur l'assurance que Dieu donnerait aux Croates la force contre un ennemi qui ne voulait que les anéantir (11).

En face d'un tel adversaire, la tâche était difficile pour les agents de Napoléon. L'agitation entreprise par Kállay était vouée à l'échec. On n'en trouve point de trace dans les documents conservés aux archives de l'Etat à Zagreb. Seule une proclamation de Vrhovac en croate et en allemand, datée du 29 avril, fait allusion en termes généraux à des agissements de certains individus qui répandent des nouvelles sans aucun fondement, destinées à jeter le trouble dans le peuple; on engage les citoyens au calme, à la concorde; les propagateurs de fausses nouvelles devront être livrés aux autorités pour être châtiés comme ils le méritent. Seules les informations officielles sont véridiques : elles ne dissimulent pas plus les échecs que les succès. Afin qu'elles puissent n'annoncer que

(8) *Ibid., Publ. polit. srijemske županije.* — J. Janković, *Pabirci po povijesti županije varaždinske,* Varaždin, 1898, pp. 77-82.
(9) Kr. drž. arhiv Zagreb : *Publ. pol. srij. žup.* 1809.
(10) *Ibid.* — Deželić, *op. cit.*, pp. 149-150.
(11) Deželić, *op. cit.*, pp. 151-157 en cite quelques fragments. — Kr. drž. arhiv Zagreb, *Acta insurrectionalia.*

des succès, il faut que tout le peuple prie Dieu pour appeler sa protection sur l'armée et sur toute la nation (12).

Il va sans dire que les communiqués publiés par les bureaux du ban ne parlaient guère que des victoires de l'armée autrichienne, dans la crainte de provoquer la panique. Ces communiqués imprimés en croate et quelquefois en croate et en allemand furent surtout nombreux pendant les mois d'avril et de mai (13). Mais les informations privées ne manquèrent pas non plus (14).

Cependant Vrhovac avait mobilisé 18.000 hommes (15). Dans la crainte que les Français n'envahissent la Styrie et la Hongrie et ne pénètrent même jusque dans le Comitat de Zagreb, il avait prescrit des mesures sévères pour y parer (16). En raison des relations très actives qui existaient à ce moment là entre les comitats hongrois et les comitats croates, les nouvelles de l'avance rapide des Français en Hongrie arrivaient aussitôt et très exactement à Zagreb (17).

De ce moment date un document anonyme et très significatif qui n'a pas été signalé jusqu'ici. C'est une proclamation manuscrite en latin qui attaque Napoléon et célèbre la dynastie des Habsbourg (18). En voici le texte :

« Slavones, Croatae, Dalmatae ! circumspicite Patriam in periculo, in tam gravi periculo, ut nonnisi concentratarum virium Intensione huic eripi, hostis propelli, securitasque extinxta restitui possit. Si vires debitas intenderimus, verum quidem est nihil novi nos coram Orbe producturos, sed ab exemplo Gentium in maximis quibusvis Politica sua existentia periculis animo non despondentium illa dumtaxat, qua veneranda Habsburgico-Lotaringica Dinastia Conservationem, armati Principes Nostri Gloriam, Patriae Salutem, et ab Heroicis gestis olim jam inclarescentis Ilirici Populi Dignitatem

(12) Kr. drž. arhiv, Zagreb, *Acta insurrectionalia.*
(13) *Ibid.*
(14) *Ibid. Publ. polit. križ. županije,* F. 12.
(15) Deželić, *op. cit.*, p. 160.
(16) *Ibid.* — Kr. drž. archiv, Zagreb, *Acta insur.*, Lettre de Vrhovac à un comte inconnu en date des 12 et 13 mai 1809.
(17) Kr. drž. arhiv. Zagreb, *Publ. pol. križ. žup.*, F. 12.
(18) *Ibid.*, Acta insur.

concernunt, prompte executuros. Suis nos studet furiens per Europam Napoleon lactamentis demulcire: quidnam hosti majorem, quam a Legum Observantia Ordienti Regimen Benignissimo Regi nostro fidem dabimus ? hunc, cujus pientissimi Progenitores nos a longeva Turcica captivitate liberarunt, ingrati deseremus ? illum, qui nec Ortodoxae Fidei, nec Vicario Christi, nec Amicissimis sibi Populis, et Regibus pepercit, amplecti pergemus ? absit haec ignominia a nobis ! nunc dum tempus est arma viritim capiamus, ne mox sera toporis paenitentia maneat. Vires habemus, vires nostrae non sunt exhaustae: Candore utar, sunt solummodo irritatae; possumus ergo hostem cervicibus nostris minitantem ad proprios repellere Lares, possumus Patriam, Penates, nosmet ipsos, Parentes, Uxores, Prolesque nostras salvare, possumus et stabilem adipisci Pacem. Fecimus dicam Sacrificia, sed alia legalis obligationis, alia pronae oblationis; est cum Patriam ab interitu salvare perque Legis sit, nunc laudabilibus antenatorum Vestigiis posse insistere, gressumque ad talia facere nos oportet media, quibus impendunt mancipalis servitus averti, Independentia Status Constitutionisque nostra octo jam saeculis perdurantis gloria conservari, posterisque nostris in Haereditatem transcribi valeat. Neminem reputo Popularium meorum Patriotica sensa sua meis non conjuncturum, neminem credo id abnegaturum; quod nos ipsi, dummodo velimus, Jugum Gallicum evitare, et Patriam salvare possumus; nihil proinde aliud, quam unica haec exequendi Voluntas requiritur; cum caetera quin Voluntatem praesentorum posterorum sub jugo alienigenae plorantium maledictio certo sit nos mansura. Napoleon depraedicat Bonitatem suam: hujus luculenta in faederatis ei Penatibus cernimus Documenta, dum ex impositione Onerum ad mendicitatis fere baculum redactae, proprio insuper sanguine longinquas Oras humectare, legitimos Principes dethronisare, stirpeque obscura progenitos in raptorum Thronorum usurpatione coadjuvare invita necessitantur. Volumus et nos in acie hostili fratres filiosque nostros spectare ? volumus proprio nostrorum sanguine vincula Independentiae nostrae injici ? Volumus Hosti independentium Stationum ad lacessendas, debellandas, et prosternendas amicas, faederatasque

Nobis Monarchias integras vires nostras tam abjecte litare ? Dilecti Populares ! Independentiam transmissamque in Nos Patriae Libertatem, et constitutionem firmare aut jugum Servitutis amplecti Ens supremum nostrae reliquit optioni. Ad arma itaque viritim confugiamus, hosti obviam properemus; dignosque nos Illyricae Prosapiae Posteros esse Orbi testemur. Scripsi in Slavonia sub Praesidio firmae Spei. Die 24. Junii anno 1809. Fidelis Patriae Civis. »

Cette proclamation, qui fut assurément imprimée plus tard, était, par la langue même où elle était écrite, destinée uniquement à la noblesse et au clergé, les seules classes à qui elle fût compréhensible. Sa tendance est évidente. Mais elle témoigne aussi qu'il y avait à Zagreb un parti français. Ses tenants répandaient des nouvelles alarmantes et s'efforçaient de déprécier la monnaie autrichienne (19). En Croatie et en Slavonie les déserteurs étaient nombreux et l'évêque devait prendre des mesures énergiques pour enrayer ce mouvement (20). Il en arrivait aussi de Hongrie et de Styrie que les autorités croates étaient priées de ramener dans leur pays d'origine sous escorte armée (21). Une mutinerie ne fut réprimée que grâce à l'énergie du général Knežević (22).

Mais toute l'énergie et l'activité de Vrhovac devaient être vaines. De Dalmatie les troupes de Marmont étaient entrées dans la Lika et avaient battu l'armée autrichienne commandée par le général Stojčević (mai 1809), s'ouvrant ainsi le chemin vers le littoral croate, puis avaient opéré leur jonction avec le gros de l'armée française entrée en Slovénie. Battue à Aspern les 21 et 22 mai, l'armée de Napoléon prenait sa revanche à Wagram les 5 et 6 juillet (23). Le 12 les

(19) *Ibid.*, *Register der Départements P. Q. T. Z.*, 1809. Trois actes manquent dans le *Croatische General Commando* pour 1809.

(20) *Ibid.*, *Publ. pol. križ. žup.*, F. 13, proclamation. de Vrhovac en date du 12 septembre; Archiv. civit. Zagrab. *Acta polit.*, 1809. n° 1508-1642, octobre. — Deželić, *op. cit.*, pp. 172, 173.

(21) *Ibid.* Archiv. civit. Zagrab., *Acta polit.*, 1809, juin et octobre, n° 1508, 1642.

(22) Deželić, *op. cit.*, pp. 169, 170.

(23) Voir le détail de toutes ces campagnes dans E. v. Woinovich, *Kämpfe in der Lika, in Kroatien u. Dalmatien, Das Kriegsjahr 1809 in Einzeldarstellungen*, Bd VI (Vienne 1906), pp. 9-77. — F. Šišić, « Neke stranice iz novije naše historije (1797-1814) », *Hrvatsko Kolo* (Zagreb),

préliminaires de paix étaient signés et le 14 octobre la paix était conclue à Schönbrunn. Les pays croates au sud de la Save passaient sous l'autorité de Napoléon. Une proclamation de l'empereur François (10 et 23 octobre) amnistiait tous les déserteurs (24).

Stjepan ANTOLJAK.

1909, pp. 249-269. — R. Lopašić. *Karlovac*, Zagreb, 1879, p. 67. — Pisani, *La Dalmatie de 1797 a 1815*, Paris 1893, pp. 319-325.

(24) Kr. drž. arhiv. Zagreb, Archiv. civit. Zagrab., *Acta politica*, 1809, novembre, n° 1643-1776.

Familles françaises en Croatie

I. — Les Bombelles (1)

La Révolution, les guerres du premier Empire et les mouvements politiques de la première moitié du XIXe siècle ont dispersé à travers l'Europe nombre de Français. Les uns rentrèrent dans leur patrie, lorsque les circonstances politiques furent redevenues favorables pour eux, lorsque la mission qui leur avait été confiée eut pris fin. Quelques-uns cependant adoptèrent définitivement le pays où ils s'étaient fixés et y firent souche. Parmi eux nous trouvons les Bombelles, d'abord émigrés en Autriche, puis installés sans esprit de retour à la cour de Vienne, quand ils comprirent que la Restauration, contrairement à leurs espoirs, ne signifiait pas un retour total en arrière, que la Révolution ne pourrait être complètement effacée, et que, pour leurs sentiments ou leurs préjugés, l'empire autrichien était un cadre mieux adapté que le nouveau royaume français.

⁂

On trouve la famille Bombelles dès le XIIe siècle en France et en Italie. Simon de Bombelles accompagne Saint-Louis à Tunis, et reçoit de Philippe III la baronnie de la Motte Saint-Lié, près d'Orléans. Ses descendants continuèrent à exercer des fonctions à la cour royale, dans l'administration, la diplomatie et surtout l'armée où quelques-uns atteignirent à de hauts grades, tandis qu'une partie des enfants — fils ou filles — entrait en religion. Le service du roi reste à travers les siècles la tradition de la famille. Henri François (né en 1681)

(1) Courcelles, *Histoire généalogique et héraldique des Pairs de France*, Paris, 1882, t. II. — Comte Fleury, *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles et la cour de Mme Elisabeth*, Paris, 1905; — *Les dernières années du marquis et de la marquise de Bombelles, Paris*, 1906. — Dr Max Billard, *Les maris de Marie-Louise*, Paris, 1909, 3me éd.

entre dans l'armée dès sa jeunesse, prend part à de nombreux combats dans la guerre de la Succession d'Espagne, à la fin de laquelle il obtient l'autorisation de se rendre en Autriche pour combattre contre les Turcs sous les ordres du prince Eugène de Savoie, en qualité d'aide de camp. Belgrade prise et la paix signée, il rentre en France. En 1719 il est déjà brigadier et à partir de 1734 il commande la place de Bitche à la frontière allemande de la Lorraine. Général en 1744 il reçoit le titre de comte en 1753. Il meurt en 1760 à 79 ans, sans avoir reçu le bâton de maréchal qui venait de lui être attribué.

Son fils, Marc Henri, marquis de Bombelles, est, de tous les membres de la famille, celui dont la vie fut la plus orageuse.

Page du duc de Bourgogne dans son enfance, il entre dans l'armée après la mort prématurée de son maître et prend part aux derniers épisodes de la guerre de sept ans. Passé ensuite dans la diplomatie, attaché aux ambassades de la Haye et de Vienne, il remplace en 1775 l'ambassadeur à Regensburg, le baron Mackau dont il devait en 1778 épouser la fille Angélique, d'abord compagne de jeux, puis amie préférée et dame de cour de la princesse Elisabeth, sœur de Louis XVI. Pour aider son mari à faire une carrière plus brillante, la jeune marquise ne l'accompagne pas à Regensburg mais reste à la Cour, où se dispensent toutes les faveurs. Par malheur, dans l'affaire de Inviertel, Bombelles s'attire le ressentiment de Marie Antoinette qui lui reproche de n'avoir pas pris assez ouvertement parti pour l'Autriche — même contre son sentiment personnel. Désormais en disgrâce, il n'obtiendra pas le poste de Constantinople qu'on lui a promis. Celui de Lisbonne où on l'a nommé en 1783, à condition que le titulaire démissionne, ne s'ouvrira à lui qu'en 1786 et dès 1788 il devra l'abandonner, les intrigues de la Cour entravant son travail et lui interdisant tout succès.

Des signes avant-coureurs de la Révolution se montraient déjà. Le tiers-état revendiquait ses droits. La noblesse était divisée : aux partisans des idées nouvelles s'opposent ceux qui gardent la croyance que Dieu lui-même a établi l'ordre social

dont ils bénéficient. Du nombre est Bombelles et surtout sa femme.

En 1789 il part comme ambassadeur à Venise. Après la prise de la Bastille, Elisabeth conseille à Angélique, qui vient de donner le jour à un quatrième enfant, de gagner un pays plus tranquille. Elle se réfugie à Stuttgart où son frère représente le roi de France, et où la princesse Elisabeth l'informe de tout ce que doit souffrir la famille royale.

De son côté, Bombelles, voyant le tour pris par les événements, refuse de prêter le serment civique et démissionne (1er janvier 1791). A quelque temps de là il devient secrétaire du comte d'Artois, arrivé à Venise accompagné d'un grand nombre d'émigrants, aristocrates et anciens ministres, parmi lesquels Calonne dont la jalousie et les intrigues allaient lui faire perdre la faveur du prince. Après le départ du comte d'Artois. Bombelles resté sans ressources, reçoit un secours de 12.000 livres de la reine de Naples, Caroline, sœur de Marie Antoinette. Resté fidèle à Louis XVI, malgré sa faiblesse, Bombelles met à profit le passage à Trieste de l'empereur Léopold II pour lui demander de venir au secours de son roi. L'empereur le lui promet, si le roi peut s'enfuir hors de France. Là-dessus on apprend l'arrestation du roi à Varennes et dès lors le comte d'Artois se tient pour le seul représentant légitime de la monarchie française. Il établit à Coblence une cour brillante où il reçoit les ambassadeurs des différents souverains. De son côté, Louis XVI cherche à obtenir le secours armé des souverains de Prusse, d'Autriche, de Russie et de Suède. Il confie une mission dans ce but à l'ancien ministre Breteuil qui, à son tour, fait de Bombelles le représentant du roi à Saint-Petersbourg, où se trouvent déjà deux ambassadeurs français, le comte d'Esterhazy, représentant le comte d'Artois, *persona grata* à la cour de Russie, et Genêt envoyé du gouvernement révolutionnaire de Paris, qui, du reste, n'a aucun accès à la cour. Quand Bombelles arrive, au début de 1792, l'impératrice Catherine lui signifie que, à ses yeux, le seul légitime souverain de la France est le comte d'Artois et non le malheureux prisonnier des Tuileries. Bientôt les mouvements révolution-

naires de Pologne, la victoire républicaine de Valmy affaiblissent l'intérêt de Catherine pour le comte d'Artois. Bombelles quitte Saint-Petersbourg et apprend en Suisse la mort du roi, de la reine et de la princesse Elisabeth. Sa femme part avec les enfants pour Regensburg. Lui séjourne quelque temps à Naples. Quand l'armée de Condé — son seul espoir — est défaite et se retire à Brno pour se reconstituer, il retrouve là sa femme. Leur misère est grande. Par bonheur son fils aîné Louis sert dans l'armée de Naples et deux autres fils dans l'armée autrichienne. En 1800, Angélique meurt à 39 ans, en mettant au monde son sixième enfant (2).

L'armée de Condé dissoute, Bombelles se refuse à suivre l'exemple de beaucoup d'autres émigrés, à rentrer en France et à reconnaître Napoléon dont l'éclatante carrière a déjà commencé. Ses fils ont un emploi, sa fille est confiée à des religieuses ; sous l'impression de la mort de sa femme, il entre en religion (1803) et, sur l'intervention de la princesse de Thurn et Taxis, reçoit la cure d'Oppelsdorf. Là, par l'entremise du général Vandamme, il est invité à rentrer en France, mais il refuse. En 1814 il est doyen à Oberglogau. A la chute de Napoléon il regagne la France. Les cent-jours le contraignent à la fuite. A la seconde Restauration il devient aumônier de la duchesse de Berry et, deux ans plus tard, évêque d'Amiens. Sur sa mitre, à côté des emblêmes religieux, il fait figurer deux étoiles qui rappellent son ancien grade de maréchal de camp. Tombé malade au printemps de 1822, il meurt au milieu de l'année à Paris, laissant à ses enfants l'héritage de sa constance et de sa fermeté dans les principes.



A sa mort, quatre de ses enfants vivaient encore. Sa fille unique Caroline avait épousé François de Biaudos, vicomte

(2) Ses restes devaient être transportés plus tard en Croatie. Son épitaphe, en latin et en français est murée dans la chapelle de Zelendvor. En voici le texte français : « Ci-gît, exemple des misères — De la fragile humanité, — La plus excellente des mères, — La plus touchante piété. — Femme chère autant qu'admirable, — Le premier chagrin qu'elle fit — A son époux inconsolable, — Date du jour qu'il la perdit. »

de Caste et son mariage avait été béni par son père lui-même, alors évêque d'Amiens (1819). Son plus jeune fils, prêtre, était mort jeune, tandis que François Bitche (ainsi nommé sur le désir des habitants de cette petite ville) était tombé à Ulm en combattant contre l'armée française. Les trois autres fils étaient au service des Habsbourg. Dans la maison paternelle, ils avaient entendu sans cesse maudire la Révolution par laquelle ils avaient tout perdu, et ils avaient appris à la haïr comme un fléau. Grandis sous de telles impressions, dans les préjugés de leur classe, ils n'avaient pas été touchés par la vague d'enthousiasme patriotique et Napoléon, alors l'idole des Français, était pour eux tout juste un malfaiteur. Ils suivirent l'exemple de leur père dans son attitude à l'égard de la Révolution.

L'aîné, Louis, né à Regensburg (1786) et baptisé à Versailles avec comme parrains la princesse Elisabeth et le comte d'Artois, entra d'abord dans l'armée napolitaine puis dans l'autrichienne, et passa ensuite dans la diplomatie. En 1813, la cour de Vienne l'envoya au Danemark pour détourner ce pays de l'alliance avec Napoléon. Un an plus tard il était ambassadeur à Copenhague, puis à Dresde, puis à Florence.

Le second fils, Charles, entra tout jeune dans l'armée autrichienne. Capitaine en 1804, il entra en 1814 à Paris comme adjudant du prince Schwarzenberg, avec l'armée alliée. Son caractère offre d'étranges contradictions. Naturellement timide et retiré, il parlait d'ordinaire d'une voix douce et basse et savait se concilier la faveur des jolies femmes. Mais grand et de belle prestance, à l'aide d'une voix de tonnerre et par une attitude de la plus extrême prétention, il était capable à l'occasion de donner le sentiment que c'était là sa véritable nature. A Vienne il fit la connaissance de Caroline de Poulhariez, fille du marquis de Cavanac, qui s'éprit follement de lui. Pendant les pourparlers en vue du mariage il exigea une rente de 20.000 livres. Ses amis lui firent observer que c'était beaucoup, puisque lui n'avait rien. A ces mots Bombelles répliqua d'une voix tonnante: « Quoi ? Rien ? Et mon nom ? » Il obtint la jeune fille et la pension. Sa femme l'adorait. En deux ans elle lui

donna deux enfants, mais tomba malade de tuberculose et mourut. Au moment de mourir elle exprima la volonté qu'on prît son cœur, qu'on le mît dans un coffret, pour être, du moins ainsi, toujours auprès de son bien-aimé mari même en voyage.

Entre temps Bombelles était devenu colonel. Il venait d'être nommé aide de camp du prince héritier quand il reçut la nouvelle que son père, l'évêque d'Amiens, avait obtenu pour lui une lucrative fonction à la cour de France. Il opta pour la France et prit du service dans l'armée. La révolution de juillet le surprit à Nancy. Quand il apprit que, désormais, l'armée devrait porter une cocarde tricolore, aux couleurs de l'odieuse Révolution, il quitta le service et rentra en Autriche. Il arrivait à point pour Metternich qui lui offrit le poste de grand-maître de la cour à Parme, auprès de la duchesse Marie-Louise, fille de l'empereur Ferdinand I et veuve de Napoléon et de Neipperg.

Neipperg était mort en 1829, remplacé bientôt par un certain Werklein. En 1831 la corruption qui s'étalait dans le gouvernement du duché provoqua un soulèvement populaire. La cour abandonna la ville et l'armée autrichienne intervint. Un an plus tard le roi de Rome mourait à Vienne (21 juillet 1832). Marie-Louise rentrée à Parme, Metternich comprit qu'elle aurait besoin auprès d'elle d'une poigne vigoureuse pour gouverner l'état et la souveraine. Il choisit Bombelles, qui accepta.

Dès l'abord Bombelles remit de l'ordre dans l'administration, améliora rapidement les finances et organisa la petite armée, faisant preuve d'autant d'habileté que d'endurance. Au reste il vivait comme un ermite. Mais Metternich avait bien vu, et Marie-Louise ne tarda pas à s'offrir à lui. D'abord surpris et hésitant, il accepta enfin et six mois après son arrivée il était l'époux de la duchesse. Il convient de dire que aussi bien Neipperg que lui furent de bons et honnêtes administrateurs. Grâce à eux on construisit des ponts et des routes, Parme vit s'ouvrir une académie avec une galerie de peinture, un théâtre, un hôpital, un hospice, une maternité, un cimetière, etc. A la mort de Marie-Louise (17 déc. 1847), quand Bombelles, suivant les décisions du Congrès de Vienne, remit le duché aux Bour-

bons et quitta le pays, il était aussi pauvre qu'à son arrivée. Marie-Louise lui avait laissé une rente viagère et l'empereur Ferdinand le nomma grand-maître de sa cour. Mais il arrivait à Vienne à un moment difficile. Dès le début du printemps 1848, la révolution avait éclaté, et la foule, apprenant qu'un Bombelles était à Vienne, le prit pour son frère, le confident de Metternich, et se mit à le rechercher. Il échappa à grand' peine. Après la révolution il suivit Ferdinand à Prague où il remplit ses fonctions pendant trois ans, après quoi il se démit. En 1855 il rentra dans sa patrie avec sa fille et s'établit à Versailles où il termina ses jours en 1856. Peu avant sa mort il fit ensevelir, à Grisy-sur-Seine, le cœur de sa première femme dans la tombe où il allait bientôt reposer.

Le troisième fils, Henri, (né à Versailles le 26 juin 1789) n'a pas encore trouvé de biographe. Lui aussi entra de bonne heure dans l'armée Autrichienne et remplit diverses missions diplomatiques (3), au cours desquelles il attira l'attention du chancelier Metternich. De leur complet accord naquit bientôt une amitié véritable. Quand il s'agit de donner un précepteur au grand-duc François-Joseph et à son frère Maximilien, c'est Henri de Bombelles qui fut choisi. Quand, comme conséquence de la révolution de 1848, la Cour abandonna Vienne pour Innsbruck, Bombelles l'y accompagna et c'est à lui que, de son exil, Metternich s'adressa comme à la personne la plus sûre. François-Joseph monté sur le trône ne tarda pas à montrer sa sympathie à son ancien précepteur (4) et lui confia une im-

(3) Conseiller de légation à Lisbonne, ministre à Saint-Pétersbourg, Lisbonne et Turin. La correspondance échangée avec Metternich au cours de sa mission à Turin a été utilisée par B. Allason dans un article de la *Nuova Antologia* (1er avril 1914) : « Carlo Alberto nel 1833, attraverso il carteggio Metternich - De Bombelles ».

(4) Voici en quels termes François-Joseph lui écrivait en 1849: « Schönbrunn den 15 August 1849. — Lieber Graf Bombelles ! Mein 19ter Geburtstag, der erste, den ich als Kaiser zubringe, naht, und da kann ich es nicht unterlassen Ihnen, als Erinnerung an einen Tag, den ich durch so viele Jahre mit Ihnen glücklich zugebracht habe, und als kleines Zeichen meiner Dankbarkeit, das Grosskreuz meines Stephans-ordens zu verleihen. Es ist nur ein äusseres Zeichen meines Dankes, aber wirklich danken kann ich Ihnen nur durch das Bestreben, Ihnen keine Schande zu machen, und das wird mir mit Gottes Hülfe gelingen. Ich schicke Ihnen mit den Insignien einen meiner Adjutanten, den Hauptmann

portante mission en Italie. La maladie contraignit bientôt Bombelles à la retraite et il mourut le 31 mai 1850 dans son château de Savenstein en Carniole (Slovénie) (5).

De son mariage avec Sophie of Saltoun (morte en 1884) étaient nés deux fils, Marc (Londres 1830 - Mérano 1906) et Charles-Albert (Turin 1832 - Vienne 1889). Charles-Albert devint conseiller secret, vice-amiral et grand-maître de cour du prince héritier, l'archiduc Rodolphe. En 1880 il acquit, ainsi que son frère l'indigénat hongrois avec son titre de comte. Marc épousa la fille unique de François comte Drašković-Trakošćanski, qui lui apporta en dot de grandes propriétés dans la région nord-ouest de la Croatie, avec les châteaux d'Opeka et de Zelendvor. Par là cette branche de la famille Bombelles fit son entrée dans la vie publique croate: ses membres ont appartenu à la diète croate en qualité de membres virilistes et le père du représentant actuel de la famille a été pendant une courte période député élu à la même diète.

Marc, membre de la chambre hongroise des magnats et de la diète croate, rebâtit le château d'Opeka, planta un magnifique parc et éleva à Zelendvor une église où il fit transporter les restes de plusieurs membres de la famille.

C'est à Opeka que naquit son fils Marc (1858-1912), qui y passa la plus grande partie de sa vie à administrer ses biens et

Schwarzer, der den Befehl hat Ihnen dieselben so wie diesen Brief persönlich zu übergeben. Ich reise heute auf einige Tage nach Ischl, wo ich Sie zu sehen hoffte; allein gestern erfuhr ich von Mama dass Sie nicht mehr dort sind. Leben Sie recht wohl und vergessen Sie nicht Ihren treuen Freund Franz Joseph. »

(5) A l'occasion de sa mort François-Joseph adressa à sa veuve la lettre suivante : « Permettez, chère comtesse, que je partage la douleur, qui Vous accable : Vous venez de perdre l'ami de Votre cœur et moi le guide mon enfance. Ce n'est pas par consolations banales, que je prétends calmer Votre douleur, c'est par la part sincère que je prends à ce funeste évènement, c'est en mêlant mes regrets à Vos larmes, que je voudrais pouvoir soulager Votre âme des peines qu'elle éprouve. Nous conserverons l'un et l'autre, chère comtesse, le souvenir des vertus du défunt que la divine providence récompensera en l'appelant de ce monde. S'il m'était donné de contribuer à Vous faire supporter avec une pieuse résignation le sacrifice que le ciel Vous impose, croyez que Vous retrouverez toujours en moi les mêmes sentiments qui m'attachaient au défunt et qui me portent aujourd'hui à vous offrir le témoignage de mon véritable dévouement. François Joseph. — Vienne ce 3 avril 1950. »

Londres le 20 Mai 1848.

Mon cher Comte!

Je mets à profit une occasion sûre pour vous adresser [illegible] mots d'amitié et vous rendre compte des bien pénibles impressions dont je me serais convaincu de me défendre!

On va le monde, et on a son particulier, va ici être Turquie! Moi, que des habitudes antédiluviennes ont établi, je pense, qui ai toujours été l'homme du lendemain, parceque j'avois su utiliser la veille pour assurer le service du jour qui court; moi enfin qui n'a jamais rien pour moi, mais pour la chose publique qui englobe toutes les existences individuelles; moi enfin dont le tempérament est calme, je suis placé en face d'un mal que ma vue ne sait point pénétrer et de tous les tourments, c'est le pire.

La situation ne peut tourner qu'en une dissolution complette vû l'absence de toute force centripède. C'est cette force que mes longs efforts avoient tendu à créer, qui méconn

et j'ai reconnu ce moyen dans la détermination de me montrer sur le terrain le plus vaste qui s'est trouvé à ma disposition, pour m'y affermir dans la juste appréciation du mot. Mon calcul s'est montré juste; je vis ici comme j'entends vivre pour ne point prêter au préjugé d'être dans les affaires, et pour constater le fait que je sais me présenter en face des adversaires de ma cause la visière levée. Je ne cherche personne, ce qui engage d'autres à venir me chercher. J'ai retrouvé mes anciens amis et colaborateurs sur le champ que j'ai cultivé en autant que mes facultés ont pu me le rendre possible et beaucoup d'amis de ma cause, que je n'ai point connu personnellement! Je complète ainsi mes propres connaissances et l'histoire de ma longue vie.

Les distances ont disparues; ma fille cadette est arrivée ici en 4 jours et 12 heures après avoir passé trois grandes nuits dans son lit, à Breslau, Cologne et Ostende!

Agréez, mon cher Comte, mes sincères hommages. Offrez mes respects à qui de droit et conservez moi votre amitié.

Metternich

à organiser une chasse devenue célèbre. L'archiduc Ferdinand passionné pour la chasse y venait souvent et témoignait une véritable amitié au châtelain, qui, s'il avait été ambitieux, aurait pu jouer un rôle important dans la vie politique croate.

Après l'extinction de la branche aînée, ses titres (marquisat de Bombelles et baronnie de Saint-Lié) sont revenus au seul survivant de la branche croate, le comte Joseph de Bombelles, né à Opeka le 26 mai 1894, qui eut pour parrain l'archiduc Ferdinand. Il possède aujourd'hui encore une partie des domaines croates et réside au château d'Opeka (6).

Adolf WISSERT.

DOCUMENTS

Lettres inédites de Metternich à Henri de Bombelles

Les lettres de Metternich à Henri de Bombelles, au nombre de sept, que nous publions ici, datent de son exil en Angleterre et vont du 28 avril 1848 au 28 septembre 1849. La huitième, de Bruxelles, est adressée à la comtesse de Bombelles après la mort de son mari.

Ce sont des documents caractéristiques des rapports de complète confiance et d'amitié véritable qui s'était établis entre le ministre et son collaborateur. Elles ne manquent pas d'intérêt non plus pour la connaissance de Metternich lui-même, qui s'y révèle, sinon sans apprêt, du moins avec une certaine sincérité: justification de la politique de toute sa vie, jugements sur les hommes et les évènements présents, tentatives d'agir encore à distance sont exprimés dans un style parfois prudhommesque, souvent plat ou pâteux, qui n'a rien gardé des qualités reconnues d'ordinaire à ses dépêches diplomatiques.

La langue et l'orthographe, qui n'est pas toujours conséquente, ont été scrupuleusement respectées. Il n'a pas semblé indispensable pourtant de reproduire l'accentuation, capricieuse et surabondante, dont on se fera une idée par le fac-similé de la première et de la quatrième page de la lettre du 20 mai 1848.

I

Londres, ce 28 avril 1848.

Ce n'est qu'hier que j'ai reçu votre lettre du 10 avril. Je vous remercie de tout ce qu'elle renferme de sentiments et de jugement. La marche de votre esprit et de votre conscience, a trop d'affinité avec celle que m'imposent mes sentiments et mes convictions, pour que nous ne dussions pas nous rencontrer dans la région qui échappe au terrorisme qui se pare du nom de Progrès. Vous pensez ce que je pense et voyez ce que je vois. Cette faculté personne ne peut nous la ravir, et elle constitue le capital que j'ai sauvé intact de ma mort civile. C'est des intérêts de ce

(6) C'est à sa bienveillance que nous devons la communication des lettres inédites de Metternich adressées à Henri de Bombelles que nous publions ci-après. Nous lui en adressons nos plus vifs remerciements.

capital que je vis et je me sens plus riche que ne peuvent l'être mes adversaires, les destructeurs !

Ces adversaires se partagent nécessairement en deux classes : en celle des *utopistes de bonne foi* et dans celle *des chercheurs d'aventures* quand même. Reste une troisième classe, celle *des satisfaits.*

Je la crois peu nombreuse et chaque jour devra diminuer son nombre, car rien ne peut tourner en un sujet de satisfaction, au milieu d'un bouleversement général, pas même pour ceux qui ne répugnent pas aux profits des chuttes partielles et qui se trompent en prennant les points de départ pour ceux de l'arrivée !

Je suis ici depuis une semaine et je compte y passer les mois de mai, juin et juillet. Je retournerai au mois d'août en Hollande, si ce pays (ainsi que je le crois) se maintient en repos, pour offrir à ma femme le moyen de prendre des bains de mer à Schévéningen. Le développement que d'ici à l'automne, prendront les évènements, me mettra à même de prendre une décision à l'égard de mon séjour pour l'hyver prochain. Mon choix, si rien ne vient le troubler, portera probablement sur la Haye. L'Allemagne, la France et l'Italie ne sont pas à ma disposition ; je n'ai pas de penchants pour les contrées boréales ; il ne me reste donc pas de choix et des considérations économiques me font préférer le séjour de la Hollande, quelque cher qu'il soit, à celui de l'Angleterre, où tous les prix sont hors de toute mesure continentale.

Trois raisons m'ont engagées à faire une course en Angleterre. La plus décisive a été celle que descendu du *Scenarium* du grand théâtre qui porte le nom du monde, et rentrant dans la classe des spectateurs, j'entends ne point descendre au parterre ni monter au Paradis, mais choisir une place aux premières loges. Je n'entends ni me mêler avec la tourbe qui compose les parterres ni me cacher au fond d'une loge grillée ; fort de ma conscience et des droits que donne la conscience pure, j'ai tenu à me montrer le visage à découvert et pour cela je n'ai certes point pu faire choix d'une loge davantage en évidence, que le point de Londres, assurément le plus grand parmi tous ceux à ma disposition. Les partis ne sont nulle part mieux dessinés et n'ayant jamais compté dans les rangs des hommes de parti, je puis les affronter et ne pas encourir le risque de me mêler parmi eux. Ma longue vie publique m'a valu des amis sûrs dans un pays où les sentiments ne savent pas de couvrir d'un voile, mais où ils se dessinent nettement. J'en fais aujourd'hui l'expérience à ma grande satisfaction. Je ne suis point venu à Londres pour changer aucun (*sic*) de mes allures ; je n'accepte ni dîners ni autres occasions d'une vie de plaisirs. Il y a des années que j'ai renoncé à un genre de vie pareil qui ne va ni à mon âge ni à ce que ma position personelle offre de sérieux. On le comprend et on vient de me voir tout en me dispensant de me mêler dans la foule. Une autre raison a été celle que je suis bien aise de mettre à profit la proximité dans laquelle je me suis trouvé de l'Angleterre, pour y conduire moi même mon fils qui est arrivé à l'âge où les voyages tournent en un avantage pour la vie entière. J'ai enfin été charmé de distraire Mélanie. Vous qui la connoissez ne mettrez pas en doute à quel poitn l'affecte la séparation forcée de ses enfants et le retour aux positions du jour !

Mélanie a écrit à sa sœur à l'égard de l'Abbé Mislein (7). Elle vous en parlera ainsi, de lui et de son idée à elle.

(7) L'abbé Mislin (et non Mislein), bibliothécaire de la cour de Parme, appartenait au petit groupe qui, dans les dernières années de Marie-Luise, se réunissait presque chaque soir autour d'elle. Il a publié :

Je n'ai pas besoin, mon cher Comte, de vous prier de porter mes hommages autour de vous. Je vous laisse à cet égard une entière lattitude pour la pensée et l'expression des sentiments qui ne finiront qu'avec ma vie !

Mille amitiés.

II

Londres, ce 20 mai 1848.

Mon cher Comte !

Je mets à profit une occasion sûre pour vous adresser quelques mots d'amitié et vous rendre compte de bien pénibles impressions dont je me ferais conscience de me deffendre !

Où va le monde, et où en son particulier, va notre Empire ? Moi, que des habitudes antidiluviennes ont établi « penseur », qui ait toujours été « homme du lendemain » parce que j'avois sçu utiliser la veille pour assurer le service du jour qui court; moi enfin qui n'ai jamais véçu pour moi, mais pour la chose publique qui englobe toutes les existences individuelles; moi enfin dont le tempérament est calme, je suis placé en face d'un mur que ma vue ne sait point pénétrer et de tous les tourments, c'est le pire.

La situation ne peut tourner qu'en une dissolution complette vu l'absence de toute force centripède. C'est cette force que mes longs efforts avoient tendu à créer qui, nécessaire partout, l'est doublement dans un corps politique dont la tendance naturelle est la force contraire, qu'il faudrait s'appliquer à modérer et c'est le contraire que l'on fait !

C'est hier que le Parlement allemand a été ouvert à Francfort; de tous les dangers auxquels la puissance autrichienne a pu être exposée, cette institution est la plus grande et qui se montrera la plus riche dans ses conséquences ! Elle repose sur une base de légalité incontestable, car ce sont les Princes Souverains qui ont ordonné les élections et qui lui ont reconnu l'omnipotence d'une assemblée constitutante. La tâche que cette assemblée est ainsi appelée à remplir sera ou impossible ou possible. Dans le premier cas, elle aura été une source d'une indisible confusion. Dans l'autre cas elle absorbera les Souverainetés princières dans celle nationale. Qu'adviendra-t-il de notre Empire; sera-t-il absorbé ou absorbera-t-il ? A-t-on pris la question en considération sous ce double point de vue ? J'ai peur qu'il n'en aura point été ainsi, mais que fera-t-on, que pourra-t-on même faire, pour parer aux conséquences naturelles de l'une ou de l'autre alternative ?

Mon existence ici, répond à mon attente. La position que je m'y suis fait est la seule qui ait pu me convenir. L'esprit de parti m'a placé dans une situation, qui a dû, moins tourner contre moi, que contre ceux qui ont suivi l'impulsion de cet esprit qui s'est appliqué à confondre *mon individualité* avec *une cause*. Nul ne peut être que *le déffenseur* d'une cause; comme tel, l'homme est périssable, tandis qu'une *cause*, digne d'être ainsi qualifiée, est de son essence impérissable comme la vérité. L'esprit de parti est un fort mauvais conseiller; en donnant mon nom à la cause que j'ai servi toute ma vie, ceux qui ont commis et commettent journellement cette faute, ont sans doute espéré pouvoir dans ma personne étrangler les principes conservateurs ! Ils se sont trompés; sans

Derniers moments de Sa Majesté Marie-Louise, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, morte à Parme, le 17 décembre 1847. Parme, Typographie ducale, 1847.

faire de mal à la cause, ils ont donné à mon individualité une valeur que je suis loin de lui reconnoître moi-même. Ce à quoi dans tous les cas ils m'ont forcé, c'est de faire choix d'une attitude sévère et apte à me faire éviter, soit l'éceuil (*sic*) d'avoir l'air de ne point être sorti des affaires, soit celui de succomber à un sentiment de peur personnelle. Comme l'une et l'autre de ces suppositions est fausse et contraire à mon caractère, j'ai dû aviser au moyen de les réduire à leur non valeur, et j'ai reconnu ce moyen dans la détermination de me *montrer* sur le terrain le plus vaste qui s'est trouvé à ma disposition, pour m'y *effacer*, dans la juste appréciation du mot. Mon calcul s'est montré juste; je vis ici, comme j'entends vivre pour ne point prêter ou préjugé d'être dans les affaires et pour constater le fait, que je sais me présenter en face des adversaires de ma cause, la visière levée ! Je ne cherche personne, ce qui engage d'autres à venir me chercher. J'ai retrouvé mes anciens amis et colaborateurs sur le champ que j'ai cultivé en autant que mes facultés ont pu me le rendre possible, et beaucoup d'amis de ma cause, que je n'ai point connu personnellement ! Je complète ainsi mes propres connoissances et l'*histoire* de ma longue vie !

Les distances ont disparues; ma fille cadette est arrivée ici en 4 jours et 12 heures après avoir passé trois grasses nuits dans son lit, à Breslau, Cologne et Ostende !

Recevez, mon cher Comte, mes sincèrs hommages, offrez mes respects à qui de droit et conservez moi votre amitié.

III

Londres, ce 27 mai 1848.

Mon cher Comte,

C'est avec un sentiment qui de ma part n'exige pas une explication, que j'ai appris par les voyes publiques, le départ de L.L. M.M. de Vienne et leur arrivée à Innsbruck. L'évènnement doit compter parmi ceux importans, s'il n'est le plus important du jour. Ce sera la suite qui lui sera donnée, qui décidera de son caractèr (*sic*) et les meilleurs de mes vœux accompagnent son issue.

Ma conscience et les éléments qui influent sur ce qui lui sert de règle, ne m'eussent point permis de ne pas élever ma voix dans une circonstance aussi solennelle, aussi riche dans ses inévitables conséquences envers ceux qui tiennent aujourd'hui entre leurs mains les destinées de l'Empire et dès lors également celles de l'auguste famille, dont le bien être — et je dirai même — dont l'existence est inséparable du sort de la cause de l'ordre et de la justice éternelle ! Je suis ici témoin de l'impression que produit sur un public penseur et ami de cette cause, l'évènement en question; il est immense et s'il est amoindri, ce n'est que par la crainte que l'on ne sache tirer de la situation qu'il crée, tout le parti qu'il serait possible d'en tirer.

Ma première impulsion a été celle de faire connoitre à S. M. les uensées qui s'attachent à la circonstance comme les effets à une cause; des pensées que me dicte le dévouement sans bornes, que le cours de ma longue vie m'a mis à même de faire valoir dans l'intérêt de Mes Maîtres, de la patrie et de la cause au soutien de laquelle j'ai voué mon existence toute entière ! L'éloignement où je me trouve de la famille Impériale, n'a point dû me paroître un obstacle à l'accomplissement d'un devoir. Ce qui auroit pu avoir cette valeur, cest la difficulté de m'assurer d'un evoye assez sûre de communication, pour ne point exposer la cause que j'entends servir par le fait même, que j'élève ma voix en sa faveur. Je suis placé sous le glaive de la faction réprouvée, qui confond le bien

avec le mal, afin de servir celui-ci; qui prend à tâche de couvrir ses desseins de noms empruntés; qui appelle l'ordre public, une tyrannie et l'arbitraire qu'elle exerce, la liberté; qui se permet de qualifier de progrès social, les conditions de la mort de toute société; qui, enfin, pousse l'ineptie jusqu'à la tâche de prêter mon nom propre, à la cause de l'ordre, que sous ce titre elle croit pouvoir écraser avec plus de facilité ! Ne disposant d'aucune individualité, à laquelle je pourrois confier la transmission de la présente lettre, avec une entière sûreté, ou sans compromettre le secret de la transmission en en chargeant, soit le B. Charles de Hiquet (8), soit mon fils, dont ni l'un ni l'autre ne pourroit disparoitre de mes côtés, sans fixer l'attention publique, soit par son départ d'ici, soit par son arrivée près de vous, j'ai eu recours à l'ami le plus sûr et le plus éclairé de la cause, à un ami à toute épreuve de ma personne — au duc de Wellington — pour faire choix d'une personne de toute sûreté ne fixant pas l'attention publique. C'est ce personnage qui vous remettra la présente lettre. Vous pourrez lui confier en retour tout ce que vous serez dans le cas de me faire savoir.

Veuillez faire usage envers qui de droit du court exposé ci-joint de ma pensée. Vous qui connoissez sa marche, ne serez surpris de rien de ce qu'il renferme; le travail en est un de bonne foi et rédigé dans le langage de la vérité.

Je vous joins également les articles les plus marquans des feuilles anglaises les plus accréditées; il importe que vous apprenniez à connoître l'impression que la situation produit sur le public anglais. Elle renferme de sévères leçons pour de bien faibles personnages que la fatuité, sœur de l'ignorance, a seule pu engager à ne pas reculer devant une œuvre de destruction et la chance de voir cette œuvre consommée sous leur direction personnelle !

Que Dieu vienne en aide à la cause du bon droit ! Mort civilement, mais vivant de la vie morale, je saurai deffendre cette cause jusqu'à mon dernier soupir.

Veuillez, mon cher Comte, être l'interprète près de LL. MM. et de l'auguste Famille des sentiments dont je ne me sens pas le besoin de leur caractériser la nature. Ma présence sur le théâtre, qui aujourd'hui est le moins encombré de dangers pressants et où la liberté de la pensée a des moyens de se déployer avec une bien autre vigueur, que dans aucun état en proie à une flagrante révolution, n'est pas sans utilité. Je recueille à ce sujet des preuves journalières et mes efforts personnels sont et resteront dévoués à ce qui a formé l'objet de ma vie toute entière !

Mille amitiés.

IV

Londres, ce 28 mai 1848.

Mon cher Comte,

En vous écrivant hier, je ne savais pas encore le nom de l'individu qui serait le porteur de l'expédition. Je vous préviens aujourd'hui que c'est le capitaine de la garde roiale de la Reine, Halket, fils du général hannovrien de ce nom (9), qui a dans ce moment le commandement des troupes

(8) Le nom est mal lisible.

(9) Hugh baron von Halkett (1783-1863) d'origine écossaise, fils d'un général anglais, après avoir servi dans l'armée anglaise, entra dans la King,s German Legion hanovrienne et prit part à plusieurs campagnes

hanovriennes dans la déplorables expédition dans le Schlesswig (1). Plus je tiens à exprimer envers qui de droit les impressions sous lesquelles me place le parti que l'empereur a pris de s'éloigner de Vienne — parti excellent si l'on sait lui donner la suite requise — et plus j'attache de valeur à ce que *mon nom* ne paroisse dans rien qui a rapport à ce grand évènement. Mon temps, mon cher Comte, n'est pas encore venu; je suis d'un autre côté trop vieux pour que sa venue puisse me remettre en scène sur le terrain de l'action *personelle*. Le présent est le lieu entre le passé et l'avenir; il n'est ainsi que peu de chose par lui-même. Le présent ne compte pas pour moi; mon rôle a appartenu au passé; il se représentera dans l'avenir sur le terrain historique; ma vie est trop avancée pour qu'elle me rende témoin du temps historique; force est ainsi pour moi de m'en tenir au passé! Je vous fais passer par cette remarque pour éveiller l'attention de l'Empereur sur la nécessité qu'il appelle *près de lui* l'homme qu'il voudra ou qu'il pourra charger du Département des affaires étrangères. On dit que le choix est tombé sur le B. de Wessemberg (11) et je n'ai rien à lui objecter. Wessemberg est un homme de métier, honnête homme et qui ne manque pas de nerf. Il jouit près du parti libéral d'une bonne réputation, et qui, *vue de près, n'est* point méritée. Qu'on laisse Lezzeltern à la tête du Département *matérielement* existant à Vienne, mais que S. M. ait *près de sa personne*, l'organe qui le met en ralations avec l'étranger et qui à la fois devra dicter à Lebzeltern l'attitude qu'il aura à prendre vis à vis de ceux avec lesquels il se trouvera en contact. Ce sera *au Ministre* à prendre en considération, s'il ne serait point utile que l'Empereur fit appeler *près de lui* les Représentants des cours étrangères. Ce n'est pas d'ici qu'il me serait possible de juger des nécessités à ce sujet.

Si l'histoire n'offre pas un second exemple d'une situation générale comme l'est celle du jour, il en est de même à l'égard de cette spéciale de l'Autriche. Ce que cette dernière offre de plus frappant et de plus déplorable, c'est le manque absolu d'hommes ! La cause du mal date de loin et les sources en sont profondes. Il suffit de s'arrêter aux deux suivantes : à un système d'éducation *mal dirigé*, et à la préférence qui toujours a été accordée *aux médiocrités individuelles* que l'on s'est plu à prendre pour *des sécurités*. Ces deux maux, je les ai combatu durant des décades, qu'en est-il résulté ? Les médiocrités ont formé une compacte opposition contre ma personne et elles sont par cela même devenu les promoteurs actifs d'une opposition contre les principes de conservation qui n'ont cessé de me servir de point de départ et d'arrivée. Le désordre a fini par prendre la place de l'ordre: les complices du mal ont été

contre les armées de Napoléon. En 1848, comme général d'infanterie il était à la tête des troupes hanovriennes qui participaient à l'expédition du Schleswig à côté des troupes prussiennes sous le commandement du général von Wrangel.

(10) Tentative de démembrer le Danemark, sous prétexte de venir en aide aux habitants du Schleswig insurgés contre le gouvernement du nouveau roi de Danemark Frédéric VII. Les succès militaires de Wrangel, qui commandait l'armée prussienne, furent arrêtés par l'attitude de la Russie et de l'Angleterre.

(11) Johann baron von Wessenberg-Ampringen (1773-1858), entré dans la diplomatie en 1801, occupa plusieurs postes à létranger, participa aux négociations du premier et du deuxième traité de Paris et prit part au Congrès de Vienne. Appelé au ministère des Affaires étrangères en juin 1848, il prit ensuite la présidence du conseil, où, combattu par les éléments réactionnaires il fut remplacé par Schwarzenberg.

poussés aux premiers postes et il a suffi de l'évènement pour que la preuve de leur complette insuffisance devienne notoire ! Telle est l'histoire du jour qui n'est et ne peut être comprise à l'étranger et à l'égard de laquelle (vous le comprendrez) je me trouve personnellement placé dans la plus singulière position. Tout le monde veut apprendre à connoître la clef de ce qui a la pleine valeur d'une énigme. Mon devoir est de ne la point livrer ! La situation n'y gagne rien, elle perdrait, si on savoit la vérité; entre deux, mieux vaut le premier ! Le parti pris par l'Empereur est un évènement qui porte une teinte de vigeur (*sic*) ; que pour Dieu on sache en tirer profit ! Dans ce cas il sera un premier pas dans la direction de la restauration, non seulement de l'Empire, mais de celle dont le monde a besoin.

Dites vous que le danger le plus grand — car l'échelle pour en évaluer la portée n'existe pas — c'est l'Allemagne qui l'offre par suite de l'inconcevable faute quon commis tous ses gouvernements, d'appeler en vie un corps constitué *en Parlement constituant*. C'est *la souveraineté du peuple* proclamée par *les Souverains* eux-mêmes; c'est plus qu'un crime, c'est une sottise inéfable ! L'Autriche, ne se plaçant pas elle même sur le terrain de la vérité, qui dans l'espèce aurait trouvée à son aide la raison universelle, a fait preuve d'une absence totale d'intelligence, non du Monarque opprimé, mais de ses conseillers en liberté d'action ! Je sais que ces conseillers croiront avoir justifié leur conduite par l'aveu que le mot de *liberté* n'a point cadré avec leur position réele; cette excuse n'a aucune valeur, car on n'a pas le droit d'accepter un office placé sous une responsabilité personnelle, sans être assuré de la liberté dagir. Le *prisonnier* seul fait l'exception à la règle. La guerre entre les états allemands, ou la guerre civile entre les populations, devront ressortir de la criminelle entreprise, si le Ciel ne vient en aide aux uns et aux autres en engageant la querelle entre les individualités qui composent *le parlement monstre*.

Vous pourrez vous servir du porteur de cette expédition pour me prêter des lumières sur ce que l'on pense dans la plus haute région. Avises à des moyens de correspondance entre cette région et moi, mais si l'on veut de cette correspondance, il faut des individualités *d'une entière sûreté et le secret le plus absolu*. Faute de ces éléments, mieux vaut ne point vouloir la chose ! Je vous ai adressé une lettre qui ne vous arrivera peut être pas, car elle n'a pu arriver à Vienne qu'après le départ de la Cour, dans laquelle je vous ai rendu compte de ma position *personnelle* et de mon attitude généralement prise. Cette dernière est très forte, parce qu'elle est conforme à la nature des chose. Tous les Princes allemands, à commencer par le Roi de Prusse, s'adressent, *sous main*, à moi; il en est de même de tout le parti conservatif, y compris celui de ce pays-ci. Je ne puis point me mettre en relations avec les hommes qui tiennent le pouvoir en main chez nous, parce qu'ils sont les premiers à m'englober dans l'ostracisme que la faction insensée des prétendus réformateurs a prononcé contre moi. Pillerstorf en son particulier enjoint à ce qui fait parti de notre diplomatie, d'éviter toute relation avec l'homme proscrit « *vu les embarras qui naîtroient pour le Ministère responsable de ce contact* ». Je trouve que les hommes dans la position que ce Ministère s'est fait à lui même ont raison; aussi ne lui en veus-je pas, car les situations sont des pouvoirs absolus; entre la liberté proclamée dans les rues et l'esclavage des individualités, il n'y a point de différence. Dès lors, *point de contact*, ou *le secret le plus absolu*, si on en veut !

Je vous joins ici un échantillon de ce qui se trouve au fond de la pensée des promoteurs radicaux du parlement allemand. Et c'est dans un guêpier pareil que nos hommes d'état ont donné à pleine tête, pour

caresser les étudiants de l'Université de Vienne et de quelques esprits à l'envers, qui, Dieu le sait, ne s'élèvent pas à la hauteur dune réflexion.

Les choses ne se soutiendront pas en France sur leur pente actuelle. Tout manque aux hommes que les évènements ont placés au gouvernail.

Le Ministère est ici placé dans une crise qui facilement tournera contre lui. *Rien* est le mot qui va plus ou moins à toutes les situations du jour.

Mille amitiés.

P. S. — J'ai offert au Cap^e Halket de lui payer les frais de la course. Il s'y est refusé et déclaré heureux d'en être chargé. Voyez si S. M. pourroit lui faire un cadeau *comme fils* du Général Halket qui, il y a deux ans, a inspecté comme commissaire fédéral notre armée et qui, je crois, a reçu la grande Croix de Léopold.

De toute manière traitez le bien !

BEILAGE

Der Entschluss S. M. Wien zu verlassen und sich nach Innsbruck zu begeben, ist eines der grössten, wonicht das wichtgste Erreigniss des Tages. Es hat diesen Werth nicht in seiner allgemeinen Beziehung auf das Kaiser Reich, sondern ebenfalls in jener auf die gesammte Lage der Dinge am europäischen Continent.

Gewichtige Schritte erhalten ihren vollen Werth indess nicht mittels deren Ausgangspunktes. Sie finden ihn in dem Endpunkte; dieser Punkt muss sonach in's Auge gefasst werde und um diess mit Erfolg thun zu können, ist das erste Erforderniss sich der Wahrheit in der Gesamtlage gegenüber zu stellen.

Das was ich von derselben denke, werde ich im folgenden Bilde so gedrängt als möglich entwerfen.

1. *Allgemeine Lage.*

Der gesammte gesellschaftliche Körper steht in einer Crisis, deren Ausgang demnächstens das Bestehen oder den Untergang der früher bestandenen Ordnung, die Circumscription der Staaten, der Souverainitäts Begriffe, der Aufrechthaltung der gesellschaftlichen Verhältnisse, ja selbst des Eigenthums bezeichnen wird.

Zwey Begriffe stehen im Kampf unter einander :

Der, der *Volkssouverainität*, im Gegensatze mit der im Einklange mit der im christlich religiösen Begriffe stehenden, des *Staats Oberhauptes.*

Der Begriff der *Nationalität* unter dessens Anwendung auf die politischen Gränzen der Länder.

Die Volkssouverainität heisst die Republick.

Der irrthümliche Begriff der Nationalität ist gleichlautend mit dem Rufe — *Krieg ohne Ende, von Allen gegen Alle !*

Eine dritte Rolle spielt der *Communismus.* Derselbe ist eine Carrikatur der gewagtesten Theorien; er hat keinen praktischen Boden und bekämpft sich sonach selbst. Er bietet den politischen Partheygängern andrerseits, eine stets schlagfertige Conscriptions Masse und eine desshalb ihnen zu Gebot stehende Macht.

Unter diesen, sich in die verschiedensten Formen einkleidenden Elementen des Uebels, lauft heute die Welt Ordnung die Gefahr, in einem wiedersinnigen Kampfe zu Grund zu gehen ! Revolutionen finden nur auf zwey Wegen statt : entweder aus Schuld der Regierungen, oder durch deren Unterliegen in Folge ihres unaufhaltsamen Eindringens von Aussen.

2. *Spezielle Lage Oesterreichs.*

Dieselbe gleicht keinem anderen Vorbild. Oesterreich ist nicht *eine* Monarchie, sondern der Complex monarchischer, durch Nationalität, Gesetze, pacta conventa unter einem Scepter vereinigter politischer Körper; es bildet in dieser Beziehung den Prototyp eines Kaiserreiches welches von dem durch Carl den Grossen gebildeten in dem höchst wichtigen Umstande abweicht, dass der Kaiser neben der Kaiserkrone noch die sämmtlichen, den bestandtheilen des Reiches angehörenden Kronen trägt, ein Fall welcher im *deutsch - römischen Reiche* nicht bestund und dem Kaiser von Oesterreich eine Kraft zu bieten geeignet war, welche dem deutschen Kaiser nicht zu Gebot stund.

Von diesem Gesichtspunkte ausgehend, war die wahre Aufgabe für die österreichische Central Regierung die, der rationellen Berücksichtigung des Unterschieds, welcher zwischen den Elementen des *Regierens* und des *Verwalten* naturgemäss besteht, stets strenge in's Auge zu fassen und hiernach zu handeln. Mir hat diese Aufgabe stets vorgeschwebt. Zu meinem grossen Kummer ist sie nie der Gesammt Regierung im gleichen Ausmaasse vorgeschwebt, und hiedurch ist Vieles der *Regierungs Gewalt* Angehörige, in die Länder Theile übergegangen während das Centrum sich mit Verwaltungs Gegenständen überdeckt gefunden hat. Aus dieser Lage konnte nur Schwäche dort das Feld behaupten, wo die Kraft sich hätte zeigen sollen, während die Elemente der Kraft sich dorthin übertrugen, wo sie sich nur auf dem Felde des Widerstrands zu äussern vermochten.

In dieser Lage hat die Revolution die Monarchie überfluthet, ohne den Widerstand zu begegnen den die obersten Regierungs Gewalten ihr unter anderen Bedingungen zu bieten vermocht hätten ! Regieren lässt sich nicht von einem Tage zum anderen; an Tagen der Gefohr kann nur die geordnete Macht sich kräftig erweisen.

3. *Die Lage des Tages.*

Die Entfernung des Kaisers von Wien ist, wie ich es am Eingange dieser kurzen Arbeit ausgesprochen habe, ein in allgemeiner Bezeihung wichtiges, und in Anbetracht des Reiches und der persönlichen Stellung des Monarchen, in seinen Folgen cathegorische [Ereignis].

a — Die erste aller Fragen ist die, *dass der Anschein, als hätte derselbe sich von dem Regieren zurückgezogen, keinen Raum gewinne.* Um diesem, in seinen Folgen unberechenbaren Uebel zu entgehen, muss der Kaiser um seine Person die obersten Regierungs Gewalten vereinigen, oder immindesten diejenigen bei sich haben, welche die Regierungs Elemente bedingen, deren Ausübung des täglichen Einflusses des Staatsoberhauptes bedürfen.

Alles was seit dem 13 ^{n}. Müarz. d. J. auf dem Regierungs Gebiet geschehen, hat keinen anderen Wert als den, sich selbst überstürzender Conzessionen. Bleibt das interimistische Ministerium sich selbst überlassen, so wird es die Stelle des Monarchen in seiner letzten Wesenheit beseitigen und die Spaltung welche beireits unter den wichtigsten Bestandtheilen der Monarchie besteht, selbst ohne es zu wollen, bis zur äussersten Gränze bringen.

Welche Massregeln sind zur Vermeidung des Uebelstandes in dieser höchst wichtigen Beziehung in Aussicht gestellt ? Welches sind Männer welche S. M. zur Lösung der grossen Aufgabe zu verwenden entschlossen sind ? Ohne *Menchen* lässt sich keine Handlung denken.

b — Die eben bezeichneten moralischen Bedingungen sind indess nicht die Alles Erschöpfenden. Es giebt derer auf dem thatsächlichen Gebiete, an deren Spitze die Folgende steht: Ungarn und Böhmen haben bereits eine Selbstständigkeit errungen, welche nur mehr einen Vereinigungs

Punkt in der Person des Monarchen und in der Anhänglichkeit der Völker an denselben und an die Dinastie findet. Einen solchen Punkt wird und kann das zu Wien, unter der Abwesenheit des Monarchen funktionierendes, eine eingebildete Allgemeinheint vertrettendes, responsables Ministerium nicht zu bilden vermögen. Wird hier nicht Fürkehr getroffen, so muss nöthiger Weise der letzte noch bestehende Schein einer Central Gewalt verschwinden !

c — Nicht von der Last (und will man es selbst), nicht von den Gefahren des *Regierens* darf die Entfernung des Kaisers von Sitze *der Regierung des Reiches*, den Anschein des Durchgebens bieten; die zu lösende Aufgabe liegt in der deutlich hingestellten Thatsache, dass der Monarch sich aus der Hauptstadt in welcher *die Freiheit Seiner Handlung* gefährdet wurde, nach einem Orte zurückgezogen hat, an dem Er dieses Recht in Ausübung zu bringen, sich die Möglichkeit erkennt. Dieser Beweis kann durch die That allein geboten werden.

d — Ich zweifle nicht, dass S. M. den von Ihnen gethanen Schritt durch ein Manifest bereits bekannt gegeben haben werden, durch eine Erklärung an Ihr Gesammt Reich, welches diesen Schritt, als die Entfernung von *der unwirthbaren Stadt Wien*, bezeichnet haben wird um zu verhindern dass selbst der Anschein eines Austrettens aus den Regierungs Pflichten vermieden werde, ein Uebel dessen unvermeidliche Folge die Trennung der Ländertheile unter Einander und sonach die Auflösung des letzten Begriffes eines Gesammt Reiches sein müsste !

Diese Aufgabe zu bezeichnen ist der Zweck der gegenwärtigen, in Anbetracht der bestehenden Gefahren der Lage des Tages, sehr unvollständigen, aber mir durch Gewissensdrang auferlegten Eingabe.

Von der Stätte, auf welcher die Auflösung des Reiches und der gewichtigsten Elemente der souverainen Staatsgewalt, in wenigen Wochen die furchtbarste Höhe erreichte, fernstehend, kann ich nur die Richtung bezeichnen, in welcher ich eine überwiegende Gefahr des Tages erblicke. Diese Richtung ist in gedrängten Sätzen die:

des Vermeidens, dass sie Entfernung des Monarchen, nicht allein aus seiner Hauptstadt, sondern von dem Regierungs Centro, nicht den *Anschein eines Aufgebens der Rigierungs Gewalt trage;*

dass die hiezu benöthigten Massregeln nicht ausser Acht gelassen werden;

dass die Motivierung der Abreise S. M. aus Wien, *dem Betragen der Stadt zur Last gelegt werde;*

dass endlich der Kaiser sich zur Rückhehr nach derselben nur unter bestimmten Garantien herbeilasse. Hier dürfte die nachstehende Bemerkung an ihrem Platze sein.

Ist die Regierungs Gewalt in Folge der Concessionen welche der Schwindel Geist der Zeit den Leitern der Revolution in der auf dessen Invasion nicht vorbereiteten Bevölkerung Wiens an die Hand gab und dem ein gänzlich unfähiges Ministerium Wiederstand zu leisten die Fähigkeit versagte, bis auf die niedrigste Stufe herabgesunken, so besteht nicht minder das Gefühl des Bedürfnisses in der überwiegenden Mehrzahl des Volkes, dass die Zerreissung des Bandes, welches alle Theile in *ein Reich* veschmilzt, unter allen Uebeln welche heute auf dem Gemeinwesen lasten, das Aergste unter den Argen sein würde ! *Das Band heisst der Kaiser*. Gillt die Behauptung — und ich stelle sie ohne Scheu, mich zu irren auf — im verschiedenen Ausmaasse für alle Theile des Reiches, so hat sie ein ganz besonderes Gewicht in ihrer Anwedung auf die Stadt Wien.

Wien steht vor der Aternative, die Hauptstadt des Gesammtreiches zu bleiben oder auf die niedrige Stufe [jener] einer kleinen Provinz herabzusinken. Damit sie die Erstere verbleibe, muss es *ein Reich und einen Kaiser* geben. Wien ist sonach nicht in der Lage eine Capitulation zu fordern; die Stadt muss sich der Gnade des Kaisers anheimstellen. Diess hätte sich das Ministerium, welches seit dem 13ⁿ. März die Zügel führte oder im mindesten hätte führen sollen, gegenwärtig halten müssen, hätte es anderen Eindrücken, als der Sucht nach Popularität und persönlicher Furcht, Raum gegeben. Wie tief der Eindruck gewesen ist welchen das Wegziehen des Kaisers aus den Linien Wiens auf dessen Bevölkerung erzeugte, diesse lehrt die That, und wie leicht es den Leitern der Regierungs Geschäfte gewesen wäre, der Anarchie fest entgegenzutreten, diess bestättigt das Erreigniss. Je weniger *Wien* durch sich selbst und je mehr die Stadt durch die Gegenwart des Monarchen ist, um so mehr liegt die Rückführung der Stadt in die Gränzen ihrer Pflichten in den Händen des Monarchen ! Wien kann nicht wie Paris den Theilen welche das Gesammtreich bilden, Gesetze vorschreiben während es in der vollen Möglichkeit der Regierung liegt, ihr gesetzliche Vorschriften zu stellen, Weiss sie diess mit Recht und einer mit gemeiner Klugheit ausgerüstten Kraft zu thun, so kann ihr die Aufgabe nicht misslingen. Zur Vollführung des Werkes sind aber die Männer nicht geeignet, welche Minister Stellen einnehmen zu deren genügenden Vollfüllung, ihnen die ersten Bedingungen gebrechen.

Wien muss *sich selbst*, dem treuen Sinne seiner Bürger, deren Anhänglichkeit an das A. H. Haus unter dessen Schirm sie zum höchsten Wohlstande gelangten, wieder übergeben werden und von dem Gesindel welches sich unter französischer Mode, deutschen Universitäts und polnischen Anarchisten Ideen, das Heft in die Hand zu spielen wusste, befreit werden. Vor Allem bedarf die Universität einer gründlichen Reform an deren Spitze ich deren Entfernung aus Wien stellen würde. Man verlege sie, mit Ausnahme der medizinischen Facultät welche der Beihilfe der Spitäler bedarf, in eine Provinzstadt, z. B. St. Pölten zu welcher keine Eisenbahn führt. Die Stadt würde sich bereichern und die Studierenden würden den Verführungen in der Hauptstadt entgeben.

Die tiefste Unwissenheit der Wahrheit in den Dingen hat die Männer welche die Regierungs Gewalt seit dem Ausbruche der Revolution, aus den Händen des Monarchen nahmen um sie in die Ihrigen, aller Kraft zur Leitung des Staates entbehrenden Hände aufzunehmen, bezeichnet. Bleiben wo und wie sie stehen wäre unmöglich, wenn der Monarch diess auch wollte; das Vertrauen der Menge haben sie verloren. Dort wo Vertrauen in allen Richtungen fehlt ist Kraft Entwicklung ein Hirngespinnst !

Die Revolution zu Wien ist das Machwerk von theoretischen Professoren denen die irregeführte Jugend zum Werkzeuge der Umwälzung diente; von Juristen welche Rollen im Staatshaushalte spielen wollten: von brodlosen Litteraten und Eindringlingen aus dem Auslande denen die Behörde welche sie hätte fernehalten sollen, die gehörige Aufmerksamkeit nicht zu schenken wusste. Die Stadt ward wie der Hof durch eine bekannte aber nicht beachtete Verbindung unter diesen Gewalten überflügelt. Der *Anfang* sprach sich sonach wie *das Ende* aus : sie und mussten in Einander fliessen.

ALLGEMEINE BETRACHTUNGEN

Ich bitte die Leser dieser oberflächlichen Arbeit sich nicht in deren Tendez zu irren. Umfasst sie auch die gesammte Lage des Augenblicks, so geht ihr Zweck dennoch nur auf die freimüthige Bezeichnung meiner

Gefühle *über die Erfordernisse welche sich als die Folge der Entfernung des Kaisers aus der Hauptstadt hin stellen, und diese zwar, vorzugsweise in Beziehung auf die letztere.* Weiter vermag ich meine Blicke nicht auszudehnen und in einer gedrängten Vorlage zu entwickeln. Auf dem allgemeinen Gebiete erlaube ich mir einige Aussprüche zu fällen.

Das Bild welches ich im Eingange von dem historischen Standpunkte der Monarchie aufstellte und welches im Verlaufe der Zeiten nur zu sehr ausser den Augen gehalten wurde, dieses Bild ist heute allein auf die bereits beinahe verwollständigte Trennung der Bestandteile des Reiches unter sich anwendbar.

Es ist kaum ein Fehler den die Regierung seit dem Ausbruche der Revolution sich nicht hätte zu Schulden kommen lassen, und unter Fehlern sind sicher diejenigen welche sich in ihrem ganzen Bereiche als reine Absurda hinstellen, die bedauerlichsten denn sie sind keiner Vertheidigung fähig.

Welcher Begriff lässt sich mit einem National Parlament verbinden, welches *neben* und wohl auch *über* den Parlamenten in welche die *ständischen Körper* in den Theilen des Reiches sich bereits umgestaltet haben, zu stehen berufen sein muss ? Ein Parlamnt lässt sich *neben* einem Parlament wohl denken — diess beweist die irrländische Repeal Frage ; ein Parlament *über* einem Parlament ist eine reine Unmöglichkeit weil die Rechte des Einen jene des Anderen, vernichten müssen. Hiermit nicht zufrieden hat man auch das dritte Parlament, *das Deutsche*, als ein constituirendes, ohne Anstand anerkannt !

Wird sich das ungarische Parlament jemals der Oberhoheit des deutschen, wird es sich jemals jener des oesterreichischen unterstellen ? Was wird in diesem Falle — und er ist ein unvermeidlicher — aus dem *oesterreichischem Parlament werden ?* Es muss zwischen den Gewalten in den Richtungen nach oben und nach unten, erdrückt werden !

Ebenso steht es mit der *Verantwortlichkeit der Minister.* Die Minister *des Kaisers* können nicht dem ungarischen Parlament verantwortlich sein, denn Ungarn hat eigene Minister errungen. Sollten sie es gegen das deutsche Parlament werden ? In diesem Falle hat der Kaiser keine Minister mehr ; *wie soll er Regieren ?*

Haben die Männer welche ohne Rückblick auf das factisch Mögliche, sich jeder Anforderung, sie gehe von welcher Seite es immer seye aus, fügten an das Unmögliche *in der Sache*, gedacht ? Annehmbar ist es nicht denn wollte man es dich denken, so könnte es nur unter der Voraussetzung geschehen, dass sie nicht ahndeten wovon die Rede seye, oder dass sie wen sie es wussten, die Ausführung anderen überlassen und sich nur die Volksthümlichkeit des Zugeständnisses sichern wollten.

Der allein mögliche Ausspruch ist der, dass die Männer im vollen Muthe der Unkenntniss der Dinge gehandelt haben. Auch ist diess der Ausspruch, den das Ausland über die Ergebnisse fällt. Welche Rückwirkung hat dies aber nicht auf den Ruf des Reiches, welches als die letzte Stütze der gesellschaftliche Ordnung von deren Freuden und Gegnern, betrachtet wurde ?

Auf diesem Felde vermag ich keine Ideen auszusagen und sonach keine Ansicht über die Mittel des Heiles auszusprechen. Das Ende des Dramas steht in Gottes Hand ! Den Menschen Händen ist es entwunden.

V

Londres, ce 5 juin 1848.

Mon cher Comte !

Pour que vous comprenniez l'arrivée de cette lettre par l'entremise de son porteur, je dois vous confier le fait suivant :

M. d'Hummelann a été envoyé ici par le B. de Pillersdorf (12) avec une commission pour le Gouvernement anglais. Ayant reçu l'injonction du Président du Conseil des Ministres, de ne pas se présenter chez moi, M. d'H. n'a pas moins cru devoir me rencontrer. Je lui ai fixé un lieu tiers, car je n'aurois point voulu le recevoir *chez moi*, si l'injonction de M. de Pillersdorf ne fut même point venue à connoissance. Mon individualité ne doit point être citée dans une affaire quelconque ; le contraire ferait du mal, non *à moi* (ce qui serait peu de chose), mais *au service de l'Empereur*, ce qui serait beaucoup. Mes adversaires qui nécessairement sont ceux de la plus simple raison, se sont emparés du terrain ; il leur manque sous les pieds ; je n'entends pas leur prêter les moyens de servir ce qui n'est que du désordre ; il faut donc que je m'efface. Le jour où la vérité apparaîtra dans ses imprescriptibles droits, n'est pas encore venu. Il n'est même point prêt à poindre, il arrivera, car il serait impossible qu'il n'arrivât pas, mais ce ne sera que quand je ne serai plus ! Aussi longtemps que je vivrai, je ne manquerai à aucun devoir et la prudence qui sait tenir compte des circonstances, entre dans le nombre des devoirs.

Arrivons au fait.

J'ai demandé à M. de H. quel étoit sa commission. Il m'a confié être envoyé à Londres, pou rdemander au Cabinet britannique d' « interposer ses bons offices en faveur de l'Autriche dans les affaires d'Italie ». Avez vous la faculté, lui ai-je demandé, de placer sous les yeux du Cabinet les vues de notre Cour, relatives à la solution de ces affaires ; quelles sont les décisions *in pessimu* (*sic*) *casu ?* « Je n'ai à cet égard aucune connoissance ; on voudrait à ce qu'il paroit savoir à quel genre de secours on pourroit s'attendre de la part de l'Angleterre ? » — « Si votre commission est telle, que vous venez de me dire, vous n'arriverez à rien ; on vous dira, commencez par savoir ce que vous voulez, et alors nous pourrons vous dire ce que nous voulons et pouvons, ou ne pouvons pas pour vous servir ».

La suite de la négociation de M. de H. a prouvé que dans l'occurence, le rôle d'un Prophète m'a été dévolu, sans que j'aurois eu besoin de faire de grands efforts de sagacité.

Les nouvelles de Vienne du 26 mai étant arrivées ici et M. de H. ayant été prêt à partir, je l'ai fait chercher pour lui demander quelle serait la direction de son voyage ; nullement orienté à cet égard, je lui ai conseillé de se diriger sur Innsbruck au lieu de se rendre à Vienne directement. C'est ce conseil que M. de H. a cru devoir suivre : il a compris que Vienne est pour l'heure une abstraction et que la droite voye pour s'y rendre, c'est celle d'Innsbruck.

Ce que j'ai encore à dire, vous le trouverez dans l'annexe (13). Je

(12) Franz baron de Pillersdorf (1786-1862), vice-président en 1823 de la chancellerie aulique, chancelier aulique en 1842, fut nommé ministre de l'intérieur en mars 1848. Président du conseil en mai, il se démit en juillet. Il a publié : *Rückblicke auf die politiche Bewegung in Oesterreich 1848-49.*

(13) Cette annexe ne se trouve pas parmi les lettres de Metternich à Bombelles.

m'adrese à vous, parce que j'ignore qui se trouve près de l'Empereur, chargé de la conduite des affaires. Une autre raison m'y engage également, c'est la confiance pleine et entière que j'ai dans la marche de votre esprit et dans la prudence qui veut que je ne soye point nommé.

Recevez l'assurance renouvellée de mon amitié.

P. S. — Si le B. de Wessemberg devoit se trouver à Innsbruck, vous pourrez sans crainte de compromission lui donner connoissance de mes exposés.

Je prends la liberté de mettre la présente lettre sous le couvert de l'Empereur. Je ne veux pas faire connoitre au porteur que le contenu du paquet vous est destiné.

VI

Richmond, ce 30 août 1849.

Mon cher Comte,

L'empereur vient de faire un acte empreint du courage moral qui ne manque jamais de produire un effet salutaire, en vous conférant un témoignage de la justice qu'il vous rend. Il me serait impossible de ne pas saisir une occasion sûre, pour vous exprimer le vif sentiment de satisfaction que m'a fait éprouver cet acte dans la double acception du fait et du Donateur. Dans la première de ces directions, parce qu'elle renferme la preuve que l'atmosphère se dégage des miasmes qui ont si lourdement pesé sur l'empire; dans la seconde, parce qu'elle élève l'individualité de l'Empereur à la hauteur qui est conséquence immanquable de l'indépendance morale des individus placés dans la région dans laquelle le courage personnel constitue un élément de force qui commande le respect aux masses.

Je vous félicite, mon cher Comte, et plus encore Celui que vous ne sauriez porter davantage dans votre cœur que je le porte dans le mien.

Recevez mes hommages les plus sincères et les mieux assurés d'une amitié éprouvée et qui est d'une date trop vieille pour jamais pouvoir fléchir.

VII

Richmond, ce 28 septembre 1849.

Mon cher Comte,

J'ai reçu le 23 votre lettre du 14 septembre. Je suis charmé, sans en être surpris, de l'accord qui existe entre vos impressions et les miennes. Vous, comme moi, accordez plus de valeur au bien qui dans une occurence, dans laquelle l'intérêt d'une individualité qui occupe une place avancée, remonte au trône, qu'à celui qui en descend. C'est mon sentiment, qu'à l'égard d'un acte de justice envers vous, j'ai tenu à vous exprimer; en le fesant, j'ai été parfaitement sûr de me rencontrer avec vous.

Vous caractérisez selon sa juste valeur la position du jour. L'atmosphère est — ainsi que vous le dites — encore couverte de brouillards qui arrêtent la vue des hommes, chargés de conduire la barque qui porte les biens les plus précieux, et celle de l'observateur placé à distance et en dehors de la fumée. Je n'ai pour ma part rien appris par suite de la révolution de 1848; cette révolution m'a par contre porté une large somme de confirmation de ce que m'avoit démontré le long espaces de 60 années qui marque le point de départ d'un mouvement qui est fort éloigné encore de son dernier terme.

Le sort m'a assigné une place toute particulière dans l'immense ébranlement. Je ne sais, si vous avez fixé vos regards sur le fait suivant;

si tel n'a point été le cas, je tiens à les attirer sur lui ou ce qu'il offre de côtés faibles pour l'esprit de parti.

La révolution en mars 1848 a renversé un ordre de choses que les complices du mouvement se sont, depuis la réussite de la grande œuvre, ingéniés de qualifier « *de système M.* » La qualification est fausse, logiquement et historiquement. La logique la dément, car, un ordre de choses a une bien autre valeur qu' « un système », et qui, si le nom d'un homme peut être appliqué au système dont il aura été *l'inventeur* il n'en saurait être de même d'un nom propre, quand il s'agit d'un ordre de choses dont un homme, et même une réunion d'hommes, ne peuvent être que les *soutiens* ou les *adversaires.*

Historiqueent parlant, ce n'est pas moi qui ai été, ni l'Empire ni son Gouvernement. Une individualité / j'en excepte une seule, celle de Napoléon / ne peut être « un ordre de choses » qu'il porte le nom « Empire ». « Roiaume », ou « République ». Comment arrive-t-il que les destructeurs de la paix intérieure du grand corp politique qui porte le nom « d'Empire d'Autriche » s'appliquent, à m'élever à une hauteur qui en réalité ne saurait appartenir à personne ? La raison en est claire : les destructeurs sont divisés en deux classes, dans celle des esprits actifs et dans celle des niais qui servent sans s'en douter, des vues autres que celles qu'ils nourissent eux-mêmes ; les hommes qui appartiennent à la première de ces cathégories, tiennent à ne point effrayer ceux qu'ils trainent à leur suite par l'aveu de la vérité de leur entreprise, et les niais, *se laissant faire* car tel est leur sort habituel.

Cette remarque, mon cher Comte, qui semble n'avoir qu'une valeur philosophique, a pour moi et pour ma position une autre valeur. La fausse prétention gêne mon existence et elle réagit sur la situation morale du Cabinet impérial, en l'affaiblissant virtuelement.

Je vais échanger le séjour en Angleterre contre celui de Bruxelles. Je ne cherche plus dans ce monde que le repos matériel, car celui moral est placé trop haut pour que je puisse l'atteindre. Cet objet « *l'otium cum dignitate* », je l'ai trouvé de ce côté ci du canal. Ce que je n'ai pu y trouver, c'est le moyen d'y vivre avec une famille nombreuse, sans des sacrifices auxquels ma fortune ne saurait suffire, sous la double condition du non rapport des ci devant terres et du cour du change de nos papiers contre l'or qui est la valeur monétaire de la riche Grande Bretagne. Mes projets s'arrêtent à ce changement de domicile. N'étant point enclin au métier de feseur de projets, il me serait impossible de me livrer à un calcul quelconque, dans une situation générale des choses qui, à côté de bien d'autres maux, prive les hommes de sens, de la faculté même de se livrer à ce qui a la valeur d'un calcul. Ce n'est d'un autre côté à l'âge que j'ai atteint que vont les calculs qui dépassent les limites fort restreintes. Ma conscience — et sa voix est forte — me dit que j'ai eu à remplir dans ce monde quelque chose qui ressemble à une mission, et si à cet égard, je n'en avois pas fait la découverte bien antérieurement à l'année 1848, ce sentiment m'aurait été imposé par les adversaires du prétendu *système* qu'ils cherchent à couvrir de mon nom patronomique. Ma conscience me dit, que j'ai rempli mon devoir. Avec ce sentiment, l'homme de bien, sait se retirer en lui-même sans encourir le risque de se perdre dans une solitude. J'ai un demi-siècle derrière moi, dans les pages de l'histoire duquel les démolisseurs ne sauroient parvenir à effacer mon nom ; j'ai devant moi l'histoire qui prononcera les *verdicts* sur les choses et sur les hommes. Le présent n'est qu'un pont entre deux rives et ce n'est pas sur les ponts que s'établissent les hommes de sens ; ils ne font qu'y passer.

Le moment actuel est généralement d'une bien haute importance et

d'une conduite fort difficile. C'est celui d'une transition et les transitions ont lieu du mouvement au repos, ou du repos au mouvement. Entre deux, le passage dans la première de ces directions, offre plus de dangers que celle du repos au mouvement. Le mouvement sait se nourrir de ses biens comme de ses maux; il fait un appel à de nobles inspirations, et il met à l'écart les sentiments vils de leur nature. Il en est autrement du passage du mouvement matériel, au repos. La lassitude n'est pas encore le repos et celle du mal matériel, excite les penchants moraux; elle leur en ouvre l'arène et l'histoire des dernières 60 années, renferme la preuve que ce ne sont pas ceux qu'anime un bon esprit qui emportent avec le plus de facilité la palme sur l'arène sociale, car c'est bien de cette arène, dont il est question; toutes les autres, n'ont en comparaison avec elle, qu'une valeur relativement restreinte. Deux adversaires ne tardent jamais de se présenter à la lice dans les transitions du mouvement au repos; les impatiens et les ennuyés. Les premiers veulent jouir de ce que le temps peut seul porter; les autres vont jusqu'à regreter le bien que le temps peut leur offrir. Ne prennez pas ce que je viens de vous dire, comme ayant pour moi la valeur d'une découverte que le sort m'auroit réservé pour le jour qui court. Il n'en est point ainsi; la conviction de la différence qui existe entre les situations, m'a animé depuis la paix générale, et c'est par suite de l'impulsion qu'elle a donnée à mon esprit que j'ai élevé la voix dans une direction, dans laquelle je suis resté réduit, à la complète nulité de mes efforts isolés.

Conserver, c'est agir; ne point marcher, c'est s'arrêter et le monde ne s'arrête pas; s'engager dans une fausse voye, c'est se perdre. Telle a été la conviction de ma vie entière; par qui a-t-elle été partagée ?

Je voudrois pouvoir me transporter avec vous à Venise; je ne le puis pas, et le regrète. Venise a toujours été pour moi un séjour de prédilection et que je n'ai pu saisir qu'au vol. Vous ne trouverez pas la Venise du commencement de l'année 1848; ce n'est que son enveloppe qui lui reste; la ville en rentrant dans la seule situation qui puisse répondre à ses besoins, devra se relever et être témoin de ce bienfait offre quelques consolations.

Donnez moi de vos nouvelles, mon cher Comte. Je tiens à savoir ce que vous faites et de mon côté je vous tiendrai au courant de ce qu'il me reste de vie. Ma santé est rentrée dans ses anciennes voyes et c'est tout ce qu'un homme peut demander dans sa 77[e] année et cela surtout, si sur ce nombre il en a passé 60 au milieu d'une révolution sociale et 39 à la tête d'un ministère. Je vous promets de vivre aussi longtemps que possible.

Mille hommages et amitiés.

VIII

Bruxelles, ce 8 avril 1850.

Ma chère Comtesse !

C'est le cœur navré de douleur que je vous adresse cette lettre, et le sentiment qui me la dicte doit lui assurer l'accueil que je lui désire de votre part ! Il y a deux jours qu'il nous étoit arrivé ici des nouvelles du C. de Bombelles, d'une date reculée de deux mois, et par lesquelles il nous a annoncé son prochain déplacement de Milan pour aller s'établir en Carniole. Une lettre de Vienne vient de nous apprendre son décès dans le lieu qu'il avoit choisi pour sa future résidence.

Ce que nous savons de ce déplorable évènement se borne à cette courte annonce.

Vous dire, ma chère Comtesse, ce que cet évènement me fait éprouver, se trouve renfermé dans le sentiment de la perte d'un ami, que les relations de plus de trente années m'ont permis de juger et de considérer à toute épreuve ! Confident de mes pensées les plus intimes, juge de mes actions, j'ai toujours trouvé dans cet ami la voix d'une conscience rependant à celle de la mienne ! Mon chagrin ne peut se rendre; il ne peut s'assimiler qu'au vôtre !

Vous porter de la consolation est impossible; aussi n'est-ce pas dans ce but que je vous adresse ces lignes. C eque par elles je tiens en vue, c'est de vous parler de ma douleur et de vous prier de la mesurer sur l'échelle de la vôtre !

Veuillez nous faire avoir des détails sur le déplorable évènement. Il ne peut y en avoir qui n'aurait droit à notre plus vif intérêt. Je dis *nous*, car vous savez, que dans ma famille il n'y a pas une individualité qui ne soit placée sous mes impressions à l'égard du noble défunt et des siens.

Vous dire plus, ma chère Comtesse, ne vous apprendrait rien que vous ne sentiez vous-même; il en sera de même de l'assurance de mon sincère et respectueux dévouement pour votre personne.

Le Comte Edgar de Corberon

Quelle curieuse figure que cet aristocrate français, polyglotte, grand voyageur, à l'esprit sinon au caractère aventureux, plein d'initiative, qui, en 1845, après avoir voyagé en Orient, sympathisé avec la Grèce, luttant pour sa libération, bataillé en Navarre pour Don Carlos, séjourné en Allemagne s'établit, âgé de 38 ans, en Croatie pour y trouver sa seconde patrie.

Ne possédant que des indications sommaires sur sa jeunesse et ne sachant rien sur les motifs qui ont pu le déterminer à s'expatrier dès l'âge de 21 ans, nous nous bornerons ici à évoquer sa vie en Croatie, après avoir mentionné ce que ses contemporains ou ses biographes croates ont pu recueillir sur ses origines.

Né en 1807 à Troissereux (Oise), domaine appartenant à son père qui avait pris du service dans l'armée impériale et y avait gagné le titre de baron en 1809, Edgar est le descendant d'une très ancienne famille de comtes. Le double titre aristocratique de comte et de baron ainsi que l'usage un peu ostentatoire qu'il en faisait ont même provoqué en Croatie quelques doutes. En effet le baron Neustädter, ami fidèle de Jelačić et chroniqueur de l'époque, note dans ses mémoires (1), après avoir relaté tout ce qu'il sait sur cette « personne mystérieuse », dont les titres de noblesse ont intrigué jusqu'aux membres du Conseil général (Comitat) de Zagreb, qu' « en tout cas le baron ou le comte Corberon ferait bien de se légitimer pour faire cesser tous ces bavardages, qu'on ne peut pas faire taire sans avoir des preuves comme il faut entre les mains ». Mais ayant « copié et retouché » ses Mémoires en 1865 ce brave

(1) Le Ban Jellačić et les évènements en Croatie depuis l'an 1848, par le lieutenant feldmaréchal Joseph Baron Neustaedter, en manuscrit dans la Bibliothèque de l'Université de Zagreb, sur Corberon v. t. IV, pp. 114-129.

soldat y ajoute la remarque suivante: « Aujourd'hui la légalité des titres du comte Corberon sont prouvés (sic !).

Son identité d'aristocrate semble par conséquent avoir été bien établie, bien que nous ne puissions pas affirmer que ce fût aux yeux des Croates bien entendu — de son vivant encore, puisque Edgar de Corberon mourut le 20 août 1861, à Baden, près de Vienne où il prenait les eaux. Toujours est-il que pour son principal biographe, M. Vežić qui a publié dans la revue *Vienac,* en 1880, sa correspondance avec le Roi de Hanovre Ernest Auguste (2), aucun doute n'existait plus sur l'authenticité et l'ancienneté des titres des Corberon. Cette vieille famille serait apparentée aux ducs de Brabant, voire à l'ancienne dynastie française. Son grand-père aurait péri sur l'échafaud en 1793 et l'existence d'un de ses frères, nous est prouvée par une lettre de 1848, adressée à Ernest de Corberon, Chef de bataillon, Chevalier de la Légion d'honneur, dans laquelle Edgar lui recommande A.T. Brlić, jeune ecclésiastique Slovaque (sic !) se rendant à Paris (3).

A l'âge de 16 ans, Edgar, toujours selon Vežić, voyagea en Allemagne et en Italie, revint pour achever ses études à Paris, Neustädter affirme par contre que ce fut en Allemagne — et repartit en voyage « afin d'étudier les pays du côté social, militaire et politique ». En 1828 il est en Grèce où il s'occupe de l'instruction publique, « par ses conseils et par l'action ». En 1829, il séjourne à Constantinople, en Asie Mineure, et sur le littoral de la Mer Noire, et dès lors, il fut persuadé que la Turquie n'était pas viable. La révolution de juillet lui aurait fait manquer une place à l'ambassade de France à Vienne. C'est pourquoi, au moment où la guerre civile éclata en Espagne, il s'y engagea aux côtés de Don Carlos. Il y gagna les galons de colonel (c'est probablement lui qui l'affirmait plus tard) et s'acquitta de quelques missions diplomatiques. Mais bientôt il abandonna Don Carlos pour continuer ses voyages

(2) Cette correspondance traduite du français, a paru dans les numéros 26 et suivants sous le titre *Dopisivanje grofa Corberona sa kraljem hanoveranskim o hrvatskom pokretu* 1848-49.

(3) Cette lettre se trouve dans les archives de la famille Brlić à Brod.

en Suisse, Italie, Autriche, Angleterre et en Allemagne, où il finit par s'établir. On sait mal quel fut à cette époque son genre d'occupation. On sait seulement qu'il lia des relations avec certaines cours, notamment celles de Prusse, et du Hanovre. C'est du moins ce qu'affirme Vežić, tandis que Neustädter semble plus renseigné. Après avoir dit que Corberon a longtemps vécu à Dresde, il ajoute: « Puis il s'est retiré dans une petite ville frontière pour y composer une brochure en français, sur la constitution du Hanovre, qui contenait la défense du Roi de Hanovre qui avait renversé la constitution, que le duc de Cambridge avait donnée à ce pays ».

C'est à cette époque qu'il faut situer les premiers essais littéraires de Corberon. Voici la liste chronologique de sa production littéraire telle que nous la trouvons dans le Catalogue général de la librairie française pendant 25 ans, (1840-1865), rédigé par Otto Lorenz, Paris 1867 (t.l. pp. 584-585) et dans le Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, Auteurs, t. *XXXI*, Paris 1907, col. 1221-1222.

Georges et les Cigognes, conte ypsariote (signé comte de Corberon) Paris, imp. de Bourgogne et Martinet (s.d.) In 8°, 16 p.).

Souvenir du Levant, pélerinage aux grottes d'Homère, extrait d'un voyage inédit en Orient, le 31 octobre 1829 par le comte de Corberon, Paris, au bureau de l' « Epoque », 1835, In-8°, 7 p.

Fragments d'un voyage en Grèce et en Turquie, 2[e] éd. In-12°, 1841, Nordhaüsen, Schmidt, 2 fr.

Lettres à l'oposition en Hanovre, 1[e] lettre. Sur l'adresse de la deuxième chambre à S. M. le roi Ernest Auguste. In-8°, 1841, Ibid. 2 fr.

De la Réaction gouvernementale en Hanovre. Aux partisans de l'ordre public et du bonheur général. Aux gardes avancées des vrais intérêts nationaux de l'Allemagne. In-8°. Stolberg, Schmidt 6 fr. Trad. Ratzeburg (Julius Theodor Christian).

Les Hylopthères (4) et leurs ennemis... Nordhaüsen et Leip-

(4) Hylopthères chez Lorenz.

zig, 1842 In-8°. Contes populaires de l'Allemagne, tome I In-8° 1844, Paris et Leipzig Brockhaus et Avenarius, 10 fr.

Trad. Retzeburg (Julius Theodor Christian) Nouveau manuel complet du destructeur des animaux nuisibles. Deuxième partie... Paris 1847,... In-8° (Manuels Roret).

Son biographe, M. Vežić, ne semble pas avoir une haute idée de cette production littéraire, puisqu'il dit que Corberon passait ses loisirs à « écrivailler », à traduire toute sorte de choses de l'allemand, du danois, etc..., en français, tout en ajoutant que Corberon prétendait parler ou comprendre au moins seize langues — et Neustädter nous confirme que « ce baron Corberon se fit remarquer par son talent si rare chez les Français (sic) de parler l'allemand si bien que le français » — et que deux de ses écrits originaux lui gagnèrent l'amitié du Roi de Hanovre, qui le décora et lui garda son attachement jusqu'à sa mort survenue en 1851. Neustädter parle également de cette amitié que Corberon sut gagner en prenant la défense du Roi après l'abolition de la Constitution. « Le Roi d'Hanovre en fut si enchanté du contenu (sic) de cette brochure, qu'il invita le baron Corberon à sa résidence, le décora, et entretint avec lui par la suite une correspondance non interrompue jusqu'à sa mort. Corberon se rendit en effet à l'invitation du roi, et conversa avec lui tête-à-tête pendant son séjour à Hanovre. Il n'abusa pourtant pas de la bonté du Roi et retourna bientôt à Dresde. Corberon revint plusieurs fois à Hanovre, mais il n'y s'arrête jamais plus d'une semaine ».

Avant de parler de la correspondance de Corberon et du roi Ernest Auguste relative aux évènements de 1848-49, publiée en traduction croate par Vežić, disons quelques mots de l'établissement de notre héros en Croatie, en 1845. Selon Vežić, Corberon aurait employé les restes de sa fortune — car il en avait dépensé le gros dans ses voyages — à acheter le domaine du Januševac, à 15 km. de Zagreb, qui avait appartenu au comte Laval Nugent et, jusqu'en 1840, au colonel Vrkljan. Le récit de Neustädter est cependant plus pittoresque dans ses détails: « Dans cette année — 1845 — le château de Januševec (sic) et la terre qui en dépendait, fut vendu à

l'enchère. Le château bâti dans un style italien, et magnifique au premier coup d'œil, a été la propriété du colonel Werklein, qui a été le ministre de l'archiduchesse l'impératrice Marie-Louise à Parme. Werklein fit bâtir ce château d'après sa phantasie (sic) avec une charmante rotonde, qui sert de la salle à manger. Après la mort de Werklein le château fut vendu à l'enchère, et le baron Corberon l'acheta à cette époque où tout fut possible, sans dépenser un sou d'argent comptant. Il garantit les dettes des débiteurs et leur paie les intérêts jusqu'aujourd'hui. Corberon avait pourtant necessair (sic) de l'argent pour commencer son ménage avantureux. Il fit donc vendre le cuivre, dont le toit du palais était couvert, aux juifs et à un prix très modeste. Le résultat en fut, que cette villa ou palais remplaça le toit de cuivre par un toit de bardeaux; et encore le dernier fut si mal construit, que la pluie perça en peu de temps les blafonds (resic) du rez-de-chaussée, où le comte Corberon se trouve aujourd'hui logé. Les appartements au premiers ne sont plus habitables ».

Mais notre personnage ne désespéra pas: dans cette installation de misère magnifique, il continua son activité remuante, et se mêla bientôt à la vie politique du pays. Selon Vežić, ce fut la fréquentation de la famille des comtes Drašković qui le gagna à la cause patriotique croate. Son rôle dans les années révolutionnaires, qui suivirent de près son arrivée en Croatie, se révèle amplement dans la correspondance qu'il entama avec le roi de Hanovre pour le tenir au courant de la guerre hungaro-croate. Dans la première lettre publiée par Vežić, datée du 15 juillet 1848, le seigneur de Januševac exprime l'espoir que la Croatie qu'il considère comme sa seconde patrie intéressera le roi, parce que sa population est entièrement militaire et héroïque. Quant à ses aspirations politiques, Corberon les présente ainsi: « La Croatie veut être libre, mais avant tout elle demeure fidèle à son roi, malgré Pressburg (siège de la diète hongroise) et Pesth, malgré les étudiants et les professeurs viennois, malgré l'Italie avec le parjure Charles Albert, malgré les appels de la part des séditieux et des commu-

nistes (5). » Il expose ensuite l'essence du conflit constitutionnel croato-magyar et l'heureux choix de Jelačić pour le poste de Ban (gouverneur de Croatie) Corberon aussi trouva à ce moment historique un rôle presque de premier plan, puisqu'il fut envoyé à Innsbruck avec le comte Otto Sermage, en députation, auprès de l'Empereur d'Autriche. Pour donner à son correspondant royal une idée de l'enthousiasme provoqué par l'installation de Jelačić, Corberon évoque les jours du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Lui, en tout cas, participe à cette éclosion d'enthousiasme, et annonce qu'il se prépare à partir pour la guerre, et qu'il montera un magnifique cheval pommelé pour se faire mieux apercevoir par l'ennemi !

Après une réponse du roi Ernest Auguste, qui le remercie et l'invite à continuer ses renseignements, (6 août 1848) Corberon poursuit, toujours de Januševac, le 8 août le récit des préparatifs de guerre contre la Hongrie. Le 6 septembre il informe le roi que l'armée croate viênt de franchir la Drave, que Rijeka (Fiume) est restituée à la Croatie et que les Turcs de Bosnie ont offert leur aide militaire, que Jelačić refuse cependant comme comportant plus de dangers que d'avantages. Le 20 septembre, il s'excuse sur une maladie du retard dans sa correspondance, et dit que pour la même raison, il ne sait toujours pas s'il pourra rejoindre l'armée en *Hongrie. Le* 8 octobre il peut cependant informer le roi qu'il était parti le 26 septembre pour Varaždin afin de prendre le commandement de 2.500 soldats, mais que lorsqu'il y arriva, les soldats avaient déjà été emmenés en Hongrie par le comte Nugent. Corberon demeure donc à Varaždin, où Brlić note en effet l'avoir rencontré le 6 octobre (6). Mais le 9 octobre il est déjà de retour à Zagreb et en profite pour envoyer au roi une lettre du frère du Ban Jelačić, Antun, qui était un témoin direct de la campagne de Hongrie. Le 14 novembre Corberon se trouve à Vienne où il a enfin réussi à joindre l'armée de Jelačić. Il envoie au roi une autre lettre d'Antun Jelačić qui explique comment

(5) Nous retraduisons en français.
(6) v. *Ulomci dnevnika Andrija Torquata Brlića, prvi ulomak.* Mémoires publiés en partie par Mme Ivana Brlić-Mažuranić.

le Ban croate a reçu de Windischgrätz l'ordre de ne pas poursuivre son avance sur Budapest. Corberon signale en même temps qu'il était porteur d'une lettre à Windischgrätz de la part du général comte Nugent, séjournant à Ormuž en Styrie, près de Varaždin, et affirme son intention de suivre Jelačić, fut-ce comme caporal !

Ayant été encouragé par une réponse du roi (20 novembre) qui lui exprime son admiration pour Jelačić, et le remercie de l'envoi de son portrait, Corberon reprend le 28 novembre, sa correspondance, de Vienne, et envoie encore un portrait de Jelačić, une aquarelle, tandis que l'autre n'était qu'une lithographie. Il a la tristesse d'annoncer que Jelačić le renvoie en Croatie où il lui sera nécessaire. Le 6 décembre, il écrit, toujours de Vienne, où le ban l'aurait retenu (7), pour annoncer le changement sur le trône impérial où François Joseph succéda à Ferdinand, la nomination de Jelačić comme gouverneur de Dalmatie et du baron Kulmer comme ministre sans portefeuille, chargé des affaires croates. Après une pause assez longue Corberon donne des nouvelles, le 14 mars 1849, de Zagreb, et motive son silence par le fait qu'il ne participait pas à la guerre. A cette occasion il remercie le roi d'avoir décoré Jelačić du grand cordon de l'ordre des Guelfes. Il signale aussi un certain mécontentement dans l'armée contre le prince Windischgrätz. Après une réponse du roi, 22 mars, Corberon lui adresse, le 24 mai, de Januševac, quatre lettres d'Antun Jelačić sur les opérations militaires. Il ajoute comme un secret que Jelačić seul avait empêché Windischgrätz d'abandonner la forteresse de Buda. Le 7 mai, le Ban retourne d'ailleurs pour deux jours à Zagreb, où « il y a aussi des démagogues », voire des « communistes ». Corberon se plaint surtout du radicalisme de la presse, et se réjouit des pouvoirs dictatoriaux accordés à Jelačić. A son départ de Zagreb, Corberon l'accompagna jusqu'à Sisak. Le 26 mai, de Januševac, il recommande au baron Malart, ministre de la cour royale du Hanovre de

(7) Brlić (ibidem) signale sa présence à Vienne, et c'est à ce moment que Corberon a dû lui donner le billet de recommandation pour son frère à Paris.



EDGARD DE CORBERON

Lithographie de Kriehuber (1845)

décorer le chef d'Etat major de Jelačić, général Zeisberg, ainsi que le Ministre Kulmer. Après un long silence, le 18 novembre 1850, Corberon annonce au roi le retour du Ban Jelačić à Zagreb en septembre 1849. Il aurait reproché à Corberon de ne l'avoir pas rejoint à l'armée qui opérait en Voivodine, mais lui, Corberon, ajoute qu'il n'avait jamais reçu la lettre qui l'y invitait, tandis qu'il avait cru à Vienne devoir refuser d'être nommé capitaine puisqu'il a déjà été plus haut que cela — allusion à son rôle dans l'armée navarraise. Le Ban ne serait plus content des procédés du gouvernement viennois. Revenant à sa situation personnelle, Corberon se plaint que proposé comme gouverneur de Rijeka, préfet (grand župan) de Zagreb, colonel des hussards, personne ne pense à lui sinon pour le rendre pauvre ainsi que tous les nobles, auxquels on n'a toujours pas versé l'indemnité après l'abolition de la servitude. Il signale en outre le mariage du Ban Jelačić avec la jeune comtesse de Stockau, qui n'a que 17 ans, évènement en face duquel il réserve son opinion, mais il ne peut s'empêcher d'ajouter que les belles dames de Vienne en veulent au Ban de ce mariage. Il conclut la lettre en reprenant ses plaintes contre la nouvelle administration bureaucratique. Et dans sa dernière lettre, du 10 avril 1851, Corberon critique encore plus la politique viennoise qui fait tout pour aliéner l'attachement porté au souverain par les peuples qui ont toujours vécu d'après leurs propres Constitutions. On trame des intrigues contre le Ban, on démolit son autorité et diminue son pouvoir. L'aristocratie aussi est persécutée. C'est pourquoi Corberon a écrit et publié sous son nom une brochure, jointe à sa lettre au roi. Quant à ses affaires personnelles, il répond au roi qu'il n'est amoureux de personne, mais qu'il a beaucoup de soucis. Il serait en principe décidé à se marier, mais jusqu'ici il n'a pas choisi (8). Jelačić par contre est pris dans les liens d'hymen et, bien que

(8) Neustädter nous apprend ceci sur les projets de mariage de notre personnage: « Corberon n'est pas encore marié; il avait bien l'intention d'épouser la comtesse Ricci Krystallnigg qui avait épousé plutârd (sic) le capitaine comte Fugger à Vienne; mais la comtesse ne put même s'imaginer que cette idée de Corberon eut été quelque chose de plus qu'une plaisanterie. »

sa femme soit trop jeune, il est heureux car le Ban est poète. Cette lettre finit par la demande au roi de décorer le frère du Ban Gjuro Jelačić, le général-major Denkstein, le comte Charles Bigot de Saint-Quentin (9), ainsi que les officiers Rodić et Kotas, tous de l'état major de Jelačić.

La brochure citée par Corberon dans sa lettre à Ernest Auguste est intitulée *Eine Stimme aus Kroatien, vom Grafen von Corberon, Agram National Buchdrückerei* des Dr. Ljudevit Gaj, in-8°, 20 pages. Elle est intéressante comme témoignage du mécontentement que le régime absolutiste, centralisateur et germanisateur a provoqué jusque dans les rangs des serviteurs les plus fidèles de la couronne, les aristocrates qui avaient la révolution en horreur.

Sur la genèse de sa brochure l'auteur s'explique dans l'avant-propos : s'étant trouvé dans un château « romantique » de « notre belle Croatie », où, malgré la présence de quelques belles dames, on parlait politique, il fut question de l'absence d'un journal honnête, c'est à dire conservateur; on proposa de le fonder et tout le monde fut d'accord que Corberon devrait collaborer à sa rédaction. Et voilà pourquoi il expose, en toute hâte, ses idées programmatiques.

En voici le résumé : Il est nécessaire de réagir avec énergie contre les révolutions modernes, car elles menacent de nous apporter le socialisme, le communisme, l'anarchie, la barbarie et la destruction de la société. Il fait sa profession de foi catholique, le catholicisme étant à jamais lié avec notre destin. La monarchie est la seule forme de gouvernement possible; l'empereur doit non seulement régner, mais aussi gouverner. Toutefois il est possible de trouver un « mezzo termine » entre le type de monarchie anglaise et celle des Bourbons avant 1789. L'aristocratie est indispensable à la monarchie, et même dans tous les Etats. Nous voulons la liberté, mais seulement dans les limites de la loi. Nous la considérons d'un point de

(9) Dans sa brochure *Einc Stimme aus Kroatien* Corberon cite l'aphorisme suivant de ce comte de St-Quentin, parfait Autrichien malgré son nom, et auteur du livre *Unserer Armee* Wien 1850; *Adel setzt Edel voraus.*

vue plus élevé que ne le font les faux patriotes italiens ou polonais ou les radicaux hongrois qui, s'ils parlent de leur nationalité, ne font qu'opprimer les autres chez eux. La Monarchie des Habsbourg a besoin d'unité, mais sans centralisme. Tout pays historique doit conserver sa diète, avec une « pairie » héréditaire et des représentants élus, et tous les pays ensemble seraient représentés dans une assemblée générale. La division de la France a, selon Corberon, bientôt paralysé la puissance de l'Etat, étant ainsi une des principales raisons de la désorganisation de ce bel Empire. A la France il voudrait par contre emprunter le système de mesure décimal « création magnifique de Napoléon ». Il se prononce en faveur de la pairie héréditaire, des fidéicommis et contre le morcellement de la propriété paysanne. Il est partisan du développement de l'instruction publique et de l'armée professionnelle. Le soldat selon lui est un noble en formation, tandis que le noble est toujours un soldat né.

Passant du général au particulier Corberon déclare son animosité contre l'institution de la gendarmerie, qui, bien que pratique en France et en Italie, serait ridicule en Autriche et à comparer avec les mousquetaires du Cardinal Mazarin. Et pour finir, sa pensée s'élève au sommet du pathétique, dans des phrases à travers lesquelles transpire l'éloquence française. « Notre devoir est de représenter libéralement la Patrie, le Trône et l'Autel, l'Empereur et le Peuple, l'Aristocratie et la Bourgeoisie, la science et les arts, l'industrie, les métiers et le commerce et de les protéger contre toute attaque d'où qu'elle vienne... Et maintenant, nous voici prêts à descendre dans l'arène, et de prêcher, tels des apôtres du droit et de la vérité, de par le vaste monde. Armés de notre conviction et de notre bonne conscience, appuyés sur notre foi, notre fidélité, notre honneur, notre patriotisme, nous voulons courageusement présenter notre front à l'irréligiosité, à la trahison et à l'égoïsme. Si nous sortons vainqueurs, que notre main soit tendue vers l'adversaire abattu pour qu'il se corrige; et si nous succombons, notre tête envisagera avec calme les honneurs de la lanterne ou de la hache. Avec Dieu pour l'Empereur, la Patrie et

le Devoir, telle est la devise, et si nous devons tomber sous notre haut drapeau, que le ciel nous soit clément, la terre légère et la postérité juste ».

Cet appel, malgré l'ardeur de ses accents, ne semble toutefois avoir eu aucune suite pratique. Le journal en question ne prit jamais naissance. Corberon employa toutefois l'activité de son esprit dans une autre direction : il donna l'initiative à la fondation d'une université croate, ou plutôt à la réorganisation de l'académie de droit de Zagreb en université complète, projet qui ne fut réalisé qu'en 1874. A cet effet il adressa en 1851, par l'intermédiaire du Ban Jelačić, au Ministre baron Kulmer, chargé des affaires croates dans le cabinet de Vienne, un projet dont il commença l'impression en 1861, pour être publié 50 ans après sa mort. Mais la mort le surprit, et l'imprimeur Platzer de Varaždin n'en conserva qu'un fragment imprimé, ainsi que deux lettres en allemand et une réponse que le comte Corberon échangea à ce sujet avec le ministre de l'instruction publique le comte Léon Thun-Hohenstein, et qui furent publiées dans le supplément de Noël de l'Agramer Tagblatt, en 1914 (10).

Dans sa première lettre datée du 8 septembre 1850, de Januševac, Corberon s'adresse à Thun, l'informant qu'il avait déjà présenté au gouvernement son « programme » sur la fondation d'une Université à Zagreb, mais qu'il n'a pas reçu de réponse. Cette haute école est cependant nécessaire pour que l'Etat ait des fonctionnaires instruits et compétents. Thun répondit le 18 décembre 1850 de Vienne, que tel est aussi son avis. Mais il se demande où prendre les professeurs, puisqu'ils ne semblent pas pouvoir être trouvés en Croatie, et prie Corberon de

(10) De ce projet, particulièrement en ce qui concerne une Faculté de médecine, parlent encore Mile Magdić: *Rad grofa Corberon za osnutak potpunoga hrv. sveučilišta u Zagrebu, Narodne Novine* nr 120. 1917 (reproduit par *Liječnički Vjesnik* 1917, p. 273) ; dr Vl. Cepulić dans *Liječnički Vjesnik*, 1938, p. 446 ; Le docteur Lujo Thaller dans son *Histoire de la Médecine en Croatie-Slavonie de* 1770 *à* 1850 (Zagreb 1927) mentionne également Corberon parmi les précurseurs de la Faculté de médecine de Zagreb, mais l'appelle « émigré espagnol » ! (v. p. 110).

Signalons aussi l'article général sur Corberon, publié par J. Horvath dans *Jutarnji List* du 13 janvier 1937.

lui exprimer son avis si les cours pourraient être faits en allemand, étant donné l'irritation nationale. Là-dessus Corberon lui adresse, le 20 janvier 1851, une lettre contenant un exposé complet de la question.

« Bien que je sois très attaché à ma petite patrie (« engere Heimat ») la Croatie, —. y dit Corberon — et que je sois de ceux qui voudraient encourager à tout prix la riche et belle langue slave, je n'appartiens pourtant pas à ces patriotes aveuglément exaltés qui, sacrifiant l'idée au mot, ne tiennent pas compte de la réalité ni du profit véritable du pays, pour envelopper la science dans une langue qui ne peut encore faire preuve d'aucune terminologie. « Il propose qu'à la Faculté de théologie, les cours soient faits en latin, à la Faculté de médecine et des sciences en allemand et dans les autres Facultés en croate. Pour la médecine il cite cependant deux Croates (les docteurs Vancaš et Mraović) qui pourraient dès maintenant être nommés professeurs, pour apaiser les « ultras ». L'allemand n'aurait qu'un rôle provisoire et au bout de dix ans tous les professeurs devraient faire leurs cours seulement en croate. Corberon croit même que les professeurs allemands devraient porter la « surka » (veston) croate, pour afficher ainsi leurs sentiments de sympathie. Il informe le ministre qu'il avait tenu à un groupe de nationalistes croates le raisonnement suivant: « Peut-être que dans 50 ans vous reprendrez mon projet et vous reconnaîtrez alors que je fus meilleur patriote que vous tous, malgré que j'aie voté l' « indigénat » à la science arrivée en vêtements étrangers ». Conscient de la grandeur de son projet il se décerne des éloges : « Noblesse oblige, et un Corberon ne s'adonne que s'il s'agit de stimuler quelque chose de noble, ou bien il se retire pour vivre, *ut figura docet,* dans l'ombre de ses arbres et de ses livres, avec sa bonne conscience ».

Après avoir rappelé aussi les défauts de l'enseignement primaire qu'il faudrait comme en France, confier au clergé, il exprime l'avis que le moment actuel serait particulièrement favorable à la réalisation de son projet, étant donné que le gouvernement n'a pas besoin de porter le projet de loi devant

le parlement mais peut l'apporter par voie de décret. Si ce projet se réalise, lui, Corberon, offre ses bons services pour enseigner lui-même quelques matières (« einiges ») en allemand, français et croate. L'enseignement en croate lui serait difficile, mais « vouloir est synonime de vaincre ».

Malgré tous ses beaux et utiles projets, malgré son attachement à sa seconde patrie et son dévouement sincère à la personne de Jelačić, Corberon demeura jusqu'à sa mort un pauvre diable. De toutes les charges publiques qu'il brigue, (en 1854 il aurait été prêt, selon Vežić, à entrer dans la carrière administrative comme sous-préfet), il n'obtint que le poste de maire de la commune de Brdovec, sur le territoire de laquelle se trouve Januševac. « Corberon — dit encore Neustädter, « ...paraît dépourvu de toute fortune privée. Il vit si retiré, à peu près ce qu'on appelle en France « tirer le diable par la queue », et pourtant il se trouve quelques fois dans un embarras mortel. On dit que le ban Jelačić lui avait avancé en hiver 1857 6.000 florins en argent, sans qu'il l'en avait prié, mais informé par un instinct intérieur de la détresse de son ami par l'aspect désolant de ses traits bouleversés ».

Mort à Baden le 20 août 1861 — ainsi que l'annonce en deux lignes le journal officieux Agramer Zeitung, dans son numéro du 25 août, le comte Corberon fut enseveli au château de Bisag (11), appartenant à ses amis les comtes Drašković. Ainsi mourut, loin de sa patrie, ce Français dont la conduite en Croatie est unanimement louée : « Le Baron Corberon est un homme d'esprit et sa conduite dans ce pays a été toujours loyale, et n'avait jamais été blâmée » écrit Neustädter, et encore après sa mort: « C'est un loyal et noble Seigneur ». Auguste Šenoa, le grand romancier croate qui en 1880 rédigeait *Vienac* dit, dans la note (non signée) à la Correspondance avec le roi de Hanovre, publiée par Vežić : « Les Zagrébois d'âge

(11) Nous devons à l'obligence de l'écrivain bien connu, M. Milan Begović, propriétaire actuel du château de Bisag, le texte de l'épitaphe de Corberon que voici: Edgardus Bourrée Comes de Corberon-Supremi Ordinis Melitensis — et A. Hanoverari Ordinis — Guelphorum eques — Mortuus 54 anno aetatis suae — 20 Aug — 1861 — R.I.P. — le tout surmonté du blason des Corberon.

moyen se rappelleront encore certainement cet homme gris, fort et de taille petite, d'un regard ardent, qui venait à toutes les parades portant un fantastique uniforme, celui des Carlistes espagnols, avec force décorations, et la croix des chevaliers de Malte (12). C'était le comte Corberon, homme étonnant, qui nous rappelle les aventureux chevaliers français du moyen-âge » ...Et passant à ses idées, Senoa ajoute : « Vieux légitimiste, Corberon attribue naturellement à notre révolution plus de tendances austro-viennoises qu'elle n'en avait et l'avait mal comprise. Corberon était cependant ami de la cause nationale, et sur son ordre les faire-parts annonçant son décès durent être imprimés en croate (à Tours en France) ». Quant à Vežić, il termine sa biographie de Corberon avec la phrase suivante: « Mais puisqu'il s'est tellement rallié à notre nationalité et à notre langue, puisqu'il s'est efforcé d'illustrer notre renommée devant l'Etranger, nous ne pouvons pas ne pas souhaiter qu'à lui, étranger, la terre croate soit légère ».

Et il ne nous reste plus que de souscrire à ce vœu.

R. M.

(12) Pour compléter son portrait physique citons encore Neustädter : « Son apparition extérieure se fit remarquer par quelques croix à la boutonnière, par les bonnes manières d'un homme comme il faut — et par un pied estropié de la sorte à gêner sa marche » Son portrait datant de 1845 de Vienne, œuvre du peintre et litographe autrichien bien connu Krichuber (Joseph 1800-1876) que nous reproduisons ici se trouve au Musée d'histoire et d'archéologie de Zagreb, auquel il fut légué par les descendants du Ban Jelačić. Le même musée possède aussi un buste en marbre, œuvre d'Antonio Canova, représentant le colonel baron Vrkljan, qui fit construire le château de Janusevac. Le donateur en fut Corberon lui-même.

REGARDS SUR LA FRANCE (1)

E. KUMIČIĆ (2)

Etres hors du commun

I

Un soir — c'était en novembre 1875 — j'errais sur le boulevard des Italiens. Mes yeux étaient déjà habitués à cet éclat, à cette agitation. Aller sans but par les rues de Paris, comme un véritable flâneur parisien, est un plaisir qui n'a pas son pareil sous la voûte des cieux. Après m'être suffisamment promené, je pensai enfin où passer la soirée. Au théâtre italien le fameux Ernesto Rossi jouait Hamlet. Je m'éloignai du boulevard et j'arrivai en quelques instants sur la petite place Ventadour devant le théâtre. Un coup d'œil sur ma montre: Oh ! la caisse n'ouvrira pas avant une demi-heure. Je fais quelques pas, je roule une cigarette, mais je n'ai rien pour l'allumer. J'aperçois un homme appuyé sur une barrière de fer, qui fume tête basse. Je m'approche de lui pour lui demander « un peu de feu », il fait un léger salut et me tend son cigare. En allumant ma cigarette, je lui jetai un coup d'œil en dessous.

(1) Sous cette rubrique nous publierons des traductions d'œuvres littéraires où se reflètent les images diverses que se sont tracées de la France les écrivains yougoslaves. On ne demandera pas toujours à ces images d'être idéalisées ou même sympathiques. Critiques ou caricatures sont parfois plus instructives sur l'objet et sur le spectateur.

(2) Evgenij Kumičić (1850-1904) s'est affirmé comme le plus décidé naturaliste croate. Ses deux romans *Olga et Line* et *Mme Sabine* révèlent l'influence de Zola, dans la conception générale du roman, comme dans la construction, les caractères et les intentions morales et sociales. L'idéalisme patriotique tempère dans le reste de son œuvre son naturalisme théorique.

(3) Cette nouvelle, parue d'abord en 1882 dans le *Vienac*, fait partie du recueil intitulé *Tri mučenice* (Trois martyres). Dans sa gaucherie, elle n'est pas sans offrir quelques éléments d'intérêt, outre ce qui l'a fait choisir ici: l'exaltation de Paris et de la France. La naïveté du témoin, paralysé d'étonnement en présence des révolutionnaires russes et de leurs théories, rend plus piquante la saveur de prophétie qu'elle présente par endroits.

Il était maigre et pâle.

— Pourquoi me regardez-vous, Monsieur — me demanda-t-il sèchement.

— Moi?... Oh, pardon! répondis-je un peu gêné.

— Nous sommes arrivés trop tôt. Vous allez au théâtre ? continua-t-il aimablement, avec un bel accent français.

— En effet.

— Vous avez déjà entendu Rossi ?

— Plusieurs fois déjà.

— Et Salvini ?

— Lui aussi.

— Et lequel préférez-vous ?

— Salvini. Mais tous deux sont de grands, de vrais artistes ! dis-je vivement.

L'homme écarquilla les yeux, me regarda avec compassion, hocha la tête et dit froidement:

— De grands artistes ! On voit que vous êtes du midi de l'Europe. Tout peut vous enthousiasmer. N'êtes-vous pas Italien ?

— Non. Je suis Croate, lui répondis-je dans la même langue.

— Alors, nous sommes frères ! reprit-il en croate.

— Frères? interrompis-je.

— Oui, je suis Russe, dit-il en hochant la tête, et il me tendit sa main dont je sentis fortement l'étreinte.

— J'en suis heureux.

— Savez-vous le russe ?

— Je regrette de ne pas le savoir encore.

— C'est une honte ! Pardon... De quelle région de Croatie êtes-vous ?

— D'Istrie.

— Je connais l'Istrie. La côte orientale en est belle.

— C'est sur ce rivage que je suis né.

— J'ai vécu quelques mois à Rijeka (Fiume).

Je ne savais que penser de ce personnage étrange et fort intéressant du reste. Il pouvait avoir au plus trente-cinq ans. Une épaisse barbe blonde ornait son visage viril, brillant d'intelligence. Des traits profonds marqués autour des lèvres, min-

ces et serrées, indiquaient les rudes efforts, les durs sacrifices d'une vie agitée et malheureuse. Tout son corps trahissait la fermeté, la ténacité, la force physique et morale. Sa voix était nette, tranchante et sèche. Son vêtement noir boutonné jusqu'au cou, son visage pâle, sa façon étrange de s'exprimer, tout cela jetait dans mon cœur une sorte de crainte.

Nous bavardâmes encore un moment devant le théâtre. Il me posa quelques questions sur mon pays et je me convainquis aussitôt que la situation en Croatie était plus claire pour lui que pour moi. Mais il n'y avait rien d'étonnant, car avant de partir pour Paris j'avais lu avec grand soin tous les journaux politiques croates.

La caisse s'ouvrit et nous nous approchâmes pour prendre nos billets.

— Prenez-vous une place de parterre ? me demanda le Russe.

— Non. C'est trop cher: huit francs.

— Pardon, que faites-vous à Paris ?

— Moi ?... je fréquente l'université.

— Vous n'avez pas un travail sérieux ?

— Que voulez-vous dire, m'étonnai-je.

— Rien, rien, dit-il avec un hochement de tête et il s'approcha du guichet.

Quand je voulus prendre mon billet, il m'arrêta en disant: Non, laissez. Je tiens à ce que vous soyez près de moi. Permettez-moi, je vous prie. Une autre fois ce sera votre tour.

Ernesto Rossi jouait comme à son habitude: merveilleusement. Le Russe était assis tranquillement à côté de moi, les mains croisées sur sa poitrine, sans bouger, si ce n'est parfois pour lisser son abondante chevelure. Au premier entracte je m'aperçus qu'il saluait de la tête quelqu'un dans une loge. Son visage s'était un peu éclairé. Un peu plus tard il me demanda à l'improviste si mes parents vivaient encore et quel était mon âge. Sans attendre ma réponse, il me tapa sur le genou et dit à voix basse : — Je suis content que vous soyez assis à côté de moi. De l'autre côté il y a un Français. Si vous n'étiez pas là, il pourrait se faire que j'aie près de moi un Alle-

mand, ce qui me rendrait nerveux et je n'entendrais pas Rossi. Merci.

En sortant il me prit par le bras et dit:

— Monsieur, vous êtes aujourd'hui mon hôte. Nous souperons ensemble.

— Merci de votre invitation. Mais je dois rentrer.

— Allons, allons ! La nuit est froide, vous pourriez prendre froid, dit le Russe, en m'entrainant.

Il me fut impossible de me dérober. Chemin faisant je lui dis mon nom et lui demandai le sien.

— Petar, trancha-t-il.

— Petar ?

— Oui, Petar. Le reste ne nous intéresse pas. A quoi bon? Et qui vous a demandé votre nom ?

— Mais...

— Vous êtes ridicule.

— Que voulez-vous dire ? dis-je sérieusement.

— Que vous êtes ridicule et pas davantage.

— Je vous prie, Monsieur,... vous savez que c'est la coutume dans le monde... — et je m'arrachai de sa main.

Il me prit de nouveau par le bras et dit avec nonchalance:

— Mon cher Monsieur, les coutumes sont la plus sotte chose du monde. Toute la pourriture de notre temps se fonde justement sur les coutumes. Vous Croates vous avez beaucoup de ces idoles nationales ! Vos toasts, votre odieux patriotisme de banquet, vos chefs de table et leurs fiškuš (4), tout cela rentre dans les traditions funestes. Croyez-moi, mon cher Monsieur, je ne connais pas de peuple qui pour sa patrie soit, autant que vous, capable de... boire. N'est-ce pas ainsi ?

J'étais ulcéré. Là dessus nous entrâmes au brillant restaurant de la Maison dorée et nous nous assîmes dans un coin. Un repas savoureux, un vin excellent, mais mon gosier serré ne laissait pas passer un morceau. D'abord le Russe mangea en silence. A plusieurs reprises il me pressa de manger.

(4) Les libations qui accompagnent les banquets croates suivent des rites bien établis, connus sous le nom de *križevački statut*. Le chef de table et ses assistants (*fiškuš*) sont chargés de les faire respecter.

— Monsieur, dit-il enfin, les Français sont de grands maîtres en cuisine et pour élever des barricades. — Puis après une pause: Vous êtes donc Croate... Croate ! Eh bien, écoutez, je vous plains, oui, je vous plains de tout mon cœur.

— Vous raillez ! répliquai-je en reposant sur la table mon couteau et ma fourchette.

— Je ne raille jamais, et je n'ai pas eu l'intention de vous blesser. Calmez-vous, cher Monsieur.

— Et pourquoi me plaignez-vous ? Expliquez-vous. Vous vous comportez étrangement avec vos hôtes...

— Dites, sincèrement. Oui, sincèrement, cher Monsieur — répliqua le Russe avec un mouvement de la tête et il fixa sur mon visage le regard pénétrant de ses grands yeux clairs dans lesquels j'aperçus alors l'éclat calme d'une grande bonté, de la bienveillance et de la sympathie. Il hocha encore la tête. — Oui, votre peuple est digne de compassion. Son passé, son lointain passé est assez beau, et si vous voulez glorieux. Pauvre peuple !... — et sa voix s'assourdit tristement. Puis ses yeux brillèrent, il me jeta un regard aigu et poursuivit d'un ton étouffé: — Je connais votre peuple, j'ai été longtemps dans votre pays. Vous êtes empoisonnés par l'esprit de l'étranger, qui vous ronge et vous souffle de noires inquiétudes. Vous n'avez aucune notion de morale politique et de cela est responsable le plus bas matérialisme, l'appétit de jouir. Vous ne savez ni mépriser ni haïr ce qui est digne de mépris ou de haine. Votre vie de société est vermoulue; des hommes sans conscience veulent se pousser partout et trouvent des partisans. Ce qui est honnête s'enfonce imprudemment dans la boue des mauvais sujets. Vous vous injuriez comme font les domestiques de bonne maison, et après boire vous vous portez les uns les autres aux étoiles. Dans votre bouche le mot liberté n'est guère qu'un bruit vide, un abominable juron. Vous êtes blême... Excusez-moi, je parle comme je sens. Du reste on ne peut pas dire que vous êtes seuls coupables en tout. Vous êtes un petit peuple étouffé par l'esprit allemand, et vous négligez votre langue. Vos aristocrates, vos fonctionnaires ainsi que leurs femmes et leurs enfants, vos professeurs mêmes parlent allemand. J'ai

entendu dans votre pays invectiver contre les commerçants arrivés depuis une dizaine d'année, parce qu'ils ne sont pas des patriotes croates. Comment peut-on exiger rien de pareil d'étrangers dont la langue maternelle est l'allemand quand on sait que bien des Croates cultivés !.. Mais en voilà assez sur cela. J'affirme que vous n'êtes pas dignes de la liberté et vous...

— Monsieur, vous m'outragez. Pourquoi ne sommes-nous pas dignes de la liberté ? Veuillez réfléchir avant de...

— Non, vous n'êtes pas dignes. Avez-vous combattu pour elle ? Savez-vous ce qu'est l'esprit de sacrifice ? Tous vos martyrs de ces temps-ci peuvent se compter sur les doigts. Combien de vous sont morts en prison, combien sur l'échafaud ?

A ces mots mon cœur se glaça, ma gorge se serra. Brusquement je me levai et je le saluai froidement. J'étais égaré et abattu. Le Russe fixa sur moi ses pénétrants yeux clairs, fit un salut de la tête et dit: — Je suis heureux, Monsieur, d'avoir fait votre connaissance. Adieu ou au revoir.

Je m'inclinai et je sortis sur le boulevard. J'errai longtemps dans l'enchantement de Paris, pour me soulager, pour apaiser mon cœur. Je rentrai enfin chez moi, je me couchai, mais pour être tourmenté par l'insomnie. Toute la nuit je m'agitai dans mon lit, me retournant d'un côté sur l'autre. Le Russe était sans cesse devant mes yeux, chacun de ses mots me brûlait douloureusement et je ne pouvais en arracher aucun de mes cerveau comme s'ils s'y étaient plantés à tout jamais.

II

Vers la fin de mai, j'allai un matin en me promenant jusqu'à la place où se dresse fièrement la haute tour St-Jacques de la Boucherie. La tour est en plein centre de la ville et en y montant on est saisi de stupeur: Quelle magnifique vue sur la ville grandiose ! Le jour était clair et j'eus l'idée d'y monter. Il était huit heures. Le gardien me dit aimablement: — Vous êtes venu trop tôt, Monsieur. Il n'y a encore personne et le règlement interdit de laisser monter un visiteur seul. Si vous

vous évanouissiez, qui pourrait m'avertir ? Attendez un peu, je vous prie. Quelqu'un ne tardera pas à venir.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Une jeune fille, bien et simplement mise s'approcha du gardien et lui demanda s'il était déjà possible de monter à la tour. Le gardien nous ouvrit la porte et nous engagea à monter lentement car l'escalier est long jusqu'au sommet. La jeune fille entra et s'engagea dans l'étroit escalier en colimaçon. Je la suivis. Un vêtement noir serrait sa taille mince et son corps épanoui, magnifique. Quelle démarche charmante ! Son petit chapeau sombre, comme un chapeau d'homme, couvrait sa chevelure dorée qui descendait en ondes sur la nuque. Elle avait les cheveux coupés. Elle était d'abord entrée rapidement, mais bientôt essouflée, elle se retourna vers moi et me dit en haletant :

— Je suis fatiguée.

— Veuillez vous reposer, répondis-je.

Elle s'assit sur une marche. De la haute et étroite fenêtre tombait sur sa tête et sur ses épaules un rayon doré du soleil matinal. Elle était très belle, parfaite en chaque mouvement, avec un visage extraordinairement sérieux.

— Il y aura une vue splendide aujourd'hui, me dit-elle en français et elle ajouta aussitôt: — Sommes nous déjà arrivés à la moitié ?

— Je le pense.

— Vous aussi vous êtes fatigué.

— Certes, Mademoiselle.

— Comme vous me regardez avec étonnement ! dit-elle avec un sourire.

— J'admire...

— Plait-il ?

— J'admire vos beaux yeux, repris-je d'un ton de plaisanterie.

— Eh! Seriez-vous galant? Ce n'est pas possible, car tous les hommes galants sont d'esprit plat.

— Vous êtes Russe, Mademoiselle, demandai-je brusquement en me rappelant le Russe avec qui j'avais été sept mois avant au théâtre italien et que je n'avais plus revu depuis.

— Oui. Et vous?

— Je suis Croate, dis-je et j'ajoutai mon nom.

— Je ne vous ai pas demandé votre nom. Je suis contente de trouver en vous un frère slave. Je m'appelle Maria. Savez-vous le russe, dit-elle gentiment.

— Je ne le sais pas encore...

— Vos enfants le sauront, dit-elle avec un mouvement de la tête.

— Croyez-vous, Mademoiselle?

— Je dis ce que je pense : je crois que vos enfants sauront le russe. Maintenant allons, non pas en avant, mais en haut!

Peu après nous étions sur la plate-forme. Le temps était clair, serein. Paris l'enchanteur s'étendait autour de nous : des maisons et des maisons à perte de vue. D'énormes palais, comme des îles de marbre, se dressaient partout fièrement, de hautes colonnes décoraient nombre de façades; des tours de style divers se dessinaient sur le bleu brillant du ciel; des coupoles dorées, de grandioses arcs de triomphe, la verdure de fastueux jardins, de vastes places, une file de ponts monumentaux, les flots de la Seine, de rapides vapeurs, la foule dense dans les rues à perte de vue, tout cela baigne, vibre, brille, ondule, bouge dans une mer de lumière dorée.

La belle Russe était fascinée. « Ah ! magnifique, magnifique! » criait-elle et sa voix sonore et chaude volait joyeuse de cette hauteur à d'autres pleines d'or et d'azur. Son vêtement noir serré sur ses flancs charmants, sa taille haute et souple se détachaient gracieusement dans la lumière du soleil. Un souffle saccadé soulevait sa poitrine; ses lèvres rouges entrouvertes laisaient voir l'éclat de ses dents blanches. L'air du matin glissait doucement sur la tour et caressait son doux visage, amenant sur les pommettes un peu de rouge, qui tranchait sur la blancheur de son teint presque transparent. Son front assez haut ne s'accordait pas avec le charme du visage, car il n'avait pas ces traits féminins, tantôt sensibles, tantôt animés, qui se fondent en tendre et doux reflet de pensées amoureuses, quand une âme de jeune fille rêve d'un monde enchanté. Sur son front ne brillait qu'une froide intelligence,

et l'on pouvait facilement y remarquer l'habitude de la pensée concentrée et pénétrante. Ses lèvres, leur courbe harmonieuse, leur rougeur humide et brillante, toute leur saine et ardente couleur de corail révélaient pourtant une âme de femme, des sentiments de femme, l'attente de l'amour et des baisers. Cette délicieuse beauté naturelle, cette grâce autour de ses lèvres charnues n'avaient pu être détruites par une volonté de fer, par quelque grande résolution de sacrifice qui avait sans doute pris possession de son esprit. Il y avait dans cette étonnante fille de l'héroïne et de la vierge pudique. Dans ses yeux profonds d'un bleu sombre, semblaient combattre deux êtres. Parfois ils flambaient puissamment, puis ils s'éteignaient, semblaient s'éloigner, se retirer dans son âme qui se réflétait alors innocente et calme dans ses tranquilles pupilles. Elle pouvait avoir vingt ans. Nous parlâmes longtemps du beau coup d'œil que nous avions du haut de la tour. A chaque instant elle me signalait tantôt un point, tantôt un autre de la grande ville. Parfois elle parlait avec enthousiasme :

— Etes-vous depuis longtemps à Paris, Mademoiselle? lui demandai-je.

— Depuis trois jours, mais j'y étais déjà venue. Regardez comme la Seine étincelle là-bas au loin. Ce vert est merveilleux! s'écria-t-elle puis elle réfléchit et continua plus bas, en fronçant les sourcils : — Ces palais sont une merveille, mais on ne doit pas oublier qu'ils ont été bâtis sur les ossements des esclaves, que chacun a sa sombre, sa sanglante histoire. Dans cet éclat insensé le sang de malheureux affamés, de martyrs a laissé des traces ineffaçables. Pendant des siècles le sang a coulé sous ces toits dorés, dans ces salles somptueuses et sans cesse son odeur a agacé les narines du peuple. Enfin l'incendie a éclaté. Moment émouvant. Certains ont pu croire que l'homme avait conquis sa dignité. Quelque chose s'est écroulé, mais on n'a pas encore dissipé la puanteur des décombres en putréfaction des siècles de ténèbres. Partout se dressent encore des monceaux d'ordures, des tas de cendres pourries. En balayant ces immondices nous y trouvons les perruques boueuses de tous les Louis, le linge sale de la Pompadour et l'amas des œuvres

des poètes courtisans. Pour laver tout cela, il faudra encore beaucoup de sang! dit doucement la Russe comme si elle se parlait à elle-même.

Elle réfléchit et baissa la tête. Je l'observai et je vis s'effacer lentement de son visage une tension nerveuse angoissante. Une douce tristesse éclaira son visage d'une grâce indicible. Elle s'arracha brusquement à ses pensées et me demanda à l'improviste :

— Etes-vous heureux?

— Pourquoi cette question?

— Pardon. Toutes les femmes sont curieuses.

— Il me semble, Mademoiselle, que vous n'êtes pas heureuse, que vous...

— Moi? dit-elle avec humeur. Elle me regarda vivement et eut un sourire amer. Son teint délicat avait un peu rougi.

— J'ai dit : il me semble.

— Eh bien! Quelqu'un peut-il être heureux dans ce monde, parmi des millions de misérables? Mais laissons cela. Etes-vous marié?

— Non, Mademoiselle.

— Ne vous semble-t-il pas que le mariage est quelque chose de noble ? Et je vous dis, moi, qu'il est encore plus noble de se marier et de rester fille. Vous vous étonnez? Vous me plaignez ?

— Je ne vous ai pas comprise.

— Ce n'est pas nécessaire. Dites-moi, avez-vous parfois aimé? demanda-t-elle tout à coup, et avec indifférence elle me tourna le dos.

— Est-ce que cela peut vous intéresser ?...

— Que dites-vous? dit-elle, en se retournant brusquement vers moi.

— Vous m'avez demandé...

— Et que sais-je ce que je vous ai demandé! De quoi puis-je parler avec vous, avec un homme? coupa-t-elle en haussant les épaules avec un peu de mépris. Puis elle s'écria : — Comme le Louvre est grand! J'ai visité hier le Musée.

— Que de belles choses là-dedans!

— Le palais du Louvre pourrait être un bel hôpital.

— Et les tableaux, et les autres collections? demandai-je.

— Il faut tout brûler. Que représentent pour vous ces tableaux? Pour la plupart, des préjugés. Ce sont des objets pour des repus, pour de riches vauriens. L'affamé, devant Raphaël, Murillo et Titien, ne sent rien de plus que la faim.

— Je suis convaincu, Mademoiselle, que vous n'étiez pas affamée quand vous regardiez hier les tableaux de ces génies. N'avez-vous rien éprouvé devant Raphaël? Murillo n'a-t-il pas touché votre cœur, enthousiasmé votre âme juvénile ?

— Non, dit-elle doucement et elle baissa la tête.

— Vous n'aimez donc pas l'art?

— J'aime la nature, la vérité, et l'art est mensonge. Murillo... oui, elle est belle cette sainte famille, quelle tendresse dans le regard de la Vierge... l'inspiration divine est dans une œuvre pareille... mais que dis-je? Je suis tout à fait folle! Si mes amis m'entendaient! Croyez-moi, je déteste l'art; non, il ne peut pas apaiser mon cœur. Voilà, suis-je maintenant parfaitement sincère?

Son visage avait pâli, ses lèvres frémissaient.

— Vous êtes troublée, Mademoiselle. N'êtes-vous pas bien?

— C'est le bleu du ciel qui m'a grisée, la douceur de ce jour, un parfum qui flotte autour de ma tête, ce printemps parisien. Ah, vous êtes heureux, vous ne pouvez pas me comprendre! Avez-vous lu quelque chose sur les femmes russes?

— Quelque peu.

— Et que pensez-vous d'elles?

— Qu'elles sont belles et — mystérieuses.

— Les hommes galants ont d'habitude peu d'esprit... Pardon! Que vous êtes drôles, vous autres hommes. Vous n'êtes pas fâché contre moi? Adieu, Monsieur. Je rentre chez moi, dit-elle et elle me tendit sa main fine. Puis elle ouvrit tout grands ses yeux et me regardant gentiment elle demanda encore : Vous n'êtes pas fâché?

— Pas du tout, je suis au contraire très heureux...

— Bon, bon ! m'interrompit-elle. — J'habite à l'hôtel de

Richemond, boulevard Sébastopol, premier étage au n° 7. Ce soir, si vous voulez, venez prendre une tasse de thé.

Je m'inclinai, en répétant le nom de l'hôtel, le boulevard, l'étage et le numéro de la chambre.

— C'est cela. Venez, cela fera plaisir à mon Petar.

— Votre... ?

— Mon mari Petar.

— Il s'appelle Petar, n'est-ce pas...

— Qu'avez-vous imaginé?

— Rien! Il y a environ sept mois...

— Ah! jeta-t-elle vivement.

— J'ai fait la connaissance d'un Russe nommé Petar...

— Petar Kisanov, acheva-t-elle.

— Je sais seulement qu'il s'appelle Petar.

— Vous avez été ensemble au Théâtre Italien. Voilà pourquoi je vous connais si bien. J'étais ce soir-là, dans une loge avec l'ambassadeur de Russie et je vous ai vu avec Petar, assis à côté de lui au parterre. Vous êtes allés ensuite au restaurant de la Maison dorée. Ah, c'est donc vous ce Croate? Venez ce soir, je vous ferai faire la paix avec Petar. Il m'a tout raconté.

— C'est votre mari? demandai-je stupéfait.

— C'est ce qu'on dit. En tout cas venez. Adieu, Monsieur! dit-elle en souriant. Elle se détourna brusquement et disparut dans l'escalier.

J'entendis encore quelques instants le froufrou de sa robe. J'allai ensuite m'appuyer à la balustrade pour la voir quand elle sortirait. Je l'aperçus aussitôt. Elle regarda vers le haut de la tour et me fit un signe de la main. Bientôt après, elle se perdait dans la foule.

III

J'étais assis à la terrasse du Café des Princes sur le boulevard Montmartre, tenant à la main des journaux, et je regardais la foule qui coulait sur le trottoir. J'avais été pris d'une grande agitation. Le temps traînait. Je désirais que le soir

arrivât bientôt pour aller retrouver cette Russe. J'imaginai qu'elle me dirait ce qu'elle faisait à Paris, et que je pénétrerais un peu dans l'âme de ces êtres étranges. Je sentais ce qu'ils étaient, mais rien ne m'était tout à fait clair. J'y avais réfléchi longuement. Vers trois heures, un homme de haute taille s'arrêta devant moi, me saisit la main et me salua en croate :

— Bonjour, Monsieur.

— Vous, dis-je avec un recul, en reconnaissant Petar. Vous!

— Eh oui, je suis toujours moi! répondit-il et il s'assit près de moi.

— Je n'espérais pas...

— Que je vous trouve ici ? Je vous vois souvent. Vous habitez à l'Hôtel de Castille. Je sais qui vous êtes. Nous nous connaissons bien. Pensez-vous que j'aurais causé avec vous, si j'avais su... Non, vous n'avez pas été envoyé à Paris pour me surveiller.

— Non!

— Une Russe, nommée Maria, m'a dit qu'elle vous a rencontré par hasard. Elle vous a invité à prendre le thé ce soir, mais je vous prie de ne pas aller chez elle. Remettons à plus tard. Quelque chose d'imprévu que je ne puis vous dire... Excusez-moi. Est-ce que Maria vous plaît?

— Pourquoi cette question?

— Maria est une fille intelligente et décidée.

— N'est-elle pas votre femme?

— Elle l'est, sans l'être. Elle m'a épousé, parce qu'elle est enthousiasmée pour la cause, qui exige la plus grande abnégation. Vous ne savez pas ce qu'est le monde. Quelques-uns de mes amis et moi nous avons besoin de Maria à cause de sa beauté! Elle se prête à n'importe quel sacrifice pour notre idéal qui est le sien, à sacrifier sa jeunesse, son idéal, sa vie s'il le faut. Vous comprenez?

— Je comprends. J'ai lu qu'il y a des femmes qui, pour certains Russes, sont un moyen...

— Plus bas! Je parle sincèrement avec vous, car je crois que cela peut vous être utile, que vous pourriez apprendre quelque chose.

— Jamais. Votre besogne m'est odieuse. Vous êtes un malheur pour votre patrie, vous et ceux qui pensent comme vous; votre activité ne mène pas à la liberté. Vous êtes l'instrument de l'étranger et peut-être ne vous en rendez-vous pas compte.

Le Russe sourit et demanda :

— Craignez-vous la mort?

— Encore vos questions bizarres!

— L'homme passe dans la quatrième dimension sans s'en rendre compte.

— Je le crois.

— Aujourd'hui vous êtes mal disposé. Peut-être vous êtes-vous épris de Maria? Pauvre fille! Ecoutez : je crois que le plus grand délice de la vie est de regarder la tête coupée d'une jeune fille qui est tombée pour la liberté de sa patrie. Monsieur, le monde entendra beaucoup parler des femmes russes! Vous autres Croates, vous vivez dans le voisinage de la Turquie, et beaucoup d'entre vous considèrent la femme comme un être inférieur. A vos femmes, dans de pauvres salons, vous permettez tout, comme à des enfants, et par là vous les humiliez car vous ne leur permettez pas de parler avec vous de choses sérieuses.

— Avez-vous vécu longtemps en Croatie?

— J'ai vécu un an parmi votre peuple. Le peuple est magnifique, il a bon cœur, il est très accueillant, mais l'hospitalité n'est pas une vertu. On pourrait l'éclairer mais ce sera difficile car vos gens cultivés tuent en lui tout sentiment noble. C'est tout naturel, puisque la classe la plus cultivée est empoisonnée par les idées de l'internationale ploutocratique qui a des milliards et qui dispose pour son service de presque tous les journaux allemands. Ces journaux-là sont pour vous Croates l'écriture sainte et ils vous ont submergés. Le savez-vous? Ah, mon cher Monsieur, je prêche dans le désert. Adieu.

IV

Du haut de Montmartre une agréable brise descendait sur la grande ville, coulait parmi les grands palais et tombait sur la Seine. Appuyé à ma fenêtre je respirais avidement l'air frais

du matin, j'écoutais le bruit, cette énorme rumeur sourde, et je regardais les toits à perte de vue briller sous le soleil. J'habityais au quatrième étage de l'Hôtel de Castille, à l'angle de la rue de Richelieu.

On frappa à la porte de ma petite chambre. J'ouvris et poussai un cri : Vous! — Devant moi se tenait Maria, la belle Russe. Elle me tendit sa jolie main, sourit tristement et dit à voix basse :

— Oui, c'est moi.

— Madame, Mademoiselle, quel honneur!

— Oh, je vous en prie, dit-elle avec un geste de la main. Elle s'assit et continua :

— Vous êtes surpris?

— Je n'aurais pas espéré... Peut-être est-il arrivé un malheur? demandai-je quand je m'aperçus qu'elle était pâle.

Elle soupira, me jeta un coup d'œil brusque et implorant, puis elle se leva, me serra la main et dit d'une voix ferme :

— Permettez-moi de rester dans votre chambre jusqu'à ce soir. Je serai tranquille, je ne vous dérangerai pas si vous avez à faire... Je pars ce soir... pour Londres. Ce monde est plein de choses étranges! Avant-hier je vous avais prié de me faire une visite. Mais vous ne m'en voudrez pas. Que je suis malheureuse!

— Vous en vouloir? Mais non, Mademoiselle.

— Depuis avant-hier, il est arrivé... Dois-je parler?

— Comme vous le croirez bon.

— Avant-hier mon mari m'apprit que mon frère était arrivé à Paris. Nous avions bien pressenti qu'il y viendrait quand il saurait que nous y étions. Mon frère est venu, et la conséquence...

— Vous vous sentez mal?

— Conséquence : la mort de mon mari.

— Comment?...

— Mon frère l'a tué.

— Mademoiselle!

— Il l'a tué hier soir au bois de Vincennes.

— Est-ce possible?

— Mes amis m'ont annoncé que mon mari a été tué en duel et m'ont ordonné de fuir à Londres.

— De grâce, procurez-moi les journaux d'aujourd'hui.

Je sortis de ma chambre et quand je rentrai, elle me dit à voix basse : — Nous regrettons tous la mort de Petar. C'était un homme audacieux et très intelligent. Je ne l'aimais pas, non je ne l'aimais pas...

Sur ces mots, son grand front s'assombrit, un sourire amer flotta sur ses lèvres. Je la regardai stupéfait.

— Calmez-vous, Mademoiselle... Madame... Je ne sais comment dire...

— Oh, n'importe! Je suis tout à fait calme. J'avais pressenti que le sang coulerait à cause de moi. Et il a coulé. Petar était trop sûr de son adresse à l'escrime. J'avais proposé de supprimer son adversaire par un autre moyen.

— Son adversaire?

— Oui, mon frère, prononça Maria et elle pâlit.

— C'est affreux! criai-je en frappant du pied.

— Affreux? Que suis-je à vos yeux? Un monstre, une bête fauve! Affreux? Et les souffrances d'un grand peuple.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix sèche et amère. Ses doigts tremblaient, tout à coup son sang avait afflué du cœur sous la peau transparente et délicate de son visage. Elle me lança un regard aigu, puis appuya sa tête sur sa main. A ce moment le domestique apporta les journaux. Maria les lui arracha des mains et me montra un entrefilet en me disant de lire avec elle. Je lus : « Le garde N. N. du bois de Vincennes entendit hier soir vers sept heures un cliquetis d'armes dans un coin écarté du bois. Il s'y précipita et aperçut un homme étendu dans l'herbe. L'homme, blessé d'un coup d'épée, expira peu après. Le garde a informé le commissariat de police voisin. Le cadavre inconnu a été transporté à la Morgue. » Suivait le signalement du mort.

— D'après le signalement c'est Petar. Dommage ! soupira Maria.

— Les journaux disent qu'on ne connaît pas son nom... Beaucoup de gens se ressemblent. Peut-être ne s'agit-il pas de...

— Petar ?

— Oui.

— Possible. Vous le connaissez, voudriez-vous prendre la peine d'aller à la morgue ?

— Si vous le désirez.

— Je vous en prie.

Je me levai, je sortis et je pris un fiacre. J'arrivai bientôt à la morgue, derrière Notre-Dame. C'est là qu'on apporte les cadavres inconnus qui gisent rangés l'un à côté de l'autre derrière une glace. Leurs vêtements sont pendus au mur. Si quelqu'un les reconnaît, il peut informer la Sûreté. Ce jour-là il y en avait deux couchés sur les dalles de marbre : une jeune femme, toute bleue pour être restée plusieurs jours dans la Seine et dont les cheveux noirs étaient pleins de boue — et Petar.

En sortant de la morgue, je fis quelques pas sur le quai. Dans cette triste maison, dont l'aspect sévère suffit à dire la destination, gisent des cadavres, des vêtements pendent sanglants et fangeux, et devant moi, le long des rives de la Seine se dressent de hautains palais, brillent des coupoles, étincellent de magnifiques ponts dans l'éclat du soleil. J'étais troublé, j'avais besoin de me reprendre, je sentais autour de moi tout Paris, tout son amour et toute sa haine, son luxe et sa misère; j'étais pris de cette fièvre indescriptible, plutôt douce que douloureuse, la fièvre parisienne. Après que le cœur a été secoué par de grands événements hors de l'ordinaire, après avoir parlé avec cette belle et énigmatique Russe, après avoir vu ces cadavres ensanglantés, quand on a derrière soi cette affreuse morgue, et devant soi sur l'autre rive de la Seine le splendide Louvre, où, dans d'immenses galeries magnifiques, calmes et lumineuses, flotte l'esprit des grands génies, peintres et sculpteurs, où sourit la Venus de Milo, alors on sent cette fièvre, toute l'énormité de Paris, alors se dégage une sorte de chaleur, car on est au cœur du monde, au cœur de l'humanité. Si là-dessus on pense à la gloire du peuple français, à tout ce que cette noble nation a fait pour l'humanité, de nouveaux sentiments s'éveillent dans le cœur, on comprend que le bon et sage

Massimo d'Azeglio a dit une sainte vérité en affirmant que tout homme cultivé a deux patries, la sienne et puis la France.

Je me promenai, j'errai quelque temps enivré et pensif, puis je rentrai. J'étais devant ma porte, quand de ma chambre sortit une jeune femme grande et belle, autant que je pus distinguer. J'entrai et Maria, pâle et tremblante se leva du divan.

— L'avez-vous...?

— Je l'ai vu. Il est là, étendu à côté d'une femme. Affreux!

— Je n'ai pas peur de la mort... je désire, je voudrais mourir, mais je n'en ai pas le droit. Si vous saviez!

— Calmez-vous.

— Je suis bien malheureuse, soupira-t-elle et elle joignit ses mains tremblantes devant son visage désespéré.

— Mademoiselle...

— Veuve, je suis maintenant veuve... et vierge! s'écria-t-elle d'une voix étranglée, et les larmes jaillirent de ses yeux. — Mon cœur — continua-t-elle avec désespoir — ne saignerait pas ainsi aujourd'hui, si je n'étais pas entrée dans un cercle de nobles désespérés. J'ai anéanti mon bonheur, j'ai piétiné mon cœur, j'en ai arraché de doux sentiments... Comme il m'aimait. Oui, j'ai aimé un homme noble, j'ai empoisonné ma vie par ma trahison, et il vit, il en aime une autre, il s'est marié, il est heureux et bienheureux car il m'a sans doute oubliée... J'ai tout sacrifié à notre grande idée, tout : jeunesse, amour, vie. Trop tôt mes parents sont descendus au tombeau, je suis restée seule avec mon frère. Ceux dont je partage les idées m'ont attirée dans leur groupe, pour que ma jeunesse, comme ils disent, leur soit un moyen d'atteindre leur but. J'ai épousé Petar pour rester vierge, pour rester jeune et fraîche, pour pouvoir plus facilement séduire, affoler certains hommes: nos bourreaux, nos espions. Si j'avais des enfants, m'a-t-on dit, mon visage se flétrirait, je ne penserais plus qu'à eux. Petar m'a épousée, parce qu'ils ont pensé que je pourrais trahir si je restais fille. Je n'ai pas, seule... Horreur! dit-elle d'une voix tremblante.

Elle tremblait toute, ses yeux étaient inquiets et troubles,

son visage coloré d'une chaleur de fièvre et elle s'exprimait par phrases entrecoupées, comme si elle se parlait à elle-même. Je me tenais près de la fenêtre surpris et triste. Maria réfléchissait avec un hochement de sa tête baissée. A un moment elle se couvrit le front de ses mains, pressa son visage et reprit douloureusement : — Ah, mon frère. C'est affreux. Lui aussi doit mourir. Cet aveugle ennemi de la liberté avait soif du sang de Petar, il a voulu se venger de Petar à cause de moi. O Ivan, mon frère aimé! Que feront tes enfants, ta femme qui dans quelques jours sera veuve? La malédiction est tombée sur ma tête. Elle, Olga, mon amie d'autrefois, c'est elle qui doit le supprimer! Oui, Olga est belle et mon frère est léger. Elle le séduira et causera sa perte. Frère, pourquoi es-tu venu à Paris? Tu es déjà condamné à mort, oui, mes camarades t'ont condamné et Olga sera ton bourreau... Olga... C'est affreux.

— Calmez-vous, Mademoiselle.

— Horrible, horrible! Olga est venue ici, elle m'a dit que mon frère serait... qu'il est condamné... Non, elle ne doit pas le tuer... c'est affreux... J'irai la trouver. Elle était ici il n'y a qu'un moment, quand vous êtes arrivé...

— Cette jeune fille grande? interrompis-je.

— Oui, c'est-elle qui... je vais la trouver... je vais... c'est affreux... j'y vais...

Elle se leva désespérée, s'élança vers la porte, puis s'arrêta tout à coup, se mit à trembler et s'affaissa sur le dos. Je me précipitai et m'agenouillai auprès d'elle. Elle était pâle comme la mort, les yeux fermés. Je pris de l'eau et je lui en arrosai le visage, puis, je la portai sur le divan, déboutonnai son corsage vers le cou pour faciliter la respiration.

Quand elle revint à elle, elle me regarda avec stupeur. Ensuite les larmes jaillirent de ses yeux et elle pleura doucement jusqu'à six heures. Alors elle se leva, me tendit la main, fixa sur moi ses yeux pleins de larmes et se mit à parler d'une voix tremblante.

— Et maintenant à la gare, pour Londres. Comment vous remercier? Aujourd'hui j'ai versé mes dernières larmes. Je n'ai plus rien en ce monde que je puisse perdre. Mon cœur est

mort pour tout, sauf pour ma patrie. Les Russes ont une grande, une lourde tâche. Ils doivent faire beaucoup pour eux-mêmes et pour l'humanité. La grande Révolution française a étonné le monde : ce n'était qu'un essai, un début. Le peuple russe, grand, bon et noble, achèvera l'œuvre commencée.

— En êtes-vous bien convaincue ?

— Absolument.

— Cela pourrait être, si un peuple n'y faisait obstacle, un peuple chez qui le sens de l'esclavage est inné.

— Je comprends ce que vous voulez dire, mais je crois que les Allemands comprendront enfin ce que signifient les mots : dignité humaine.

La conversation s'arrêta là. Je la conduisis à la gare dans une voiture fermée. Avant de monter en wagon elle me serra la main, me regarda tristement et dit à voix basse : — Encore une fois, merci! Adieu! Nous nous reverrons peut-être encore, si je ne suis pas pendue.

MÉLANGES

SOUVENIRS DU CONGRES DES P.E.N. CLUBS EN 1933

En 1933, la ville de Dubrovnik a vu la réunion du Congrès des P.E.N. Clubs, présidée par H. G. Wells. Un nombre imposant d'écrivains venus de tous les pays d'Europe y prit part, et parmi eux, nombre d'hommes de lettres de renommée mondiale, représentants distingués de la vie littéraire de leurs pays. Une fois terminés les travaux, parfois pénibles du Congrès, ils profitèrent de leur séjour à Dubrovnik pour savourer les beautés de cette côte enchanteresse, puis, par groupes, ils pénétrèrent dans les différentes directions, à l'intérieur du pays. Un groupe important visita Zagreb. Les écrivains français et belges furent, entre autres, spécialement reçus à l'Institut Français et à la Société des Amis de la France de Zagreb.

En faisant leurs adieux à Dubrovnik, quelques uns des participants ont voulu exprimer leur admiration. Nous sommes heureux de pouvoir publier deux pièces inédites composées à cette occasion par deux grands écrivains belges, l'un M. Toussaint van Boleaere, représentant le centre flamand, et l'autre, M. L. P. Thomas, le centre d'expression française à Bruxelles. Les phrases harmonieuses et les vers délicats que nous allons reproduire font honneur à leurs auteurs et à la ville qui les a inspirés.

***

« Par sa situation merveilleuse au flanc des montagnes et au bord d'une mer dont le bleu profond se mêle, par places, à un bleu d'une clarté et d'une limpidité étonnantes,

« par sa structure et son architecture, entourée qu'elle est de remparts audacieux, et, dans son emplacement réduit, remplie de monuments au caractère à la fois sobre, mâle et émouvant — car tout ici semble être créé et construit, non pour l'attaque, mais pour l'ordre, le travail, la vie journalière et pour la défense de cet ordre et de cette vie —

« la ville de Dubrovnik a produit sur moi l'impression la plus profonde : je garderai d'elle l'image nette et précise de la véritable beauté ».

27 mai 1933, Dubrovnik.

F. V. TOUSSAINT VAN BOELAERE.

***

Fernand V. Toussaint van Boelaere, né en 1875, est le grand représentant de la prose dans les lettres flamandes. Déjà son premier roman « Landelijk Minnespel » (Jeu d'amour paysan) lui valut une renommée de grand styliste. Mais l'élégance de la forme qui lui conquit le titre d'orfèvre des lettres flamandes s'accompagne d'une observation psychologique très fine et d'une maîtrise du sujet, capables de fournir un chef-d'œuvre avec les moyens les plus simples. Quelques uns de ses sujets s'apparentent à l'expressionisme, d'autres touchent au fantastique (*La Légende de Notre-Dame de Hal, Turren*). Ses nouvelles et ses esquisses

ont été réunies en plusieurs volumes (*De bloetende Verwachting* — L'attente fleurissante, *De zilveren Vruchtenschaal* — Le vase aux fruits d'argent) ou éditées séparément (*Gesprek in Tractoria* — Le dialogue dans un music-hall). Plusieurs ont été traduites en français. Toussaint de Boelaere est en même temps un critique de haute compétence et auteur des récits de voyage délicieux (Impressions de Barcelone).

La position distinguée que Toussaint van Boelaere occupe dans les lettres flamandes se traduit aussi par la place qui lui a été faite dans le monde littéraire. Il est membre de l'Académie Royale Flamande, vice-président de l'Association des littérateurs flamands, et président du P. E. N. Club flamand. C'est en cette dernière qualité qu'il a assisté au Congrès de Dubrovnik comme il a participé aussi à d'autres Congrès du P. E. N. Club où il se distingua toujours par l'élégance de son allure et l'autorité de ses interventions aux débats. Hors des lettres, il est actuellement inspecteur général au Ministère de la Justice.



DUBROVNIK

O puissantes montagnes
découpant l'azur
du rude et pur profil de vos lignes hautaines,

montagnes dures
qui sur vos bases surhumaines
défiez la morsure incessante du temps;

montagnes se nouant
en chaînes embrassées
qui se baignent dans l'onde en un geste suave;

rochers faisant le geste de l'aimée
ouvrant les bras harmonieux
qui trahissent son âme,

O ! Dubrovnik, peuplée de souvenirs,
cité qui sait unir
la force et la constance à la douceur;

toi qui voulus communier
avec l'élan de la pensée
et le rêve infini de la beauté,

tu symbolises le peuple sublime
qui n'a connu la honte ni la peur
et tu nous dis, dans ta grandeur et ta bonté,

de chant inflexible et vibrant d'amour
de ceux qui portent dans leurs yeux le jour
et leur haute âme sur les cimes.

Lucien-Paul THOMAS.
Dubrovnik le 28 *mai* 1933.

*
**

Lucien-Paul Thomas, né à Liège en 1880, est à la fois un savant éminent et un homme de lettres de rare culture. Après avoir enseigné à l'Université de Liège, il est actuellement professeur ordinaire de littérature et philologie romanes à l'Université de Bruxelles et président de la Faculté de philosophie et des lettres. Comme savant il a publié un grand nombre d'ouvrages et d'études sur les littératures française et espagnole et sur la littérature comparée de la France, de la Belgique et de l'Espagne, ainsi que sur le théâtre en France et en Belgique. La seule énumération de ces travaux remplirait plusieurs pages. Notons cependant qu'il a étudié, avec autant d'amour que de fine compréhension et de profonde pénétration du sujet, les mystères du moyen-âge, notamment le *Sponsus*, drame liturgique de la fin du XI[e] siècle, et qu'il a consacré une série d'études au plus glorieux des poètes espagnols du XVI[e] siècle, Gongora. Le poète en lui a entraîné le savant vers des études magistrales sur la versification ancienne et moderne.

Le travail scientifique amena Lucien-Paul Thomas à des missions scentifiques en Allemagne, en France, en Espagne, en Pologne, en Amérique. Fondateur de l'Institut des études hispaniques à Bruxelles, il est membre titulaire ou correspondant de plusieurs Académies savantes, notamment de l'Académie Royale belge de langue et littérature françaises dont il est actuellement directeur. Il est aussi vice-président du Club des écrivains belges de langue française.

A côté du savant il y a le poète. Un poète ardent, subtil, pratiquant en maître souverain cet art de la versification qu'il a étudié comme savant. En tant qu'homme de lettres, il est initiateur fondateur et collaborateur de plusieurs périodiques intéressants, tels que *Le journal des poètes*, *L'avant-poste*, *Le Thyrse*.

A-y.

CHRONIQUE

Bizet sur la scène croate : Carmen, Les pêcheurs de perles, L'Arlésienne. — L'opéra de Bizet, *Carmen*, est arrivé relativement tard sur la scène croate. La première date de 1893, c'est à dire 18 ans après qu'il eût paru à l'Opéra-comique. La raison en est d'une part qu'il connut pour ses débuts un échec à Paris, et que par suite il fallut attendre longtemps pour que justice lui fût rendue et qu'on pensât à l'exporter. D'autre part la première période de vie stable de l'opéra de Zagreb (1870-1889) sous la direction de Ivan Zajc, dominée par les influences italienne et austro-allemande, n'a pas fait grande part à la musique française.

Dans l'intervalle de cinq ans qui sépare le premier opéra stable de sa résurrection sous la direction de Stjepan Miletić (1895) Zagreb n'a pourtant pas été privé tout à fait de théâtre musical. Sur le modèle italien on organisait de temps à autre des saisons d'opéra dont le mérite revient surtout au baryton, plus tard intendant du théâtre, Ivo Hreljanović, et au chef d'orchestre, plus tard directeur de l'opéra, Nikola Faller.

Faller, élève de Massenet au conservatoire de Paris, a été le premier à propager avec enthousiasme en Croatie la musique française d'opéra. En collaboration avec Hreljanović il organisa pendant l'été de 1893 une saison au programme de laquelle figurait entre autres *Carmen*.

La première eut lieu dans l'ancien théâtre de la place Saint-Marc le 18 juin 1893. L'orchestre était dirigé par Faller, Vaclav Anton avait fait la mise en scène; la traduction due à August Harambašić n'était chantée qu'en partie : les principaux rôles étaient chantés en italien par Amadea Santarelli (Carmen) et Vincenzo Maina (Don José) ; Escamillo (Hreljanović) et les rôles secondaires et les chœurs chantaient en croate. Il est intéressant de noter que l'affiche portait la mention : « Les costumes proviennent du théâtre de la cour royale de Dresde. » Le succès fut grand et il y eut sept représentations pendant la saison. A la quatrième et à la cinquième Franjo Bučar chanta Don José : ce fut le premier interprète croate du rôle.

Le succès continua pendant la saison suivante, 1894-95, avec six représentations. Faller dirigeait encore, mais la traduction était nouvelle et signée de Josip Eugen Tomić. On retrouve Amadea Santarelli dans le rôle de Carmen, c'est le ténor italien Larizza qui chante celui de Don José et le baryton portugais Bensaude celui d'Escamillo. Le petit rôle de Moralès était rempli par un amateur, croate, le baryton Bogoljub Krnić. L'orchestre était tenu par la musique du 53e régiment I. et R. d'infanterie archiduc Lavoslav.

Pendant la saison 1895-96, après treize représentations dans l'ancien théâtre, *Carmen* retrouvait sa place sur la nouvelle scène, où Miletić la faisait figurer au répertoire de l'opéra croate ressuscité, avec une nouvelle mise en scène et une nouvell distribution : Matušekova, Carmen; Hofer, Don José; Kroupa, Escamillo, tous trois tchèques mais chantant en croate. L'orchestre était sous la direction de Rumpel, directeur de l'opéra pendant l'administration de Miletić. Cette saison vit encore huit représentations, avec pour la première fois une actrice française dans

le rôle de Carmen (représentation du 3 mars 1896), Amélie Marcolini. Son partenaire dans le rôle d'Escamillo était Ernesto Cammarota, un Italien fixé en Croatie, qui chantait cette partie pour la première fois et qui allait la chanter sans rival pendant plusieurs lustres. Il faut noter aussi la date du 25 mars 1896 où pour la première fois ce fut une Croate qui occupa le principal rôle, Leonija Brückl, de Karlovac, fille d'une française, célèbre primadonna du théâtre de Zagreb.

La saison suivante, 1896-97, c'est le « rossignol italien », la grande Gemma Bellincioni qui chante Carmen, et pendant son séjour chante aussi dans *Cavalleria*, *Paillasse* et la *Traviata*, c'est à dire dans des rôles aux exigences vocales les plus diverses. Son partenaire est Cammarota et Escamillo le baryton Bogdan Vulaković, longtemps attaché ensuite à l'opéra de Zagreb. Le 6 février 1897, le personnage de Carmen est créé par la célèbre Gabrijela Horvat, de Varaždin, plus tard primadonna du Národní Divadlo de Prague.

Gemma Bellincioni et Amélie Marcolini reviennent en 1897-98 et en 1898-99. La saison 1898-99 donne au public croate l'occasion d'entendre deux fois dans le rôle de Carmen Hélène de Tériane et Franceschina Prevosti. En 1900, quand Ivo Hreljanović a succédé à Miletić, Zagreb entend trois excellentes Carmen, Théa Dorré, une française de New-York, Louise Ehrenstein, chanteuse de la chambre I. et R., et Margherita Julia, de Trieste. En 1903 ce fut le tour de Charlotte Wyns, de l'Opéra-comique de Paris, qui donna trois représentations. 1902 marque la fin de la deuxième époque de l'opéra de Zagreb, qui se reconstituera en 1909. Depuis lors il n'y a plus eu d'interruption. Espérons qu'il ne se trouvera désormais personne pour le suspendre encore !

Stjepan Miletić dans ses mémoires dramatiques (*Hrvatsko Glumište*, 1905) fait remarquer que Zagreb a toujours eu un excellent Don José en Cammaroti et une excellente Micaëla en Micika Freudenreich, mais Carmen a été rarement chantée par des artistes croates. Cependant on a pu voir et entendre les meilleures Carmen du monde depuis Bellincioni jusqu'à Mme Tériane. « C'est ainsi, dit-il que *Carmen* est devenue une représentation d'élite de notre répertoire d'opéra. »

Après une interruption de huit ans, Carmen est reprise le 5 mai 1909, avec Faller comme chef d'orchestre. Pour la première fois Carmen est jouée par Anka Horvat, plus tard premier contralto à l'opéra de la cour à Dresde. Depuis cette date *Carmen* est restée sans interruption au répertoire. La troupe de Zagreb l'a représentée à Split, à Dubrovnik, à Sarajevo et, pendant la guerre, à Trieste, où elle obtint un brillant succès.

Carmen a toujours eu comme interprètes nos meilleurs artistes. Au pupitre se sont succédé Nikola Faller, Srećko Albini, Milan Sachs, Krešimir Baranović, Oskar Smodek, Lovro Matačić et Oscar Jozefović. Nos plus brillantes Carmen furent Grabrijela Horvat, Vika Engel-Mošinski, Marta Griff-Pospšil et Ančica Mitrović. Don José a trouvé d'excellents interprètes en Mario Simenc, Pavle Marion-Vlahović et Josip Rijavec. Marko Vušković s'est particulièrement distingué dans le rôle d'Escamillo. Entre les artistes étrangers, après la guerre, des succès inoubliables sont allés à Jelena Sadoven dans le rôle de Carmen et à Stefan Belina-Skupiewski dans celui de Don José, et en 1914, à la veille de la guerre à la célèbre française Mme Charles Cahier. Une intéressante réprésentation fut celle que donnèrent les artistes de l'Opéra-comique le 3 juin 1928, avec Ninon Vallin (Carmen), A. Lapelletrie (Don José) et J. Baldoux (Escamillo). Georges Razigorde dirigeait l'orchestre.

Carmen compte au nombre des opéras le plus souvent donnés à Zagreb. Depuis que nous avons des statistiques sûres, depuis 1870, il y a eu eu

tout 217 représentations, c'est à dire au troisième rang après *Faust* de Gounod (276 représentations) et *Nikola Subić Zrinski* de Zajc (227 représentations).

Enfin, le 21 octobre 1938 on a commémoré le centenaire de la naissance de Bizet par une représentation de *Carmen*.

Outre *Carmen* le théâtre de Zagreb a donné deux autres ouvrages de Bizet Le 24 mars 1900 eut lieu la première des *Pêcheurs de perles*, avec Grabarska, Cammarota, Burien et Lesić, sous la direction musicale de Faller. Après quatre représentations la même année, cette œuvre a disparu du répertoire.

L'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet a été jouée trois fois à Zagreb en 1903 (première le 1er janvier), dans la traduction de Vanda Iblerova avec la mise en scène de Andrija Fijan. L'accompagnement musical de Bizet était dirigé par Srećko Albini. A côté de la célèbre Marija Ružička-Strozzi, les premiers rôles étaient tenus par les meilleurs acteurs réalistes de la scène croate : Tonka Savić, Mila Dimitrijević, Gavro Savić, Dragutin Freudenreich, Miša Dimitrijević, Borijov Rakošvić. L'*Aélésienne* avait été déjà jouée dans l'ancien théâtre le 2 décembre 1878 sous le titre de *Nova Ljubav*, dans l'adaptation de Gottlieb Ritter, mais, semble-t-il, sans la musique.

S. Batušić.

Harry Baur en Yougslavie. — Le grand artiste français Harry Baur vient de visiter la Yougoslavie, au cours d'une tournée qui le porta successivement en Grèce, Turquie, Bulgarie, Roumanieè Sa gloire n'y était plus à faire puisque le film français, en passe d'occuper la première place en ces pays, non seulement qualitativement mais aussi quantativement, (si toutefois les prescriptions des contrôles de devises ne paralysent pas son expansion victorieuse) le considère depuis quelques années comme un de ses acteurs les plus estimés. Aussi l'intérêt de cette tournée au cours de laquelle Harry Baur et sa troupe jouèrent successivement à Belgrade et à Zagreb, les 23, 24, 25 et 26 novembre, « Samson » de Bernstein et « Jazz » de Pagñol, fut-il dans le rapprochement de l'artiste tel qu'il nous est connu de l'écran, avec son apparition sur la scène. Epreuve difficile et délicate, qui pour beaucoup d' « étoiles » tourne en défaveur, la déception des spectateurs étant presque de règle. Mais pour Harry Baur elle tourna tout au contraire en sa faveur : tous les critiques des journaux de Zagreb — qui est une ville à longue tradition théâtrale — furent unanimes à reconnaître les qualités éminentes de cet artiste si humain et si vigoureux. Si l'on peut comparer son succès dans les deux pièces qu'il interpréta successivement, il semble que son Brachat a produit une impression plus profonde que son professeur Blaise, la pièce de Bernstein étant plus unie de style et se prêtant par conséquent mieux au jeux éminemment réaliste de Harry Baur.

La troupe qui l'accompagne a aussi agréablement surpris le public de Zagreb, parce qu'elle inflige un démenti à la règle qui veut qu'un ou une « star » ne soit jamais entouré d'artistes de qualité. La troupe de Harry Baur est en effet composée de noms ayant déjà une renommée à Paris dans les milieux du théâtre et partiellement aussi dans ceux du film, tels MM. Marc Valbel, André Carnège, Lucien Coldel, Léon Nurbel, Louis Eymond et Mmes Solange Moret et Colette Aegis. Leur jeu, la façon de parler — la « conversation » étant une des plus belles qualités du théâtre français — et, last but not least, les élégantes robes de Paris, suscitèrent l'admiration et l'enthousiasme d'un public reconnaissant, mais hélas, pas aussi nombreux qu'il aurait infailliblement été si les prix n'étaient à un niveau qui est considéré comme véritablement prohibitif.

Ceci nous amène à envisager le problème de l'organisation de tournées théâtrales et artistiques françaises. A la condition qu'elles soient à un niveau aussi élevé qu'est celui de Harry Baur et de sa troupe — ou encore la tournée de Burdino et d'Hélène Bosia de l'Opéra Comique qui interprétèrent « Tosca » et « Manon », les 14 et 16 octobre, le théâtre français peut être sûr de trouver à Zagreb, en Europe centrale et orientale un accueil non seulement bienveillant mais encore enthousiaste.

Il faut cependant que ces manifestations artistiques soient accessibles à toutes les bourses : songeons à ces centaines d'intellectuels qui communient avec la France par sa langue et ses livres, et qui, malheureusement, ne possèdent pas suffisamment de dinars, surtout vers la fin du mois !

C'est dire que ces tournées ne devraient plus être abandonnées en France uniquement à l'initiative privée et commerciale.

R.

Exposition de livres français a Zagreb. — Un choix de livres scientifiques et techniques a été exposé du 12 au 20 mars dernier dans les salles de la Galerie moderne, obligeamment prêtées par la Société Strossmayer.

Cette exposition avait été annoncée à la station de radio-diffusion de Zagreb, le jeudi 10 mars, par une conférence qui en définissait le but et les moyens. Nous en donnons ici les passages essentiels :

« Cette exposition, organisée par l'Institut Français avec le concours de la librairie Kugli, a un programme nettement délimité et ne vise point à donner une image complète de la production française dans le domaine de l'édition. Le livre d'art, celui qui vaut avant tout par la beauté de la typographie et de l'illustration, par la perfection matérielle, le *beau* livre pour lequel l'édition française détient une primauté incontestable n'y sera point représenté. La littérature elle-même, roman, théâtre, poésie, essais, n'y occupera qu'une place secondaire, très limitée et qui ne correspond d'aucune manière à la place qu'elle tient dans le mouvement intellectuel européen : quelques éditions récentes de textes classiques, quelques volumes parus en ces dernières années ne seront là que comme un rappel. Il ne s'agit point en effet de remettre encore une fois sous les yeux du public croate ce qu'il connaît bien, et ce sur quoi sa curiosité toujours en éveil se tient parfaitement au courant. A cet égard, désormais, les vitrines de Zagreb constituent une exposition permanente et sans cesse renouvelée.

« Ainsi donc le but essentiel que l'on s'est proposé est assez différent de celui auquel on aurait pu penser tout d'abord, du fait qu'une bonne part de l'élite intellectuelle croate a tendance à borner sa curiosité pour les productions de l'esprit français aux seuls domaines de l'art et surtout de l'art littéraire. On oublie trop souvent que la science et la technique françaises, dans tous les domaines, ne sont pas moins actives, vivantes, variées et productives.

« Et c'est pourquoi, soucieux dans la modeste mesure de moyens limités, de rétablir une perspective plus exacte, on a voulu ne pas laisser échapper une occasion favorable de mettre sous les yeux de tous comme un échantillonage de travaux scientifiques récents publiés en France.

« L'occasion qui s'est offerte a été une initiative amicale du Gouvernement français. Depuis longtemps son attention avait été attirée sur les difficultés rencontrées par les intellectuels croates pour arriver jusqu'aux livres français qui les auraient intéressés. Difficultés économiques d'abord, qui depuis l'après guerre ont réduit les budgets des bibliothèques et des organismes universitaires et les ont contraint à modérer

toutes leurs dépenses et particulièrement à limiter leurs achats de livres. Difficultés commerciales du fait de l'attitude nonchalante du producteur français — de l'éditeur dans ce cas — qui attend les sollicitations du client, au lieu de le poursuivre des siennes, qui, confiant dans la valeur de ce qu'il offre en vente, juge la publicité inutile. Difficultés enfin pour s'informer dans toutes les branches de la science, tant que les rapports entre les savants des deux pays n'étaient devenus ni assez nombreux, ni assez constants. Et enfin, pourquoi ne pas le dire, préjugés de certains contre une science que l'on ne connaissait pas et qu'on ne voyait qu'à travers l'image déformée fournie par d'autres.

« Il fallait une bonne fois surmonter ces obstacles : dans cette intention le gouvernement français demandait il y a quelques mois à tous les établissements universitaires, aux grandes écoles, aux Académies, de faire connaître, d'après une liste établie par des spécialistes éminents, les livres qu'il leur semblait désirable de voir figurer désormais sur les rayons de leurs bibliothèques. Un crédit considérable était ouvert qu'allaient rendre plus important les remises consenties par les éditeurs.

« Ce sont des livres provenant de cette dotation qui composent l'exposition de la Galerie moderne. Mais un choix restreint seulement, car on ne pouvait penser à tout exposer, tant la place nécessaire, les installations à faire auraient été énormes. Choix dicté par les considérations suivantes : dans chaque discipline des livres récents — la plupart ont moins de dix ans — de niveaux divers depuis le manuel élémentaire jusqu'au traité le plus complet, avec un petit nombre d'études de détails et de recherches originales.

« On aura donc sous les yeux un raccourci. Tel ouvrage fondamental, mais paru depuis vingt ou trente ans, manquera bien qu'il conserve toute sa valeur. L'absence d'une étude sur un point précis d'une discipline ne saurait signifier que cette étude n'existe pas. Nous avons fait un choix, tout choix est arbitraire et mal satisfaisant. Puisse le peu que l'on verra éveiller la curiosité sur tout ce qui existe et que l'on doit laisser sur les rayons des bibliothèques où il sera loisible d'aller le chercher.

« Sciences mathématiques et physiques, biologie, médecine, psychologie, philologie, techniques diverses auront leur place plus ou moins étendue. Dans chacune, les livres présentés ne le sont que comme un aperçu, comme une suggestion.

« Tous ces livres, ceux que l'on pourra feuilleter à loisir, comme ceux que l'on devinera à travers les sèches mentions des catalogues abondamment offerts aux visiteurs, tous ces livres disons-nous, auront dans la diversité des préoccupations et des curiosités qui les ont dictées, un souci identique et un caractère commun : d'être uniquement des livres de science. Il n'y a en eux aucune arrière-pensée de propagande nationale ou politique ».

Le succès a été très vif. De nombreux visiteurs se sont attardés longuement à feuilleter les ouvrages exposés. Certains jours on a même pu regretter que les salles fussent trop petites pour la foule qui s'y pressait. La presse a rendu hommage à l'effort qui avait été fait et a mis en relief la qualité des livres présentés.

Deux voix discordantes se sont cependant fait entendre : on a reproché aux organisateurs de n'avoir pas fait ce qu'ils n'avaient pas voulu faire, après qu'ils avaient dit très clairement pourquoi ils ne le feraient pas. Mais plutôt que des critiques véritables il y avait au fond de ces reproches le regret de n'avoir pas trouvé dans cette exposition toute la production de la librairie française. C'est peut-être la meilleure preuve que l'exposition était nécessaire et que d'autres le seront encore.

A TRAVERS LES JOURNAUX. — M. I. E(sih) prend occasion du soixantième anniversaire de M. Jacques Zeiller, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, pour rappeler ce qui dans l'œuvre de ce savant concerne la Dalmatie et les pays yougoslaves (*Obzor*, 19-1-38). La première étude de Zeiller était consacrée aux débuts du christianisme dans la province de Dalmatie (1906).

En collaboration avec l'architecte Hébrard il a donné une belle monographie accompagnée d'un essai de reconstitution du palais de Dioclétien à Split (Paris, Massin, 1912) dont il s'est aussi occupé dans des travaux de moindre étendue: « A travers le palais de Doclétien » dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1911 ; « Les monuments chrétiens du palais de Dioclétien » dans le *Bulletin de littérature ancienne et d'archéologie*, 1911 ; *Le palais de Dioclétien*, en collaboration avec Hébrard, guide illustré, destiné à commenter la maquette de la reconstitution tentée par son collaborateur ; « Sur l'emplacement du palais de Doclétien à Split » dans *Byzantion*, V. 2. Les études d'épigraphie lui ont fourni la matière d'un article sur le culte de Cybèle et de Mithra d'après quelques inscriptions en Dalmatie (*Revue archéologique*, XXXVIII [1928]) Il a collaboré à deux volumes de mélanges publiés en l'honneur de savants croates : dans les *Mélanges Šišić* (Zagreb, 1929) il a déterminé les circonstances et le moment de « L'apparition du mot Romania chez les écrivains latins » et dans les mélanges Bulić (*Strena Buliciana*, 1924) il avait passé en revue les plus anciens monuments chrétiens dans les provinces danubiennes de l'empire romain, parmi lesquels les basiliques de Syrmium (Mitrovica).

✣ NÉCROLOGIE. — Le 16 janvier mourait à Zagreb le doyen des philologues croates TOMISLAV MARETIC, à l'âge de 84 ans. De son abondante production on retiendra surtout la grande *Gramatika i Sutilistika hrvatskoga ili srpskoga književnog jezika* (2e éd., 1931) que la richesse des faits, sinon la doctrine qui n'est pas toujours très ferme, rend indispensable au travailleur, son *Istorija hrvatskog pravopisa latinskjem slovima* (1889) et surtout son énorme contribution au grand dictionnaire de l'Académie de Zagreb dont il a rédigé seul la moitié des volumes parus (26 fascicules sur 52) au cours de 31 ans d'un labeur infatigable.

Il a beaucoup traduit des langues anciennes et modernes. Encore étudiant il avait donné une traduction du *Britannicus* de Racine et du *Tancrède* de Voltaire (*Dvige uzorne tragedije francuske*).

✣ Parmi les slavisants français FUSCIEN DOMINOIS brutalement emporté par la mort le 26 octobre dernier, était surtout estimé pour sa connaissance étendue et passionnée de la Tchécoslovaquie, de la culture et de la langue tchèques. Mais il avait aussi voué à la Yougoslavie et particulièrement à la Croatie une ardente sympathie. Il faisait volontiers des voyages au cours desquels sa curiosité s'attachait aux aspects de la vie politique et, journaliste, il s'efforçait d'éclairer l'opinion française sur quelques uns des problèmes méconnus. Il a laissé à Zagreb des amis qui gardent un fidèle souvenir à sa mémoire.

✣ Le vicomte de GUICHEN (1869-1938), mort peu de temps après F. Dominois, était un des rares Français qui eussent été élus membres correspondants de l'Académie yougoslave de Zagreb. Certains de ses ouvrages historiques touchent à l'histoire de l'Europe centrale et orientale et l'étude qu'il avait publiée en 1917 sur les répercussions européennes de la révolution de juillet est importante pour l'histoire croate (*La révolution de juillet 1830 et l'Europe*, Paris, 1917, in-8°, 600 pp.).

L'ART FRANÇAIS DANS LES MUSEES DE ZAGREB. — Sous ce titre M. B. Lossky résume dans l'*Europe centrale* du 7 mai 1938 le résultat des recherches qu'il a poursuivies pendant quelques mois en Croatie. Après avoir noté la pauvreté des musées de Zagreb pour ce qui est de l'art français moderne (un Vlaminck, deux toiles de Masereel et une eau forte de Ségonzac à la Galerie moderne) il signale le nombre « des objets anciens qui, sans avoir toujours une grande valeur artistique, ont le mérite d'avoir été amenés dans le pays depuis des siècles, en des circonstances historiques. N'est-il pas curieux d'en remarquer quelques-uns, au Musée des Arts Décoratifs, parmi les épaves du mobilier des comtes Zrinski qui, à la veille de la fameuse émeute magyaro-croate de 1671, entretenaient des relations suivies avec la cour de Louis XIV ? N'est-il pas intéressant de trouver dans la Galerie de l'Académie Yougoslave, que Strossmayer a fondée en 1884, toute une collection de peintures constituée à Paris et léguée à ce musée par un amateur distingué du Second Empire ? Ce mécène était le marquis Eugène de Piennes, gendre de Mac-Mahon et chambellan de Napoléon III, que l'avènement de la Commune obligea à chercher refuge en Croatie où il mourut en 1911, dans son nouveau château de Vrbovec.

« Au Musée des Arts Décoratifs, notre attention est attirée surtout par de curieuses pièces de tapisserie. La plus ancienne a pour fond un semis de fleurs, indice de la tradition française du Moyen-Age, et représente une multitude de personnages parés à la mode de la cour de François 1er. Un bout de bordure à grotesques, fin XVIe siècle, est attribué à un atelier français, sans que nous en ayons la parfaite conviction. Par contre, nous reconnaissons avec toute certitude dans un fragment de tapisserie les têtes de Louis XIV et de Colbert que Charles le Brun avait esquissées pour la pièce dite *Visite des Gobelins* de la fameuse tenture de l'*Histoire du Roy*, qui est aujourd'hui au château de Versailles. Dans les vitrines une bonne cassette en cuivre et écaille genre Boulle et quelques porclaines qui, hélas, représentent trop mal la Manufacture de Sèvres, à côté de si charmants ensembles de Vienne et de Wegwood. Parmi les portraits, notons celui de Philippe d'Orléans, de 1670 environ, qui provient du château de Cakovec des Zrinski, et celui d'une dame, qui a le mérite de porter, avec la date de 1748, la signature de Robert Gardelle, élève de Largillierre, lequel a joui d'une longue notoriété auprès des bourgeois de Genève.

« Quant à la Galerie Strossmayer, certains de ses tableaux français ont déjà été décrits par M. Léon Rey (*Gaz. B.-A.*, mai 1935). Mais ceux qui restent inédits ne sont pas dépourvus de tout intérêt pour nous. Le jeune homme en habit noir, tenant un rouleau de papier en main, est-il absolument un *Chanteur* peint par Jansens van Ceulen, prédécesseur anversois de Van Dyck à Londres ? Ne sera-t-il pas changé quelque jour en *Jeune Graveur* et attribué, avec plus de vraisemblance, nous semble-t-il, à Philippe de Champaigne ? Le portrait d'un abbé serait dû à un peintre français d'environ 1700, plus attaché à l'observation des caractères et des expressions individuelles. Une bataille fumeuse et un paysage italien aux nobles architectures représentent les genres, dont ne sauraient se passer les galeries de l'Europe centrale, de Courtois le Bourguignon et de Claude Lorrain. Dans un *Enlèvement d'Europe* les souvenirs de Paul Véronèse et de Poussin se mêlent aux influences de Watteau. Une gentille tête de jeune fille en Bacchante, de touche épaisse et souple, après avoir été donnée successivement à Mignard et à Fragonard, a été dernièrement attribuée, de façon plus intelligente, à Philibert le Doux (1767-1840), élève de Greuze. Le nom d'un autre artiste oublié, Jean-Pierre de St-Ours (1752-1809), a été relevé sur un portrait

de jeune femme peint à Rome en 1792. On y apprécie le contraste de l'olice-foncé de la robe et du rouge vif de la coiffure avec l'ivoire du visage dessiné avec finesse et fermeté. Moins méconnu est le nom de Wicar, disciple de David et fondateur du Musée de Lille, qui se lit sur le bord d'un petit portrait d'homme aux cheveux grisonnants, traité à la façon d'une médaille : de plein profil, inscrit dans un cercle.

« Faut-il bien reconnaître comme œuvre de Prud'hon la petite toile qui semble être plutôt une réduction qu'une esquisse d'un grand portrait de Joséphine ? La femme de Napoléon y est représentée en robe d'apparat, debout devant le buste de l'Empereur. La peinture est fort bonne et ne manque pas de saveur, mais nous prononcerions le nom du peintre de la Psyché plus volontiers devant l'image souple et juvénile de la reine Hortense, ainsi que l'avait déjà fait M. Rey, au lieu de suivre son attribution traditionnelle à Girodet Trioson. Nous aimerions bien voir cette charmante esquisse faire pendant en quelque exposition à celle de *Joséphine à la Malmaison* qui se trouve au Musée Jaquemart-André. Le portrait, beaucoup moins sympathique, de Charles X fait apprécier la touche vive et consciencieuse de Poulin Guérin (1783-1855) que l'on confond trop souvent avec son homonyme Pierre-Narcisse, peintre de « grandes machines » davidiennes.

« Enfin, voici la *Récamier* de Gros, aujourd'hui rendue familière aux Parisiens par la reproduction en couleurs qu'en a publié l'*Illustration* de Noël 1936 ,et les récentes expositions de « Gros et son Temps » (où figuraient également les deux portraits précédents) et des « Chefs-d'Œuvres de l'Art Français ». On est trop enthousiasmé, après M. Herriot, de retrouver l'image de la célèbre amie de Mme de Staël et de Chateaubriand, telle qu'elle aurait été au déclin de sa jeunesse et de sa beauté pour tendre l'oreille aux réserves, pourtant fort raisonnables, de M. Rey : la dame représentée ne saurait dépasser la quarantaine, la façon de sa robe ne saurait être antérieure à 1830. Or, à cette date la belle Julie avait 56 ans... Mais la nouvelle identification proposée par l'éminent critique ne nous semble pas plus convaincante. Avec toute notre bonne volonté nous n'avons su raccorder la description du portrait de Mme Sagot que Gros exposait au Salon de 1833 avec la peinture du Musée de Zagreb, qui, toutefois, ne semble pas indigne du pinceau de Gros. A côté de cette image fraîche et pénétrée de lumière, le *Portrait de jeune femme* du temps de Louis-Philippe paraît froid et insignifiant. Et, dans le portrait de la mère du marquis de Piennes, dû à Ch. Fr. Sellier (1830-1882), le manque de couleur et la crudité photographique du modelé nous choquent davantage.

« Autrement attachant est le buste du marquis lui-même, œuvre encore trop peu connue de Carpeaux. Pour nous, le meilleur titre de gloire du chambellan de Napoléon III est d'avoir encouragé les débuts du jeune pensionnaire de la Villa Médicis et d'avoir orienté ensuite sa carrière vers la cour des Tuileries. C'est à Rome, en 1862, que l'artiste a fixé en marbre les traits intelligents, racés et soignés de l'écuyer de l'Impératrice. Rien ne décèle dans ce buste correct le tempérament fougueux de l'élève de Rude. La même année, au château normand de Perriers, Carpeaux dédicace « à son ami de Piennes » deux dessins qui se trouvent également au Musée de Zagreb. Ils représentent un vendeur de fruits et une vendeuse de fleurs de la Piazza di Spagna. Amplement drapés, comme seuls les Romains savaient le faire, soutenant d'un geste noble leur marchandise sur la tête, ils se font pendant comme deux cariatides. Observation de la réalité jointe à la pensée monumentale — traits à retenir chez le futur auteur de la *Danse de l'Opéra* et de la *Fontaine de l'Observatoire*.

« Il serait long de parler des autres œuvres, qui nous avons examinées dans les magasins du Musée, grâce à l'obligeante autorisation de M. A. Schneider, qui est également directeur d'un riche cabinet d'Estamtls. Les récentes expositions, organisées par lui — des eaux-fortes originales de Callot et des reproduction des œuvres de Dévéria, Guys et Beaumont — prouvent bien que l'art français n'y tient pas la dernière place. »

LES LIVRES. — ANDRASSY Georges, *La Souveraineté et la Société des Nations*. (Extrait du recueil des Cours de l'Académie de droit international établie avec le concours de la Dotation Carnegie pour la paix internationale). Paris, Librairie du recueil Sirey, 1938, in-8, 126 pp.

Dans le recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye vient d'être publiée une étude sur « La souveraineté et la Société des Nations » reproduisant le cours tenu en français, en 1937, à l'Académie par M. Georges Andrassy, professeur à l'Université de Zagreb (qui est en même temps secrétaire de la Société des Amis de la France à Zagreb).

Ce travail, dont le sujet a été maintes fois traité, mérite l'attention des spécialistes parce que la manière de voir de l'aueur est autant réaliste que logique du point de vue dogmatique. L'auteur a également réussi à présenter les différents aspects du problème d'une façon particulière et assez intéressante.

Après une brève introduction, l'auteur étudie dans un chapitre préliminaire la notion de la souveraineté. Il en donne un historique succinct et développe les diverses thèses qui attaquent cette notion comme erronée ou qui la défendent. L'auteur se décide en faveur de ces dernières à l'appui desquelles il apporte une série d'arguments. Son idée principale est que la souveraineté ne peut exister que comme notion juridique. Etant une notion juridique, elle est déterminée par certaines normes, donc assujettie aux règles de droit autant que n'importe quelle notion juridique. Régie par le droit, elle ne peut avoir le sens absolu qu'on veut lui attribuer, surtout de la part de ses adversaires qui forgent ainsi eux-mêmes leur argument principal. Mais le fait de se trouver régie et réglée par le droit ne la supprime pas non plus. Soumise à la règle de droit, la souveraineté est susceptible de subir des modifications. Ces modifications peuvent restreindre son exercice en le précisant, mais elles peuvent aussi lui donner de meilleures garanties. C'est ce que l'auteur appelle éléments de restrictions et éléments de liberté qui se trouvent dans tout règlement juridique de la souveraineté. Il est sûr que le droit de la Société des Nations a aussi apporté des modifications dans ce règlement, et il s'agit de savoir, si ces modifications n'ont pas entamé la souveraineté en l'atteignant dans sa substance, et, dans la négative, quels changements elles y ont apporté.

Ces deux questions sont étudiées dans une série de chapitres dont le premier expose l'aspect général du problème. Après avoir rappelé quelques énonciations des hommes d'Etat sur ce sujet, l'auteur expose brièvement les trois thèses qu'on rencontre : suppression de la souveraineté par le fait de la fondation de la Société des Nations, son maintien intact, partage de la souveraineté entre les Etats et la Société des Nations. Une réponse ne peut être donnée qu'après une étude des différentes dispositions du Pacte, ce qui forme d'objet des chapitres suivants, consacrés aux fondements de la Société, à son organisation, à sa compétence, à son autorité, et aux obligations de ses membres.

Au chapitre II, l'auteur étudie les fondements de l'organisme nouveau

qu'est la Société des Nations. Ces fondements sont de nature contractuelle, mais, à la différence de l'opinion majoritaire, l'auteur voit ce fondement contractuel dans l'adhésion volontaire et toujours révocable au Pacte. La Société des Nations n'a donc en rien touché à la souveraineté des Etats. Une étude des dispositions sur l'admission des membres, sur leur droit de sécession, et sur la modification de sa constitution le prouve aussi, quoique ces dispositions contiennent aussi des règles sur l'exercice de la souveraineté, en y apportant certaines retouches.

Le chapitre III examine de la même façon l'organisation de la Société des Nations. L'auteur y trouve trois éléments qu'il qualifie d'éléments de liberté : égalité des Etats, leur droit à la participation aux débats sur les questions qui les concernent directement, règle de l'unanimité, et trois éléments de restriction : inégalité au Conseil, exclusion du vote dans quelques cas graves, possibilité du vote majoritaire. C'est surtout dans ce chapitre que l'auteur démontre l'existence d'un rythme dans le règlement normatif de la souveraineté. A chaque élément de restriction correspond un élément de liberté qui, de son côté, provoque la nécessité d'un nouveau contrepoids dans le sens restrictif, et ainsi de suite. D'ailleurs, une étude approfondie de tous ces éléments démontre la prépondérance des éléments de liberté.

Le chapitre IV est consacré à l'étude des limites nouvelles qui ont pu être posées à la souveraineté des Etats par rapport à la compétence conférée à la Société des Nations. Cette compétence est déterminée dans le sens positif et dans le sens négatif. Dans le sens positif, la compétence de la Société est très large, mais elle est compatible avec la souveraineté étatique, puisqu'elle est instituée en vertu d'un consentement des Etats et que les Etats peuvent s'y soustraire en quittant la Société. Plus importante est l'étude des limites négatives qui se trouvent à l'article 15 § 8 du Pacte. Cette disposition intéressante contient par rapport à la souveraineté des Etats, des éléments de liberté, mais aussi de forts éléments de restriction qui sont disposés de façon à se contrebalancer et qui, dans leur ensemble, n'ont pas porté atteinte à la souveraineté.

Le chapitre V étudie l'autorité de la Société des Nations envers ses membres. Son pouvoir de décision, limité à certains cas, laisse intacte la substance de la souveraineté. Quant aux moyens d'exécution, la Société des Nations s'en trouve complètement privée.

Le chapitre VI contient une étude assez large des obligations des Etats membres. Ces obligations ont trait à quatre droits, qui ont toujours été considérés comme essentiels pour tout Etat souverain : de conclure des traités et des alliances, de pourvoir librement aux armements et de faire la guerre. Les sections correspondantes de ce chapitre amènent à la conclusion que toutes ces obligations n'ont pas touché la substance de la souveraineté. Notamment l'ensemble des dispositions sur le maintien de la paix montre de nouveau cette alternance presque harmonieuse des éléments de liberté et de restriction que l'auteur se plaît à découvrir ici comme aux chapitres précédents.

Un bref chapitre contient les conclusions générales. Le Pacte a apporté un règlement nouveau de l'exercice de la souveraineté, il ne l'a point effacé. Mais, on pourrait concevoir un tel effet par la suite d'une réforme ou de la formation d'une Société des Nations de l'avenir. L'auteur termine en indiquant les points principaux où des modifications devraient avoir lieu pour que la notion elle-même de la souveraineté se trouvât supprimée.

✣ *En Dalmatie*, cent quarante-quatre photographies, par Emmanuel Boudot-Lamotte, introduction historique, Paris, Paul Hartmann, 1938, in-4°, 14 pp., 142 pl.

Sous ce titre, la Librairie Hartmann qui édite la revue *Le monde Slave* vient de publier un album photographique consacré à la Dalmatie. La qualité des photographies tant du point de vue artistique que du point de vue technique est remarquable. A regarder ces belles images on ne peut qu'être tenté de venir admirer sur place un pays trop peu connu des touristes français.

La courte introduction signée d'Andrée Pierre n'est peut être pas aussi bien informée qu'il aurait été souhaitable. L'auteur semble s'être informé seulement dans certains ouvrages publiés en français, pendant ces dernières années, et qui n'offrent pas toute garantie d'impartialité scientifique ou politique. Tout en reconnaissant le caractère slave du pays, M. Pierre n'a pas su marquer nettement la grandeur du royaume croate et l'illustration s'est ressentie de cette erreur de perspective, car elle fait une place presque exclusive aux monuments des époques romaines et vénitiennes. Comme il était naturel l'auteur s'est arrêté assez lonquement sur les souvenirs napoléoniens.

✣ *Trois mémoires sur Michel le Brave*, présentés par Al. Cioranescu, Charles Göllner, Emile Turdeanu (Etudes roumaines, sous les auspices de l'Ecole Roumaine en France), Bucarest, 1938, in-8, 76 pp., 4 pl.

L'Ecole roumaine créée en France en 1921 sur l'initiative de M. Iorga, d'après le type des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome a entrepris d'intéressantes publications réparties en trois séries : une série historique réservée à des travaux scientifiques sur des questions d'histoire, de philosophie et d'histoire littéraire; une série littéraire qui doit comprendre surtout des traductions de la littérature roumaine; et une collection d'*Etudes roumaines* dont le premier fascicule est celui que nous signalons ici. Il comprend trois études sur Michel le Brave : *Michel le Brave et la politique espagnole*, par M. Cioranescu; *Quelques plaquettes françaises contemporaines de Michel le Brave*, par M. Göllner. (Il s'agit de ces publications d'actualité qui, avant la création des journaux, répandaient les nouvelles des grands évènements politiques et militaires. Par elles la figure et les exploits de Michel le Brave devinrent familiers au public français) ; et *Quelques Ragusains auprès de Michel le Brave*, par M. Tardeanu.

Le XVI° siècle a été témoin d'une prodigieuse activité des Ragusains dans tous les domaines : à côté de leurs commerçants, leurs diplomates, leurs marins et leurs guerriers ont parcouru toute l'Europe et se sont mis au service de tous les princes et de tous les états. François Ier s'est valu de leur adresse. Ils ont été plusieurs à servir en diplomates ou en soldats de fortune auprès de Michel le Brave (1593-1601) contre les Turcs et les Hongrois. M. Turdeanu dans cette étude s'occupe du diplomate Giovanni de' Marini Poli, du haïdouk Dali Marco, tous deux au service de Michel le Brave, et de divers autres. Il rappelle à ce propos les mentions de Michel et de Dali Marco que font les Annales de Raguse de Luccari, et les échos des évènements où ces deux personnages ont joué un rôle dans la chronique poétique de la guerre contre les Turcs (*Razboj od Turaka*) composée par le poète ragusain Antun Sasin.

Dr Stanko Skerlj, *Italijanke predstave v Ljubljani od XVII. do XIX. stoletja*. Ponatis iz « Kronike slavenskih mest ». — Ljubljana, 1936, in-8, 173-XVIII pp.

Reprenant et étendant l'article qu'il avait donné aux *Mélanges Hauvette* (« Représentations italiennes à Ljubljana aux XVII° et XVIII° siècles »), M Skerlj écrit un intéressant chapitre de la vie intellectuelle

slovène dans son volume *Italijanske predstave v Ljubljani od XVII, do XIX. stoletja.* Placés en coin entre les Allemands et les Italiens, les Slovènes surent, pendant des siècles, équilibrer, en les mettant en opposition, les redoutables pressions politique, économique, religieuse et intellectuelle que leurs voisins faisaient peser sur eux.

Avec l'Italie, surtout avec Trieste, le Frioul et Venise, les relations de tout ordre furent toujours très actives. Au XVII[e] siècle nombreux étaient les bourgeois de Ljubljana qui comprenaient l'italien. Les aristocrates voyagaient volontiers en Italie et les étudiants slovènes se dirigeaient en grand nombre vers les universités italiennes.

Ces circonstances, ajoutées à l'éclat et à la renommée européenne de l'opéra italien, expliquent assez comment, à partir de 1660, Ljubljana accueillit souvent des troupes italiennes et, dès les premières années du siècle suivant, organisa de véritables saisons d'opéra italien, dont le succès se maintint jusqu'au début du 19[e] siècle.

Dans cette histoire quelques années offrent pour nous un intérêt particulier, celles de l'occupation française. La place des œuvres françaises sur la scène slovène n'a pas encore été étudiée en détail, mais tout laisse penser qu'elle a été petite bien que, par exemple, une adaptation du *Mariage de Figaro,* destinée à être jouée par des amateurs, ait paru en 1790.

On aurait pu s'attendre de la part des autorités françaises à des tentatives pour imposer la littérature et les acteurs français. Il n'en fut rien et elles réservèrent leur faveur aux Italiens dont Marmont admirait fort l'opéra comique. Une autre raison, peut-être plus forte, était que seuls les spectacles italiens pouvaient attirer à la fois et réunir dans le même théâtre Slovènes et Français. En 1810 et 1812 les troupes italiennes firent quatre séjours à Ljubljana et représentèrent, entre autres, *La scaltra locandiera* (musique de G. Farinelli), *Un avvertimento ai gelosi* (musique de S. Pavesi), *Le convenienze teatrali* de P. Guglielmi et peut-être *Il matrimonio segreto* de Cimarosa. Le *Télégraphe officiel* rendait compte de ces représentations.

Mais l'administration française ne se montrait pas exclusive. On jouait aussi en allemand. Le *Télégraphe* du 6 octobre 1810 fait allusion à un essai de représentations françaises qui n'eurent pas un succès particulier.

La faveur du théâtre italien à Ljubljana devait prendre fin avec l'occupation française. Le régime autrichien allait se montrer plus exclusif et, sous l'influence des tendances « patriotiques » du germanisme, la scène slovène allait passer au rang de succursale provinciale du répertoire austro-allemand. Il faut attendre jusqu'à 1821, à l'occasion du Congrès, pour que reparaisse l'opéra italien, dont les manifestations ne seront plus que sporadiques jusqu'à 1860, où se placent les dernières représentations avec l'*Attila* et le *Trovatore* de Verdi.

IMPRIMERIE LOUIS JEAN, GAP. - PÉRIODIQUES, PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

